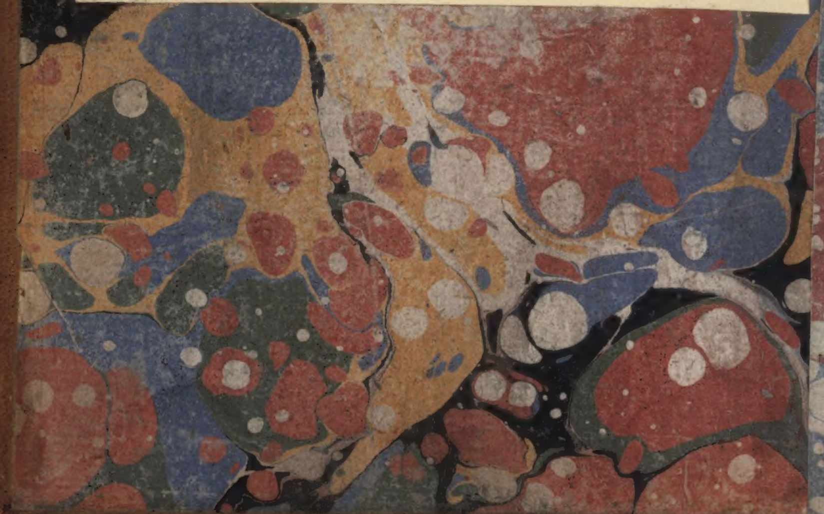
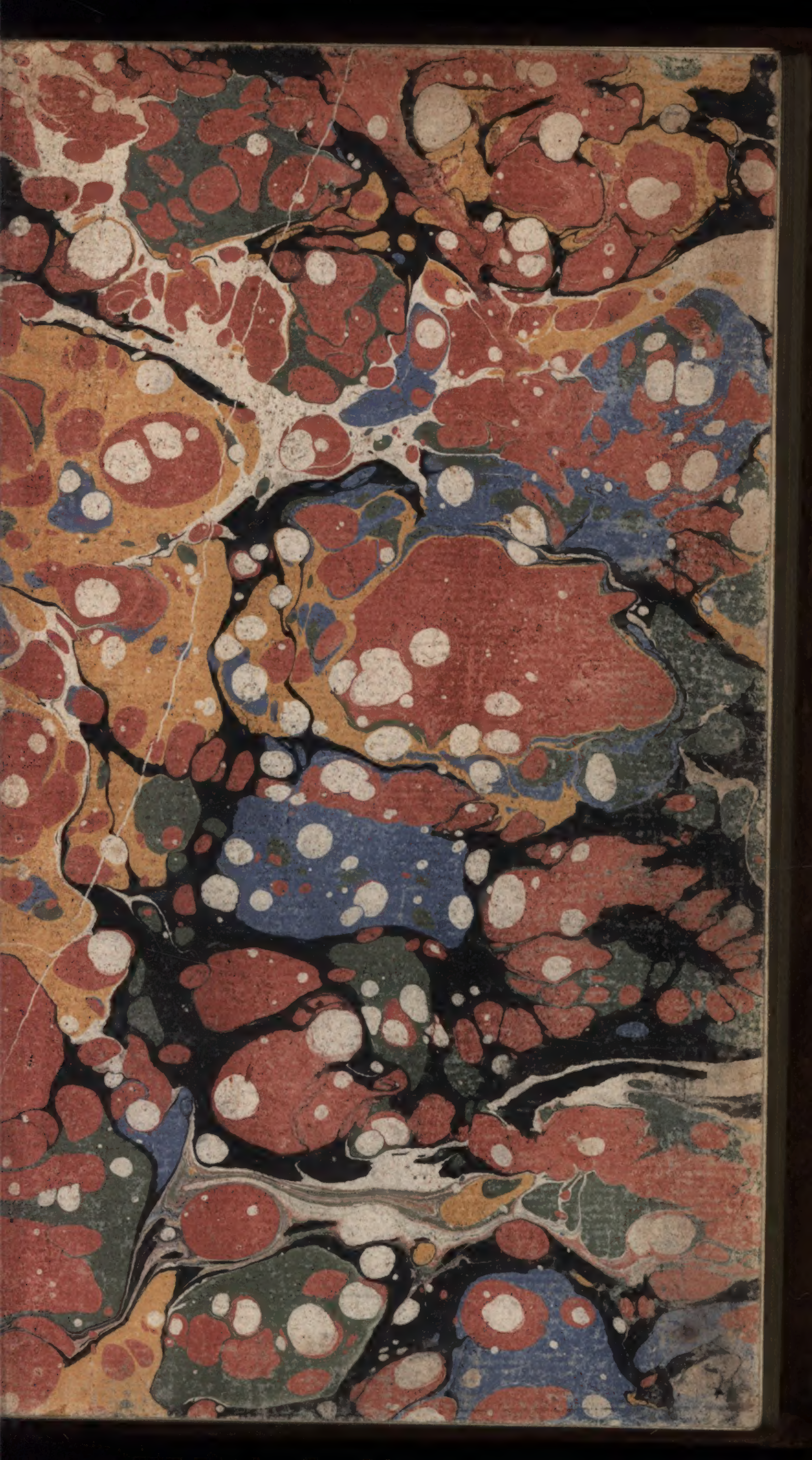


Alice

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER

WIEN
MDCCCCXVI





F 5/3

Pauline Fromme

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

TOME SECOND.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

TOME SECOND.



DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, libraire, rue du Battoir, n° 16.

AN VII. (1799.)

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SUITE DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE XXX.

Comment l'aimable Dorothée raconta qu'elle avoit perdu sa couronne.

Vous saurez d'abord, messieurs, que je m'appelle.... A ce mot la princesse s'arrêta, parcequ'elle ne se souvenoit plus du nom que le curé lui avoit donné. Celui-ci, devinant son embarras, reprit aussitôt : Madame, il n'est que trop simple que votre altesse soit troublée en rappelant ses infortunes : elles sont telles que

votre écuyer m'a dit que tout l'empire de Micomicon pleuroit sur votre destinée, et que personne sur la terre n'étoit aussi malheureux que la princesse Micomicona. Hélas ! monsieur, répondit Dorothée, vous avez pénétré le motif de mon trouble : je me crois remise à présent, et j'espere pouvoir achever ma triste et déplorable histoire.

Mon pere, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appeloit Tinacrio le savant : on l'avoit ainsi surnommé parcequ'il étoit fort habile dans la magie. Il découvrit par son art que la reine ma mere, nommée Xaramille, devoit mourir avant son époux, et que lui-même bientôt me laisseroit orpheline. Ce qui lui causoit le plus de chagrin, c'est qu'il connut en même temps, par ses lumieres surnaturelles, que mes états seroient envahis par un effroyable géant, roi d'une grande isle voisine, et nommé Pandafilando des yeux louches, parcequ'en effet, quoique ses yeux soient

droits, il regarde toujours de travers pour inspirer plus de frayeur. Mon pere prévoyoit encore que je pouvois éviter le malheur de me voir chassée de mon empire si je voulois épouser Pandafilando ; mais il étoit bien sûr que pour rien au monde je ne me résoudrois à devenir la femme de ce géant, ni d'aucun autre, quelque grand qu'il fût. Tinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il seroit mort, de m'embarquer pour l'Espagne, où je trouverois le seul guerrier capable de me défendre : il ajouta que ce héros mon vengeur s'appelleroit don Gigotte ou Quichotte ; qu'il devoit être grand de taille, maigre, sec de visage, et qu'il auroit vers l'épaule un sein noir marqué sur la peau.

En cet endroit don Quichotte appela son écuyer : Mon fils, dit-il, déshabille-moi tout-à-l'heure. Pourquoi faire ? s'écria Dorothée. — Pour voir, madame, si je suis celui que votre pere a désigné. Ce n'est pas la peine, répondit Sancho,

je sais que vous avez un sein au milieu de l'épine du dos. Cela suffit, reprit la princesse, et justifie pleinement la prophétie : d'ailleurs avec ses amis on n'y regarde pas de si près. Les traits, la figure, la taille, tout se rapporte, seigneur don Quichotte; c'est vous que le ciel a choisi pour me rétablir sur mon trône; et je n'en ai pas douté lorsque, débarquant à Ossone, le bruit de votre valeur, si célebre non seulement en Espagne, mais encore dans toute la Manche, m'a promptement avertie que vous seul pouviez me sauver.

Madame, je ne comprends pas, interrompit don Quichotte, que vous ayez pu débarquer à Ossone, où jamais il n'y eut de port. Sans doute, reprit le curé, la princesse a voulu dire qu'après être débarquée à Malaga, c'étoit à Ossone qu'elle avoit, pour la premiere fois, entendu parler du grand don Quichotte. C'est la vérité, répliqua Dorothée; excusez une étrangere qui ne s'exprime pas

bien. Je dois encore vous faire part que mon pere Tinacrio m'a laissé un écrit chaldéen ou grec, que je n'ai pu lire, par lequel il m'ordonne; aussitôt que le chevalier prédit aura tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes états et de ma personne.

Eh bien! Sancho, que t'en semble? dit don Quichotte avec un souris: entends-tu ce qu'on me propose? Avois-je tort ou raison? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser? Ma foi! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie; et bien fou seroit l'étourdi qui ne feroit pas la noce aussitôt après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendardo. La mariée n'est peut-être point assez belle, n'est-ce pas? Ah bien oui, ma foi! je ne demande qu'une chose, c'est que toutes les puces de mon lit lui ressemblent.

En disant ces mots, le bon écuyer fit

un entrechat dans l'air, et courut se mettre à genoux devant Dorothée en lui demandant sa main à baiser. Dorothée la lui donna, lui promit de le faire un très grand seigneur dans son royaume; et termina son histoire en disant que du nombreux cortege qu'elle avoit en partant de chez elle, un seul écuyer lui étoit resté; que tous les autres avoient péri dans une horrible tempête, dont elle-même, avec l'écuyer barbu, ne s'étoit sauvée que sur une planche. Don Quichotte confirma de nouveau sa promesse de ne point se séparer d'elle qu'il n'eût fait voler la tête du perfide Pandafilando. Après cette victoire, ajouta-t-il, que vous pouvez regarder comme sûre, je vous laisserai, madame, maîtresse absolue de votre personne tant que mon triste cœur dépendra de la cruelle que j'adore, de celle qui, depuis si long-temps..... Il suffit; je n'en puis dire plus; mais les nœuds d'hymen me sont interdits quand le phénix même voudroit m'épouser.

Vous avez donc perdu l'esprit, monsieur, interrompit Sancho en colere; que diable dites-vous donc là? Comment! vous seriez capable de refuser cette belle dame avec le royaume qu'elle a la bonté de vous offrir; et tout cela pour les beaux yeux de madame Dulcinée! Vraiment, c'est une jolie fille à mettre en comparaison! Qu'elle aille se cacher, la laide! elle n'est seulement pas digne de déchausser madame la princesse. Ah! si vous allez ainsi cherchant des truffes dans la mer, j'attraperai joliment le duché que vous m'avez promis. Eh! monsieur, mariez-vous, mariez-vous, croyez-moi, et sachez prendre la balle au bond.

Don Quichotte ne put entendre ces blasphêmes sans un transport de fureur: il leve aussitôt sa lance, et la fait tomber si fort sur Sancho, qu'il jette à terre le pauvre écuyer. Infâme paysan, lui dit-il, croyez-vous donc que toujours je vous passerai vos sottises? Misérable excommunié, qui au moins méritez de l'être

pour avoir osé mal parler de la divine Dulcinée ! Et ne savez-vous pas, faquin, sot, bélître, langue de vipere, que toute ma valeur me vient d'elle seule; que sans elle je ne pourrois rien; que c'est elle qui m'anime, combat, triomphe par moi; et que je ne vis, n'existe, ne respire, que par elle? Méchant, lâche, ingrat écuyer, que j'ai tiré de la poussiere pour le faire comte ou marquis (car je regarde cela comme fait), vous osez déja médire de celle à qui vous devez votre élévation !

Sancho s'étoit réfugié derriere le palefroi de la princesse, d'où il écoutoit en silence tout ce que disoit don Quichotte. Dorothée implora sa grace, et fut assez heureuse pour l'obtenir. Allez, dit elle au triste écuyer, allez baiser la main de votre maître, et lui demander pardon d'avoir pu oublier un moment le respect que vous devez à cette illustre Dulcinée que j'honore sans la connoître, et que de bon cœur je voudrois servir. Notre

héros, appaisé par ces paroles, consentit à pardonner à Sancho, lui donna sa bénédiction, et lui recommanda fortement d'être plus circonspect à l'avenir.

Au même instant on vit sur la route un homme qui paroissoit être un Bohémien, monté sur un âne gris. Sancho, dont le cœur palpitoit toujours dès qu'il appercevoit un âne, eut à peine considéré celui-ci, qu'il crut reconnoître le sien. Ce qui confirma ce soupçon, c'est que le prétendu Bohémien étoit Ginés de Passamont, le même qui l'avoit volé dans la Sierra Morena. Ah! coquin de Ginesilles, lui cria notre écuyer, rends-moi mon bien, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie; rends-moi mon âne, voleur! Ginés, qui reconnut Sancho, et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois; et sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers les champs. Sancho étoit déja près de son âne, il l'embrassoit, il le baisoit avec des larmes

de tendresse : Te voilà donc, lui disoit-il mon compagnon, mon ami ! comment t'es-tu porté, mon enfant? comment as-tu pu vivre sans moi? ô le bien-aimé de mon cœur ! L'âne se laissoit caresser sans répondre une seule parole. Tout le monde partagea la joie de Sancho; et don Quichotte l'assura qu'il n'en auroit pas moins les trois ânons donnés par la lettre-de-change. Quand les transports de l'écuyer furent calmés, son maître lui ordonna de marcher un peu en avant, parcequ'il vouloit lui parler en particulier.



Comment as-tu pu vivre sans moi?
ô le bien aimé de mon cœur!

Le Febvre inv. L. J. Masquelier Sculp.

CHAPITRE XXXI.

Entretien intéressant de don Quichotte et de son écuyer.

Quand ils furent assez éloignés pour ne pouvoir être entendus, notre héros dit à Sancho: Oublions nos querelles, ami; et raconte-moi sans rancune les détails de ton ambassade. Dans quels lieux, quand et comment, as-tu trouvé Dulcinée? que faisoit-elle? que lui as-tu dit? que t'a-t-elle répondu? quel air avoit-elle en lisant ma lettre? qui te l'a transcrite? En un mot j'exige de toi que tu me rendes un compte exact de tout ce qui s'est passé, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Monsieur, répondit Sancho, je vais vous satisfaire de point en point. D'abord il faut vous avouer que je n'emportai point votre lettre. —Je le sais; car je m'apperçus, après ton départ, que tu

m'avois laissé les tablettes, ce qui me causa un violent chagrin. Je ne doutai même point que tu ne revinsses les chercher. — Je serois sûrement revenu, si je ne m'étois rappelé mot-à-mot tout ce qu'il y avoit dans l'épître pour vous l'avoir entendu lire ; de sorte que j'allai trouver un sacristain, qui l'écrivit sous ma dictée, et me dit que de sa vie, quoiqu'il eût fait un grand nombre de billets de confession, il n'en avoit jamais vu de si galant et de si bien tourné.

—T'en souviens-tu bien encore? —Non, monsieur, parcequ'aussitôt qu'elle fut écrite, comme je n'en avois plus besoin, je me mis à l'oublier. — C'est fort bien. A présent, dis-moi ce que faisoit cette reine de beauté lorsque tu t'offris devant elle; sans doute elle disposoit des rangs de perles, ou brodoit en pierreries une écharpe pour son chevalier? — Non, monsieur : elle étoit dans la basse-cour, criblant deux minots de blé. — J'entends; les grains de ce blé se transformoient en

topazes en passant par ses belles mains. —Non, monsieur ; je crois même que ce blé n'étoit que du seigle. — Passons. Quand tu lui remis ma lettre, la baisa-t-elle sur-le-champ, la mit-elle sur son cœur, ou sur sa tête, suivant l'usage d'Orient? —Non, monsieur : quand je la lui présentai, elle étoit fort occupée de son seigle ; elle me dit, Mon ami, pose cette lettre sur ce sac, il faut que j'acheve mon tas avant de la lire. — Ah! c'étoit pour la lire seule, et pouvoir se livrer en liberté aux mouvements de son cœur. Elle te fit sûrement beaucoup de questions sur moi, sur mes exploits, sur mes périls, sur l'affreuse vie à laquelle je m'étois condamné pour elle? —Non, monsieur : elle ne me demanda rien ; mais j'eus grand soin de lui dire que vous faisiez pour son service la plus rude des pénitences ; que je vous avois laissé nud en chemise au milieu des rochers, dormant sur la pierre, ne mangeant que de l'herbe, ne vous peignant point la barbe,

pleurant et maudissant votre fortune. —Il ne falloit point lui dire que je maudissois ma fortune; je la bénis, au contraire, et la bénirai tous les jours, puisque j'ai le bonheur de souffrir pour une aussi grande dame que Dulcinée. —Il est vrai, ma foi, qu'elle n'est pas petite, et qu'elle a au moins un demi-pied plus que moi. —Comment! t'es-tu mesuré avec elle? —Non, monsieur: mais il a bien fallu m'en approcher pour l'aider à mettre son sac de blé sur son âne; et c'est là que je me suis apperçu qu'elle me passoit de toute la tête.

Ici don Quichotte soupira tendrement. Ah! sans doute, reprit-il, sa taille est riche, noble, svelte; son ame est encore plus élevée, et sa grace l'emporte sur tout. Dis-moi, Sancho, quand tu t'es approché d'elle, n'as-tu pas senti l'odeur de la rose, du lis, de l'ambre réunis, une certaine vapeur suave, un parfum semblable à celui qu'exhalent les aromates de Saba? —Non, monsieur; il

faisoit grand chaud, elle s'étoit donné beaucoup de mouvement, et tout cela faisoit... — Fort bien. Qu'a-t-elle dit après avoir lu ma lettre? — Elle ne l'a pas lue, monsieur, et m'a donné pour raison qu'elle ne savoit ni lire ni écrire; mais elle l'a déchirée en petits morceaux, afin que personne dans le village ne vînt à savoir ses secrets. Ensuite elle m'a chargé de dire à votre seigneurie qu'elle étoit satisfaite de votre pénitence, qu'elle vous présentoit ses respects, et qu'elle vous ordonnoit, si vous n'aviez rien de mieux à faire, de revenir au Toboso, parcequ'elle avoit un grand desir de vous voir. Elle a bien ri quand elle a su que vous vous appeliez le *chevalier de la triste figure*. Je lui ai demandé si le Biscayen étoit venu la trouver; elle m'a répondu que oui, que c'étoit un fort honnête homme: pour les galériens, elle n'en a point entendu parler. — Quel bijou t'a-t-elle donné à ton départ? car tu sais que l'usage des chevaliers et de leurs dames fut tou-

jours de donner aux écuyers, aux demoiselles, ou aux nains qui viennent leur porter des lettres, quelque riche bague ou quelque diamant. — Ma foi, c'est un très bon usage; mais apparemment il passe de mode, car le seul bijou que j'aie reçu de madame Dulcinée a été un morceau de fromage avec un peu de pain bis. — Oh! personne ne l'égale en générosité; je suis bien sûr que tôt ou tard tu recevras d'elle un riche présent.

Mais, continua don Quichotte, donne-moi conseil, mon ami: tu vois que madame Dulcinée m'ordonne de retourner près d'elle; mon cœur brûle de lui obéir: d'un autre côté, j'ai fait serment à la princesse d'aller la rétablir sur son trône; les lois de la chevalerie m'ordonnent de tenir mon serment. Je suis vraiment embarrassé; mon ame se trouve partagée entre l'amour et le devoir. — Ah! monsieur, nous y revoilà: comment est-il possible que vous hésitiez entre madame Dulcinée et un royaume superbe qui

vous tombe dans la main, un royaume qu'on m'a dit avoir au moins vingt mille lieues de tour, abondant en toutes choses, plus grand peut-être que la Castille et le Portugal réunis ! Pour l'amour de Dieu, monsieur, ne perdez pas cette occasion ; mariez-vous avec la princesse dans le premier village où nous trouverons un curé : si nous n'en trouvons point, monsieur le licencié n'est pas là pour rien. Mariez-vous, je vous en prie : n'oubliez pas que le moineau dans la main vaut mieux que le vautour qui vole ; et que celui qui trouve son bien et ne le prend pas est ensuite mal reçu à se plaindre. — Je vois bien pourquoi tu desires si vivement ce mariage ; mais tu peux te tranquilliser, parcequ'avant de combattre le géant je compte mettre dans mes conditions que, sans épouser la princesse, on me donnera une portion du royaume, dont je veux te faire présent. — A la bonne heure : et tâchez, s'il vous plaît, que cette portion soit voisine de la mer, attendu que j'ai

dans la tête un certain projet de commerce. — Allons, mon ami, je suis décidé; je vais combattre pour la princesse, et je remets mon retour auprès de celle que j'adore après cette glorieuse expédition. Je te recommande de ne parler à qui que ce soit de tout ce que nous avons dit; Dulcinée est si sévere, si délicate sur l'honneur, qu'elle ne me pardonneroit pas la plus petite indiscrétion, et mon cœur se la reprocheroit comme le plus grand des crimes.

Ils en étoient là, lorsque le barbier leur cria de s'arrêter, parcequ'ils avoient envie de se rafraîchir à une fontaine voisine. Sancho, fatigué de mentir, fut charmé de finir l'entretien. Cardénnio, pendant ce temps, s'étoit revêtu des habits de berger que Dorothée avoit quittés. On s'assit autour de la fontaine, où l'on dîna, tant bien que mal, des provisions qu'avoit le curé. Pendant le dîner il vint à passer un jeune garçon qui, appercevant don Quichotte, s'avança tout-à-

coup vers lui. Je vous salue, monsieur, dit-il d'une voix dolente; ne me reconnoissez-vous plus? je suis ce malheureux André que votre seigneurie délivra du chêne où j'étois si bien attaché. Don Quichotte se rappela ses traits, le prit par la main; et le présentant à la compagnie: Je suis charmé, s'écria-t-il, de pouvoir vous fournir un exemple vivant de l'extrême utilité de la chevalerie errante. Il n'y a pas long-temps que, traversant un bois, je rencontrai cet enfant demi-nu, lié fortement à un arbre, tandis qu'un paysan barbare le fustigeoit avec des courroies pour ne pas lui payer ses gages. Je fis délier ce pauvre jeune homme, et reçus le serment de son maître qu'il lui paieroit ce qui lui étoit dû jusqu'à la derniere obole. Parle à présent, mon ami André; ce que je dis n'est-il pas exact?

Très exact, reprit le jeune garçon; mais quand vous fûtes parti.... — Ton maître te paya sur-le-champ? — Point du

tout ; il me rattacha plus fortement au même chêne, et me donna tant de coups, que depuis ce jour, grace à Dieu, je n'ai pas quitté l'hôpital. C'est à vous, monsieur, s'il vous plaît, et à votre chevalerie que j'ai dû ce beau traitement : si vous aviez bien voulu ne pas vous mêler des affaires d'autrui, j'en aurois été quitte pour une douzaine de coups de fouet, et j'aurois été payé de mes gages ; mais vous vîntes irriter mon maître, qui s'en vengea sur ma peau, en se moquant beaucoup de vous. Sancho, s'écrie don Quichotte, amene-moi Rossinante ; je veux aller sur-le-champ tirer de ce scélérat une épouvantable vengeance. Ce n'est pas la peine, monsieur, dit André ; je n'en veux point de vengeance, et j'aimerois beaucoup mieux que vous me donnassiez quelque chose pour continuer mon chemin. Sancho lui offrit son pain, avec un morceau de fromage: Tenez, mon ami, dit-il ; Dieu sait si ce que je vous donne ne me fera pas bientôt faute,

car nous autres écuyers de chevaliers errants nous sommes toujours à la veille de mourir de faim et de soif.

André s'éloigna, la tête basse; et, quand il fut à quelques pas, se mit à crier en fuyant : Que le diable les emporte tous, les malheureux chevaliers errants, qui vous font rouer de coups quand ils prétendent vous secourir ! Don Quichotte voulut se lever pour châtier cet insolent; mais Dorothée le retint, et personne n'osa rire de la reconnoissance d'André.

CHAPITRE XXXII.

Arrivée à l'hôtellerie.

Le dîner achevé, l'on se remit en route, et l'on arriva le lendemain sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille, et l'aimable Maritorne, en reconnoissant don Quichotte, s'avancerent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement, et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la derniere fois. On lui répondit que, pourvu qu'il payât mieux, il seroit traité comme un prince; et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avoit occupée. Notre héros, qui se trouvoit fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Pendant ce temps, la femme de l'aubergiste se disputoit avec maître Nicolas,

qu'elle avoit pris par sa fausse barbe, en criant de toutes ses forces : Par la mardi! vous me la rendrez, ma bonne queue de bœuf, que nous cherchons depuis trois jours. Le barbier défendoit sa barbe; et la querelle devenoit vive, lorsque le prudent curé vint mettre la paix en conseillant à maître Nicolas de quitter son déguisement, devenu désormais inutile, puisqu'on diroit à don Quichotte que la princesse avoit envoyé son écuyer annoncer dans son royaume l'arrivée du libérateur. La barbe fut alors rendue, ainsi que les beaux habits que l'hôtesse avoit prêtés.

On s'occupa du souper : tandis qu'on le préparoit, Dorothée, Cardénio, le curé, raconterent à l'aubergiste et à sa femme tout ce qu'il avoit fallu faire pour ramener don Quichotte avec eux. Le curé déploroit l'étrange folie de ce pauvre gentilhomme, qui, plein d'esprit et de sens sur tout ce qui n'étoit pas la chevalerie, avoit eu la tête tournée par les

maudits romans qu'il avoit lus. Vous m'étonnez, monsieur le curé, lui répondit l'aubergiste ; ces livres, dont vous dites tant de mal, font le bonheur de ma vie. Dans le temps de la récolte, les moissonneurs se rassemblent ici les jours de fête : nous nous mettons en cercle plus de trente ou quarante, et nous écoutons avec délices la lecture de ces histoires de chevaliers. Nous ne nous en lassons point : ces grands coups d'épée nous charment ; et nous passerions la nuit entiere, sans nous en appercevoir, à entendre ces beaux récits. Moi de même, s'écria Maritorne ; et ce que j'y trouve de plus gentil, c'est quand ces belles demoiselles se promenent avec leurs messieurs sous les allées d'orangers, tandis que la vieille duegne fait le guet en enrageant. Et vous, mademoiselle, dit le curé à la jeune fille de l'aubergiste, ces lectures vous plaisent-elles ? Je ne les comprends guere, monsieur, répondit-elle d'un air naïf : les coups

d'épée ne m'amusent pas ; mais les plaintes amoureuses des chevaliers me font souvent pleurer de compassion. Je trouve leurs dames trop cruelles, et je ne conçois pas comment il peut y avoir des femmes assez abandonnées de Dieu pour faire souffrir ainsi des hommes d'honneur, qui ne demandent que le mariage. Allons ! taisez-vous, petite fille, reprit l'hôtesse avec aigreur ; à votre âge on n'en doit pas tant savoir, et on ne doit pas se mêler de la conversation.

Monsieur l'aubergiste, interrompit le curé, vous avez donc ici de ces livres ? je serois curieux de les voir. L'aubergiste courut aussitôt chercher une petite malle fermée d'un cadenas, dans laquelle il y avoit quelques gros volumes, et des cahiers écrits à la main. Le curé feuilleta les livres ; c'étoient don Cirongilio de Thrace, Félix le Mars d'Hircanie, l'histoire de Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, et la vie de don Diegue Garcias de Paredes. Aux deux

premiers titres le curé dit au barbier : Madame la gouvernante nous manque. Mais, mon cher frere, ajouta-t-il en s'adressant à l'aubergiste, ces ouvrages-là ne devroient point être ensemble : votre Cirongilio et votre Mars d'Hircanie ne sont qu'un ramas de mensonges, au lieu que l'histoire de Gonzalve et de Diegue Garcias est véritable, instructive, et nous apprend les grandes actions de ces héros, dont l'un fut en effet le plus ferme soutien de nos armées, et dont l'autre mérita le titre de grand capitaine, qui lui fut donné par toute l'Europe. Vous direz ce qu'il vous plaira, reprit l'aubergiste ; mais l'histoire de ces deux messieurs m'ennuie, et Félix d'Hircanie m'amuse : j'aime à le voir, d'un seul revers, couper par le milieu cinq géants ; une autre fois, dans une bataille, coucher par terre seize cent mille soldats comme des capucins de cartes. Votre grand capitaine en a-t-il jamais fait autant? Comment ne pas admirer Cirongi-

lio de Thrace, qui vit sortir un beau jour du milieu d'une riviere un grand serpent tout de feu? il s'élança sur ce serpent, et le serra si fort qu'il alloit l'étouffer, quand le monstre, plongeant tout-à-coup, emporta le chevalier au fond du fleuve. Là il se trouva dans un palais de crystal, entouré de jardins superbes; et le serpent devint un vieillard, qui lui raconta les plus belles choses du monde. Voilà une histoire, celle-là, et non pas celles que vous me vantez. Mais vous savez, j'espere, lui dit le curé, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces récits? A d'autres! répondit l'aubergiste; comment cela ne seroit-il pas vrai, puisque c'est imprimé avec la permission du conseil royal? vous sentez bien que messieurs du conseil ne mettroient pas leur signature à des mensonges. Fort bien, répliqua le curé: vous n'êtes pas éloigné, ce me semble, d'en être au même point que don Quichotte. Mais j'en aurois trop long à vous dire pour

vous faire comprendre la différence d'une histoire et d'un roman, et tout ce qu'il faudroit dans ce roman pour qu'il fût un ouvrage estimable; ce sera pour une autre fois. Montrez-moi, s'il vous plaît, ces manuscrits.

L'aubergiste les lui remit. Le premier avoit pour titre, *Nouvelle du curieux extravagant.* Après en avoir parcouru quelques pages : Voici, dit le curé, un conte, une espece de petit roman, qui ne me paroît point mauvais, parcequ'il a un but moral : si madame n'a pas envie de dormir, je lui proposerai cette lecture. De tout mon cœur, répondit Dorothée ; aussi bien je n'ai pas l'esprit assez calme pour espérer du sommeil. Cardénio, maître Nicolas, témoignerent à monsieur le licencié beaucoup d'envie d'entendre la nouvelle. On s'assit, on fit silence, et le curé la commença.

CHAPITRE XXXIII.

Le Curieux extravagant.

NOUVELLE.

Deux jeunes cavaliers, riches et de bonne maison, vivoient ensemble à Florence : ils s'appeloient Anselme et Lothaire. La conformité de leur âge, de leurs goûts et de leurs mœurs, les avoit tellement liés, qu'on ne les nommoit que *les deux amis*. Anselme, plus galant que Lothaire, donnoit quelquefois à l'amour le temps que son ami donnoit à la chasse; mais il étoit toujours prêt à quitter ses maîtresses pour Lothaire, et Lothaire l'étoit de même à oublier la chasse pour Anselme.

Une jeune et belle personne de Florence fixa le volage Anselme : il devint si épris des charmes de Camille, qu'il se

résolut à demander sa main. Cette union étoit de tout point assortie ; Anselme étoit aimé. Son ami Lothaire obtint l'aveu des parents. Le mariage se fit bientôt; et les deux époux, heureux l'un par l'autre, remercioient le ciel et Lothaire.

Pendant les premiers jours qui suivirent les noces, Lothaire continua de voir son ami avec sa familiarité ordinaire. Peu-à-peu ses visites devinrent moins fréquentes : sa délicate amitié lui faisoit craindre, non d'exciter la jalousie de son ami, mais d'éveiller la malignité du public en vivant trop intimement dans la maison d'une jeune femme. Anselme s'en apperçut, et s'en plaignit avec tendresse : il dit à Lothaire que jamais il ne se seroit marié s'il avoit pu prévoir que son hymen relâchât les nœuds qui les unissoient; il le supplia de venir chez lui aussi librement qu'autrefois, l'assura que Camille elle-même seroit vivement affligée d'être le prétexte ou la cause d'un refroidissement si cruel. Lothaire, sans

avouer à son ami ses véritables motifs, inventa, chercha des excuses; et, pressé vivement par Anselme, il se promit d'accorder, autant qu'il lui seroit possible, sa prudence et son amitié.

Quelques temps se passerent ainsi, Anselme se plaignant toujours de ne pas voir assez Lothaire, et Lothaire sacrifiant à sa délicatesse le plaisir si doux à son cœur de ne vivre qu'avec Anselme. Un jour qu'ils se promenoient ensemble, le nouvel époux lui parla de la sorte:

Tu crois sans doute, mon cher Lothaire, que possédant à la fleur de l'âge une fortune au-dessus de mes vœux, une existence honorable, une épouse selon mon cœur, et le meilleur, le plus fidele des amis, je dois me trouver heureux: détrompe-toi; je ne le suis point: un desir étrange, bizarre, insensé peut-être, me poursuit et me tourmente; ma raison ne peut le vaincre; sa violence ne me permet plus de le tenir renfermé. Je te le confie, ami; prends pitié de mon délire,

et songe qu'il faut que je meure ou que ce desir s'accomplisse.

Lothaire, alarmé de ces paroles, serra tendrement la main d'Anselme, et lui promit de tout faire pour lui rendre le repos. Apprends donc, lui dit celui-ci, quel est ce secret dont je rougirois avec tout autre qu'avec toi, ce secret dont dépend ma vie : je veux éprouver ma femme; je veux m'assurer que j'en suis aimé; que les promesses, les soins, les présents, tous les efforts qu'on tenteroit pour la séduire, n'ébranleroient point sa vertu; je veux enfin que cette vertu soit dans un péril assez grand pour que sa résistance ait quelque mérite : et comme je ne connois personne plus digne d'être aimé que toi, comme aucun mortel n'obtiendra jamais ce qu'on a pu refuser à Lothaire, c'est toi que j'ai choisi pour cette épreuve. Si tu ne peux vaincre Camille, je serai sûr qu'elle est invincible; je jouirai d'un bonheur, d'une paix inaltérable, que je ne devrai qu'à tes soins :

si malheureusement ces soins semblent te promettre quelque succès, je connois mon ami, je suis encore tranquille ; l'épreuve n'ira pas plus loin. Dans toutes les suppositions mon honneur est à couvert, et j'aurai satisfait un desir que ma mort seule peut éteindre.

Lothaire fut long temps à répondre; il regardoit fixement Anselme; enfin il lui dit avec gravité : Si je n'avois pensé, mon ami, que c'est moi que vous voulez éprouver, je ne vous aurois pas écouté jusqu'au bout. Je ne puis croire que vous ayez parlé sérieusement, et que j'aie besoin de vous rappeler que l'amitié, ce sentiment divin qui s'honore de tous les sacrifices, s'offense avec juste raison d'une proposition coupable. Demandez ma vie, vous en avez le droit, Anselme, je vous la donnerai de bon cœur; mais ne me demandez pas un crime.

Anselme pâlit et baissa la tête. Quoi! reprit Lothaire plus doucement, ce que tu m'as dit est donc vrai! tu veux que

j'éprouve ta femme! Mais écoute-moi, malheureux : tu crois Camille vertueuse, ton bonheur dépend de la croire telle; ce qui peut t'arriver de mieux, ce que tu esperes, ce que tu souhaites, c'est qu'elle résiste : elle résistera, je n'en doute point; alors qu'auras-tu gagné ? que t'aura valu cette tromperie criminelle ? rien que le repentir amer, profond, éternel, de l'avoir tentée. Qui le saura? me diras-tu. Toi, toi, qui te souviendras toujours d'avoir offensé sans motif la plus pure des épouses; qui te le reprocheras sans cesse; qui ne pourras plus jouir de l'amour qu'elle aura pour toi, parcequ'une voix secrete te dira que tu ne le mérites plus; toi enfin, dont le remords empoisonnera les tristes jours, et qui pourras t'appliquer ces vers si vrais d'un de nos poëtes :

Le coupable a beau fuir, a beau cacher sa vie;
Le jour, la nuit, malgré ses soins,
Il tremble, il gémit, il s'écrie :
Tant que mon cœur me suit mon crime a des témoins.

Tu vois, Anselme, que je ne te parle que de ce que tu dois à toi-même et à ta femme. Je prends garde de ne point te rappeler ce que tu dois peut-être à moi: l'amitié seule devroit t'en instruire, et m'épargner le chagrin si sensible, si douloureux, de faire rougir mon ami.

Anselme, qui écoutoit dans un morne et profond silence, fut quelque temps à répondre. Enfin, d'une voix foible et triste: Lothaire, dit-il, je n'ai qu'un seul mot à opposer à tes raisons: je suis malade, et certain de mourir de mon mal, si tu m'en refuses le remede. Ta vertu, ta sagesse, ont fait leur devoir; regarde si ton amitié n'aura point quelque remords, quand, n'espérant plus obtenir de toi ce que je veux, ce dont j'ai besoin, j'irai le demander à un autre, j'irai confier peut-être à un traître mon honneur, celui de Camille, mon repos, ma félicité. C'est à quoi je suis résolu; c'est ce que tu peux m'épargner, en te prêtant pendant quelques instants à ma foiblesse, à ma folie.

Je te promets, je te jure qu'une seule tentative me suffira: Camille ne cédera point à une premiere attaque; je ne t'en demande pas davantage, et je serai tranquille pour toujours.

Lothaire, effrayé du projet d'Anselme de s'adresser à un autre, prit aussitôt son parti. C'en est fait, répondit il: puisque la vertu, la raison, la pudeur, la délicatesse, ne peuvent rien sur votre esprit, je n'écoute que l'amitié, je m'associe à votre délire. Ne chargez personne de l'emploi pour lequel vous m'aviez choisi; je promets de m'en acquitter. A ces mots Anselme se jette à son cou, le serre vivement dans ses bras, le remercie avec des transports, et lui demande, le supplie de commencer dès le lendemain à devenir l'amant de sa femme. Il te faudra, lui ditil, des musiciens, des sérénades, peut être même des présent s je te donnerai pour cela tout l'argent dont tu auras besoin. Si tu n'as pas le temps de faire les vers qu'il sera bon que tu lui adresses, je les

ferai, mon ami, et tu peux être sûr que j'y mettrai du soin. Lothaire consentit à tout; et, rempli d'une compassion douloureuse pour la démence d'Anselme, il promit d'aller dîner chez lui le jour suivant.

Il fut reçu de Camille avec cette familiarité franche que donne l'innocente amitié. Anselme, à peine hors de table, se pressa de dire qu'il avoit affaire, et sortit précipitamment, dans une joie inexprimable de sentir qu'il les laissoit tête-à-tête. Lothaire employa ce temps à parler à Camille de son époux, de leur amour mutuel, du bonheur dont un bon ménage fait jouir deux cœurs vertueux. Camille étoit de son avis; et cette douce conversation se prolongea plusieurs heures, après lesquelles Lothaire sortit. Anselme l'attendoit dans la rue: Eh bien! dit-il dès qu'il l'apperçut, es-tu déja bien avancé? as tu fait ta déclaration? l'a-t-elle bien ou mal reçue? Je n'ai pu, répondit Lothaire, m'expliquer ouvertement dans

un premier entretien ; mais j'ai préparé les choses, et j'espere pouvoir dans peu te rendre un compte plus satisfaisant. Allons, reprit Anselme, patience! tu peux être sûr que de mon côté je ne négligerai rien, et que chaque jour je te procurerai un tête-à-tête avec ma femme, sans qu'elle puisse l'éviter.

En effet ces rendez-vous eurent lieu pendant deux semaines. Lothaire n'en profita point; mais il commençoit à les redouter; les attraits, l'esprit, l'amabilité de la charmante Camille l'avertissoient de fuir le danger. Il n'en étoit que plus attentif à répéter à l'imprudent Anselme que tous ses efforts étoient vains; que, loin de lui donner la moindre espérance, Camille l'avoit menacé de lui fermer sa maison, même d'avertir Anselme. Fort bien, répondoit celui-ci; mais tu n'as fait encore que parler ; il est temps d'en venir aux présents : les plus cruelles n'y résistent guere. Voici quatre mille écus d'or, que je te prie d'employer en pierre-

ries, en bijoux, pour les offrir à Camille. Lothaire lui représenta qu'il abusoit de sa complaisance, que ces honteux moyens lui répugnoient. Anselme promit que ce seroient les derniers ; et Lothaire, quoique las de le tromper, se résolut à le tromper encore.

Enfin, quelques jours après, au sortir d'un entretien avec Camille, Lothaire vint déclarer à son ami que l'offre de ses présents avoit indigné la fidele épouse, qu'elle l'avoit traité de corrupteur infâme, lui avoit marqué le dernier mépris, et qu'il étoit décidé à ne plus se présenter devant elle. Anselme l'écoutoit d'un air aussi triste que mécontent : Ah! Lothaire, Lothaire, dit-il, combien peu tu te montres digne de ma confiante amitié! J'ai tout vu, j'ai tout entendu, caché dans le cabinet voisin du sallon de ma femme. Tu n'as pas dit un seul mot ; et, par le ton que vous avez ensemble, il n'est malheureusement que trop sûr que jamais tu ne lui parlas d'amour.

Piqué d'être surpris à mentir, Lothaire avoua, non sans quelque honte, ce qu'il ne pouvoit plus cacher, et promit, avec le dessein de tenir parole, d'exécuter cette fois ce qu'on exigeoit de lui avec tant d'opiniâtreté. Anselme le lui fit jurer; et, pour lui donner encore plus de facilité que jamais, il prétexta des affaires pressantes qui le forçoient d'aller passer huit jours chez un parent à la campagne. Il eut grand soin, à son départ, de recommander à Camille de recevoir, comme s'il n'étoit pas absent, les visites de son ami; et, malgré les représentations de la sage épouse, il insista pour que chaque jour Lothaire vînt dîner avec elle, et ne la quittât pas un instant.

Ô misérable insensé! ô malheureux ennemi de toi-même! que cherches-tu? que vas-tu faire? cesse de te donner tant de peines pour devenir l'artisan de tes maux! arrête, il en est temps encore. Tu es chéri, tu es adoré de la plus aimable des épouses; la vertu seule avec

toi regne dans son cœur innocent; un tendre et fidele ami ne respire que pour t'aimer; la fortune semble se plaire à te prodiguer tous ses dons; elle ne te demande rien que de savoir supporter le bonheur: et ce bonheur te lasse, t'accable! et tu emploies pour le détruire tes soins, ton esprit, ton adresse, toutes les facultés de ton ame! tranquille possesseur d'une mine inépuisable de plaisirs, de félicité, tu la combles de tes propres mains, et tu te creuses auprès d'elle le plus affreux des précipices!

Dès le lendemain du départ d'Anselme, Lothaire arriva chez Camille; mais il ne la trouva plus seule. Une de ses femmes, nommée Léonelle, avoit reçu de sa maîtresse l'ordre secret de rester au sallon. Cette conduite que Lothaire admiroit, l'espece de gêne qu'elle lui faisoit éprouver, les qualités, les charmes nouveaux qu'il découvroit sans cesse dans Camille, tout nourrissoit, tout augmentoit une passion que Lothaire s'avoua trop tard.

Il n'étoit plus temps de l'éteindre : il s'en apperçut avec effroi, voulut fuir, n'en eut pas la force ; et oubliant à-la-fois la vertu, l'amitié, l'honneur, dans un moment où Léonelle étoit sortie, il tombe aux genoux de Camille, lui fait l'aveu de son amour, avec un trouble, un transport, qui n'en attestoient que trop la violence. Camille, surprise, se leve, jette sur Lothaire un coup-d'œil de mépris, et gagne son appartement.

Elle réfléchit mûrement à ce qu'elle devoit faire. D'après les ordres précis d'Anselme, n'osant fermer sa maison à Lothaire, elle écrivit le soir même ce billet à son époux, et l'envoya par un exprès :

« La confiance que vous m'avez té-
« moignée en me laissant seule dans votre
« maison m'honore moins qu'elle ne
« m'afflige. Si votre retour n'est pas pro-
« chain, je vous demande la permission
« de me retirer chez mes parents. Là, du

« moins, je pourrai m'entretenir en liber-
« té de ma tendresse pour vous, et du
« véritable chagrin que me cause votre
« absence. Cette conversation paroît en-
« nuyer l'ami que vous m'avez ordonné
« de recevoir tous les jours. Il semble se
« plaire davantage à me parler de lui
« seul. Ce peu d'accord dans nos senti-
« ments rend nécessaire ici votre pré-
« sence ».

CHAPITRE XXXIV.

Continuation de la Nouvelle du Curieux extravagant.

Anselme fut transporté de joie en recevant cette lettre : il ne douta plus que son ami n'eût tenu parole, et répondit en peu de mots à sa femme qu'elle se gardât bien d'aller chez ses parents, parcequ'il étoit sur le point de revenir. Cette réponse, ce silence sur tout ce qu'elle

avoit écrit, étonnerent Camille et lui déplurent. Elle résolut d'attendre son époux, sans se plaindre, sans le presser; et, trop certaine d'elle-même, trop sûre que la vertu n'a jamais besoin de fuir, elle continua de voir Lothaire.

Celui-ci, dont l'ardente passion, augmentée par la résistance, n'étoit plus capable de s'arrêter, vint plus assidument chez Camille, ne perdit pas un jour, un instant, employa tous les moyens de toucher, d'attendrir celle qu'il aimoit; et, secondé par sa grace, par son amabilité naturelles, par l'extravagance d'Anselme, qui prolongeoit exprès son absence, par le temps, qui en amour fait pardonner le lendemain ce dont on s'offensoit la veille, il s'apperçut, il découvrit que la vertueuse, la sévere Camille commençoit à chanceler. Aussitôt il redouble d'efforts, demande, presse, supplie, répand des larmes sinceres, attend, épie, fait naître les occasions, les moments, surmonte pas-à-pas les obstacles, s'a-

vance de succès en succès, empêche qu'on ne s'apperçoive de ceux qu'il vient d'obtenir, en profite, se plaint encore, ne s'arrête jamais dans ses victoires, et finit par triompher.

Qui l'auroit pensé de Camille? Qui l'auroit dit de Lothaire? Tous deux étoient nés vertueux; jamais un seul desir coupable n'eût corrompu ces ames pures, si le délire d'Anselme ne les eût forcées chaque jour à s'approcher davantage d'un inévitable danger, à le braver, à s'y plaire, à ne le voir qu'en y périssant.

Anselme revint, et son premier soin fut de courir chez Lothaire. Celui-ci, cachant de son mieux et son trouble et sa rougeur, lui dit: Ami, sois satisfait; j'ai employé près de Camille tous les efforts, tous les moyens que l'amour peut mettre en usage: après m'avoir marqué de la colere, elle a fini par me repousser avec l'arme de l'ironie. Ne me demande pas d'autres détails, ils seroient humiliants pour moi: reprends tes diamants

que voilà, et jouis en paix du bonheur, que tu ne sens pas assez, de posséder la plus aimable des épouses.

Enchanté de ce récit, Anselme embrassa plusieurs fois, serra contre sa poitrine ce bon, ce fidele ami, qui, disoit-il, venoit de lui rendre le plus signalé des services. Mais, ajouta-t-il avec priere, je te demande, mon cher Lothaire, je te supplie de venir chez moi aussi souvent que dans mon absence, de marquer à ma femme les mêmes empressements, de soupirer, de la regarder avec tendresse, d'avoir l'air enfin d'être toujours amoureux d'elle, et de chercher à te cacher de moi. Je te servirai sur ce dernier point avec une merveilleuse adresse : tu sens combien cela est nécessaire pour qu'elle ne soupçonne jamais la feinte convenue entre nous. Lothaire, en baissant les yeux, avoua qu'il avoit raison.

Quelques temps se passerent ainsi, sans que les amants heureux eussent

beaucoup de peine à tromper un époux qui s'y prêtoit avec tant de soin. Camille, Camille coupable, avoit été forcée de mettre dans sa confidence la jeune Léonelle, celle de ses femmes qu'elle aimoit le mieux. Léonelle, sage jusqu'alors, pervertie par l'exemple de sa maîtresse, ne tarda pas à l'imiter : elle eut bientôt un amant comme elle; et, ne redoutant plus rien depuis qu'elle avoit le secret de Camille, elle osa faire venir la nuit son amant jusques dans sa chambre. Camille le sut, et fut obligée de tolérer cette insolence. Son crime, qui lui faisoit sentir qu'elle avoit perdu tout droit même au respect de ses gens, lui donna souvent l'humiliation de devenir la complice, la complaisante de sa suivante, et de l'aider à cacher ou à faire évader cet amant; châtiment sévere, mais juste, que la femme qui s'est avilie ne peut jamais éviter.

Lothaire n'étoit point instruit des intrigues de Léonelle. Un jour qu'il atten-

doit l'aurore auprès de la maison d'Anselme, il voit descendre un jeune homme par une des fenêtres de l'appartement de Camille. Troublé, furieux, il ne douta point que ce ne fût un rival, et que Camille ne le trompât lui-même, comme elle trompoit son époux : il poursuit en vain ce jeune homme, qui bientôt échappe à ses yeux ; et le malheureux Lothaire, égaré par son dépit, par la violence de sa jalousie, va sur-le-champ trouver Anselme, l'éveille; et, dans sa fureur : Ami, dit-il, depuis trop longtemps je te cache un affreux secret. Camille n'est plus Camille : sa foiblesse n'a pu soutenir la trop longue épreuve où nous l'avons mise; elle cede enfin; elle m'a promis un rendez-vous pendant la premiere absence que tu dois faire. Feins de partir, reviens en secret te cacher dans l'appartement de ta femme ; tu t'assureras de son crime, et tu le puniras à ton gré.

Anselme, pâle et tremblant, répondit

d'une voix altérée qu'il suivroit le conseil de Lothaire : il versa des larmes ameres, ne fit aucun reproche à ce perfide ami, qu'il pria de le laisser seul.

Déja Lothaire se repentoit de ce qu'il venoit de faire ; déja l'amour dans son cœur l'emportoit sur son ressentiment. Désespéré d'avoir remis dans les mains d'un époux offensé une vengeance qu'il auroit pu satisfaire d'une maniere moins cruelle, il ne vit plus d'autre ressource que d'instruire Camille du sort qui l'attendoit. Il lui écrivit, l'accabla de reproches ; mais l'avertit du péril qu'elle alloit courir dans ce même jour.

Léonelle apporta la réponse, et justifia sa maîtresse, en prouvant par des détails précis que c'étoit son propre amant qui s'étoit échappé par la fenêtre. Elle parvint, non sans peine, à le persuader à Lothaire, qui n'en put douter à la fin, et se repentit d'autant plus d'avoir tout dit à son ami. Calmez-vous, reprit Léonelle ; nous saurons nous tirer de ce pas

difficile : nous ne vous demandons que d'être prêt à vous rendre chez ma maîtresse lorsque je viendrai vous chercher.

Pendant ce temps, le triste Anselme, après avoir prévenu sa femme qu'il étoit obligé de partir, avoit feint de se mettre en route, et, par une porte secrete, étoit revenu se cacher dans le cabinet voisin de l'appartement de Camille. Celle-ci, qui le savoit là, se promenoit à grands pas dans sa chambre, affectoit d'être agitée, s'arrêtoit, soupiroit, parloit seule. Anselme, respirant à peine, suivoit jusqu'au moindre de ses mouvements. Tout-à-coup, d'une voix émue, Camille appelle Léonelle : Va me chercher, lui dit-elle, le poignard de mon époux. Un poignard, madame! répond la suivante; eh! bon dieu! qu'en voulez-vous faire?— Obéis, ne réplique pas. Léonelle apporta le poignard; Camille le saisit vivement, le tire, essaie la pointe, et le cache sous sa robe. Ensuite, regardant Léonelle

avec des yeux brûlants de courroux : A présent, dit-elle, cours chez ce perfide, ce traître, cet infâme Lothaire, qui osa me mépriser assez pour espérer de me séduire; va lui dire que je l'attends. Madame, reprit Léonelle avec l'air de trembler de frayeur, daignez réfléchir à ce que vous allez faire. Vous voulez tuer Lothaire ; mais en aurez-vous la force? comment cacherez-vous ce meurtre? que dira votre mari ? pourrez-vous lui persuader le vrai motif de cette vengeance ? votre honneur, qui vous est si cher, ne souffrira-t-il pas lui-même du bruit de cette aventure ? Songez à tous les périls qui vont vous environner. Que m'importent les périls ? interrompit Camille avec feu ; je ne connois qu'un péril, qu'un seul malheur qui me touche, celui de manquer à ce que je dois au plus chéri des époux. Un abominable fourbe, se jouant de sa bonne foi, veut l'outrager, m'outrage moi-même ; je n'écoute,

je ne vois rien que son crime et ma vengeance. Allez le chercher, Léonelle, et faites ce que j'ordonne.

La perfide Léonelle obéit. Anselme, transporté de joie, de reconnoissance, d'amour pour sa femme, fut prêt à sortir du cabinet pour aller tomber à ses pieds : mais il voulut jouir encore de ce délicieux spectacle ; il essuya les larmes de tendresse qui déja baignoient son visage, et resta dans le cabinet.

Lothaire ne se fit pas attendre. Dès que Camille l'apperçut, elle se leva, saisit son poignard ; et plaçant la pointe contre sa poitrine : Arrêtez, dit-elle, ou j'expire ; écoutez-moi dans le silence, et gardez-vous de faire un seul pas.

Depuis long-temps, Lothaire, pour la premiere fois, vous avez osé me parler d'amour. Ce que j'en dis à mon époux étoit suffisant pour l'instruire : il ne fit pas semblant de m'entendre ; sans doute il étoit rassuré par son estime pour moi, par son amitié pour vous. Je crus alors

que mes dédains, mon silence, ma conduite, vous guériroient d'une passion importune autant qu'offensante. Il faut que ma résolution ait été mal exécutée; il faut bien que, sans le vouloir, je vous aie donné de justes motifs de me mépriser, puisqu'oubliant à-la-fois ce que vous devez à la vertu, qui jadis vous étoit chere, à l'amitié dont vous sembliez digne, vous avez continué vos poursuites criminelles. Fatiguée de cette constance, si humiliante pour moi, je vous ai promis, pour m'en délivrer, que vous recevriez aujourd'hui la récompense de vos soins; je vais acquitter ma parole. Ne vous attendez à aucun reproche: je pense, je crois fermement que c'est toujours la faute d'une femme quand un homme ose deux fois lui parler de son déshonneur. Vous avez espéré le mien; c'est donc ma faute, et je m'en punis.

A ces mots, levant le bras assez lentement pour que Léonelle pût accourir,

elle se frappe, malgré ses efforts, légèrement à l'épaule gauche, et tombe sanglante sur le parquet. Le pauvre Anselme à cette vue s'évanouit dans son cabinet. Lothaire interdit, hors de lui, admirant avec effroi jusqu'où pouvoit aller l'astuce, la fausseté d'une femme coupable, se hâta d'emporter Camille, fit panser sa plaie peu profonde, et revint rendre à la vie son aveugle et crédule ami.

Celui-ci, ne doutant plus qu'il possédoit la plus chaste, la plus vertueuse des femmes, s'informa d'abord en tremblant si la blessure étoit dangereuse. Lothaire l'ayant rassuré, rien ne put égaler sa joie; il se félicitoit de son bonheur, il embrassoit mille fois son ami, qui, triste, accablé de remords, avoit à peine la force de recevoir ses caresses. Anselme, sans y prendre garde, fit semblant de revenir le soir, trouva Camille indisposée, ne lui parla que de son amour; et, grace à cette horrible co-

médie, les deux amants continuerent à tromper encore quelque temps ce malheureux insensé, à qui sa folie et son imprudence, après avoir coûté l'honneur, coûterent enfin la vie.

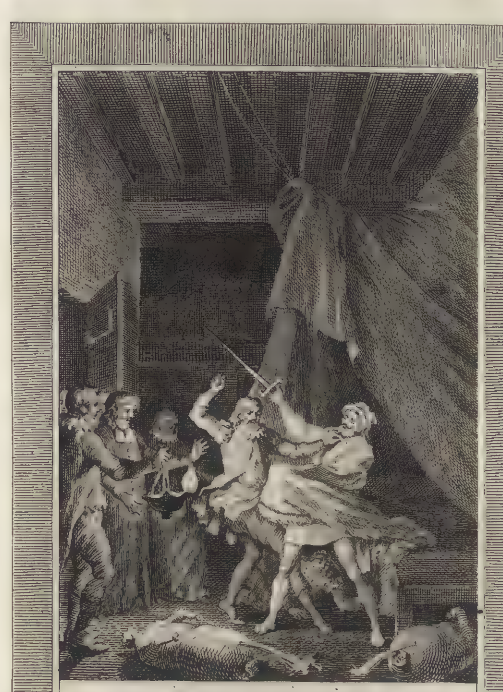
CHAPITRE XXXV.

Epouvantable combat où don Quichotte est vainqueur.

Il ne restoit presque plus rien à lire de la nouvelle, lorsque Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchoit don Quichotte, en criant, Au secours, messieurs! au secours! mon maître livre dans ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi, il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de madame la princesse, qu'il lui a coupé la tête comme un navet. Que dites-vous donc? répondit le curé en laissant là sa nouvelle; le géant dont vous

parlez est à deux mille lieues d'ici. En même temps on entendit don Quichotte qui s'écrioit dans sa chambre: Arrête, arrête, malandrin, voleur, scélérat infâme! je te tiens enfin, je te tiens; ton cimeterre ne peut te sauver. En disant ces mots, il s'escrimoit contre les murailles. Oh! c'est une affaire finie, reprit Sancho; le coquin est à présent à rendre compte à Dieu de sa mauvaise vie; j'ai vu couler son sang dans la chambre, comme une riviere rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre. C'est fait de moi, s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains; je gage que don Quichotte, ou don diable, a donné quelque coup d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécille a pris pour du sang.

Tout le monde courut avec de la lumiere à la chambre de notre héros. On le trouva nud en chemise; cette chemise,



Frappant de toutes ses forces sur les malheureuses Outres, dont le vin rouge ruisseloit a flots autour de lui.

Le Febvre inv. L. J. Masquelier Sculp

assez courte par-devant, l'étoit encore plus par-derriere. Juché sur ses longues et maigres jambes, il avoit sur la tête un bonnet jadis rouge, que l'aubergiste lui avoit prêté, autour du bras gauche une couverture, que Sancho connoissoit trop bien. Dans cet équipage, l'épée à la main, les yeux ouverts comme s'il veilloit, il se démenoit dans sa chambre, en rêvant qu'il combattoit le géant, et frappant de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avoit deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisseloit à flots autour de lui. L'aubergiste à ce spectacle voulut se jeter sur le chevalier; Cardénio et le curé le retinrent. Dorothée, qui avoit accouru pour voir le combat de son défenseur, se pressa de s'en retourner, en appercevant la brièveté de son vêtement. On fit d'inutiles efforts pour réveiller notre héros; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho alloit, venoit, se baissoit, regardoit sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant. Dans cette chienne de maison, s'écrioit-il avec colere, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, au milieu du sang qui couloit tout comme d'une fontaine; et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent. De quel sang parles-tu donc, ennemi de Dieu et des saints? lui répondoit l'aubergiste. Ne vois-tu pas, larron que tu es, que ton sang et ta fontaine ne sont autre chose que mon vin dans lequel nage tout ce grenier? Que puisse nager ainsi ton maudit maître dans l'enfer! Tout cela est bel et bon, disoit Sancho; mais j'ai vu rouler cette tête; et faute de la retrouver j'en serai pour mon duché.

Don Quichotte, enfin réveillé, jetoit autour de lui des yeux de surprise. Tout-

à-coup il tombe aux pieds du curé : Madame, dit-il, votre altesse n'a désormais rien à redouter; votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussiere. Vous l'entendez, s'écrioit Sancho; il est dans le sac, le géant : à demain la noce, et mon petit royaume! Fils de Satan, reprenoit l'aubergiste, je t'en donnerai, de petits royaumes, si tu comptes t'en aller comme la derniere fois; je te jure bien que ton maître et toi vous me paierez mon vin jusqu'à la derniere goutte. Oui, sûrement, ajoutoit sa femme avec une voix glapissante qui perçoit au milieu de toutes les autres; depuis que ces bandits-là sont venus dans notre maison, nous en sommes pour un souper, pour notre avoine, notre paille, notre queue de bœuf qu'on nous a gâtée, et notre bon vin qu'ils ont répandu; mais ils le paieront comptant, j'en jure par les os de mon pere. La fille de l'aubergiste, sans rien dire, sourioit; et

la bonne Maritorne accompagnoit de toutes ses forces les criailleries de sa maîtresse.

Le curé parvint à ramener la paix, en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothée consola Sancho, et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en auroit pas moins son petit royaume; qu'elle le lui choisiroit elle-même, l'arrangeroit, le meubleroit de maniere qu'il en seroit content. La tranquillité rétablie ainsi, le curé reprit sa lecture, et acheva la nouvelle du Curieux extravagant.

Le crédule Anselme, heureux de son erreur, vivoit avec son faux ami et son épouse criminelle, sans avoir le moindre soupçon de leur perfidie. Camille affectoit devant son mari de marquer de la haine à Lothaire; celui-ci ne s'en plaignoit point, il en étoit trop dédommagé: mais Anselme reprochoit à sa femme d'être injustement prévenue contre l'ami

le plus cher à son cœur; et c'étoit entre les deux époux le seul sujet de querelle.

Léonelle, à qui sa maîtresse n'auroit osé rien refuser, en étoit devenue à tel point insolente, qu'elle ne se gênoit sur rien. Certaine qu'on lui passeroit tout, depuis la scene du poignard, elle continuoit chaque nuit à recevoir son amant dans sa chambre, séparée de celle de Camille par une simple cloison. Une nuit, Anselme éveillé crut entendre quelque bruit dans la chambre de Léonelle: il se leve, s'arme aussitôt, court, et trouve de la résistance à la porte. Irrité par ce mystere, il pousse avec force; il entre, et voit un homme s'échapper par la fenêtre, tandis que Léonelle, se jetant à ses pieds, s'écrioit d'une voix altérée, Appaisez-vous, appaisez-vous, seigneur; c'est mon époux que vous venez de voir s'enfuir. Anselme, furieux, tire sa dague, et menace Léonelle, qui, troublée, tremblante de peur, lui demande à genoux la vie, en promettant de lui révéler des

secrets importants à son honneur. Parle tout-à-l'heure, répondoit Anselme, ou tu vas mourir de ma main. Léonelle le supplia de lui donner jusqu'au jour suivant, en jurant de nouveau qu'il sauroit tout. Anselme, que Camille inquiete rappeloit de toutes ses forces, enferma Léonelle dans sa chambre, dont il emporta la clef, et revint rendre compte à sa femme de ce qui s'étoit passé.

Camille, plus morte que vive, ne douta point que le lendemain Léonelle ne découvrît son crime. Son trouble, sa frayeur, furent tels, qu'elle ne vit d'autre moyen de sauver sa vie, que de s'enfuir de la maison. Elle attendit qu'Anselme fût endormi, se leva doucement, prit ses pierreries, une bourse d'or; et, gagnant la porte de la rue dont elle avoit une clef, elle courut avant le jour frapper au logis de Lothaire. Celui-ci, réveillé par elle, apprit le danger qui la menaçoit; et, pour sauver du moins les jours de la

malheureuse Camille, la conduisit dans un couvent dont sa sœur étoit la prieure. Après l'avoir mise en sûreté, il revient, monte à cheval, et, sans dire à personne où il alloit, sort aussitôt de la ville.

Anselme pendant ce temps, surpris, alarmé de ne point voir sa femme, se leve, l'appelle, la cherche, et court à la chambre de Léonelle: les draps du lit noués à la fenêtre lui indiquent qu'elle s'est échappée. Il revient, parcourt toute la maison en demandant à grands cris Camille. Personne ne peut en donner des nouvelles. Anselme vole chez Lothaire: il apprend à la porte que son ami a pris ce qu'il avoit d'argent, et s'en est allé sans rien dire. De plus en plus interdit, Anselme retourne chez lui, et trouve sa maison déserte; valets, servantes, tout avoit fui, dans la crainte d'être soupçonnés d'avoir favorisé l'évasion de Camille. Anselme seul, abandonné de sa femme, de son ami, de ses gens, de tout l'uni-

vers, fut prêt à mourir de douleur. Il veut du moins aller chercher quelque consolation auprès d'un de ses parents qui demeuroit à la campagne; il monte à cheval, se met en chemin. Mais à peine avoit-il fait deux lieues, qu'il est obligé de descendre: il se laisse tomber au pied d'un arbre; et là, baigné dans ses larmes, il demeure étendu par terre, sans avoir la force de se relever.

Il étoit depuis plusieurs heures dans cet état digne de pitié, lorsqu'il vit passer un cavalier qui revenoit de Florence. Anselme le salua, lui demanda tristement quelle nouvelle on disoit à la ville. La plus extraordinaire, répond le voyageur; Lothaire, cet ami si cher, si inséparable d'Anselme, vient de lui enlever son épouse, et s'est enfui avec elle la nuit passée. On a su les détails de leurs amours par la suivante de Camille, que le gouverneur a surprise au moment où elle s'échappoit de la maison de sa maî-

tresse. Tout le monde parle de cette aventure. Et sait-on, dit l'infortuné, quel chemin ont pris Lothaire et Camille? —Non, seigneur; malgré ses soins, le gouverneur n'a pu le découvrir. Après ces mots le cavalier florentin poursuit sa route.

Anselme, au comble du désespoir, ne pouvant plus douter d'être trahi par tout ce qu'il avoit de cher au monde, se traîna jusqu'à la maison de son parent. Pâle, défait, ne se soutenant plus, en arrivant il se mit au lit, et demanda qu'on le laissât seul. Le lendemain, comme il ne paroissoit point, son parent, inquiet, entra dans sa chambre: il trouva le malheureux Anselme à demi couché sur son lit, la tête et la moitié du corps appuyée sur une table, tenant encore une plume et du papier écrit devant lui. Après l'avoir appelé plusieurs fois, alarmé de son silence, de son immobilité, son parent le prit par la main, et trouva cette main

glacée. Anselme n'existoit plus; il étoit mort de sa douleur, en écrivant ces tristes paroles :

« La curiosité la plus insensée m'a « coûté l'honneur et la vie : si la nou- « velle de ma mort arrive jusqu'à Ca- « mille, qu'elle apprenne, qu'elle soit « sûre que je meurs en lui pardonnant. « C'est moi qui fus le seul coupable; je « méritai de perdre à-la-fois et mon « épouse et mon ami, en les exposant « tous deux à l'inévitable.... »

Anselme n'en put écrire davantage. Le bruit de sa mort se répandit bientôt. Camille, qui se la reprochoit, prit le voile, et fit profession dans le couvent où elle s'étoit retirée : elle mourut peu de temps après. Lothaire, accablé de remords, alla chercher le trépas à la guerre, et périt dans une bataille livrée par monsieur de Lautrec à Gonzalve le

grand capitaine. Ainsi finirent ces infortunés, qu'un seul desir extravagant rendit à jamais à plaindre.

CHAPITRE XXXVI.

Grands évènements dans l'hôtellerie.

Le curé venoit de terminer sa lecture, lorsque l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria : Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne. Qu'est-ce que ces voyageurs? demanda Cardénio. Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs : au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc, et voilée; deux valets à pied les suivent.

Dorothée à ces paroles se couvrit aussi le visage de son voile, et Cardénio se

retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrerent dans l'hôtellerie. Les quatre cavaliers paroissoient jeunes et bien faits. Ils descendirent de cheval : l'un d'eux alla prendre la dame voilée, et la fit asseoir sur une chaise peu loin de la chambre où étoit Cardénio. Tout cela se passoit dans un grand silence sans qu'aucun des cavaliers ôtât son masque. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Leurs valets emmenerent les chevaux à l'écurie ; et le curé les suivit pour s'informer de ce que vouloient dire ces armes, ces masques, cet air de mystere. Ma foi, monsieur, lui répondit un des valets, nous n'en savons pas plus que vous : depuis deux jours seulement nous sommes au service de ces cavaliers, qui, selon les apparences, sont des seigneurs déguisés. Celui que vous avez vu conduire la dame voilée paroît être au-

dessus des autres, car on n'obéit qu'à lui. Quant à la dame, nous n'avons pas encore vu son visage; elle n'a fait que gémir et sangloter pendant toute la route; personne ne lui parle, ni ne lui répond: ces messieurs voyagent sans dire un seul mot. Cette pauvre dame nous fait compassion: nous croyons, d'après son habit, que c'est quelque religieuse échappée de son couvent, et qu'on y ramene de force.

Le curé revint près de Dorothée, qui, s'approchant de la dame voilée, et l'entendant soupirer, lui demanda si elle étoit malade, lui offrit avec sensibilité ses secours et ses consolations. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué, qui commandoit aux autres, se pressa de dire à Dorothée: Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes; vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parleroit que pour vous tromper. Je n'ai jamais trom-

pé, reprit alors la dame voilée; et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parceque je garde ma foi.

Ces paroles furent entendues de Cardénio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant: O Dieu! seroit-il possible! me la rendriez-vous à la fin? A ce cri la dame tourna la tête, et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri étoit parti; mais le cavalier la retint, tandis que le curé, inquiet du transport de Cardénio, se mettoit au-devant de lui. La dame voilée, en se débattant, perdit le voile qui couvroit son visage; et, dans la même agitation, le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent: Cardénio reconnoît Lucinde, Dorothée reconnoît Fernand. Cardénio, malgré le curé, veut se jeter sur son ennemi; mais Dorothée est évanouie. Le barbier, pour la secourir, se hâte d'arracher son voile. Don

Fernand la regarde alors, demeure interdit, immobile, et, sans quitter les mains de Lucinde, promene des yeux troublés sur Dorothée et Cardénio.

Tous se taisoient; la crainte, la joie, l'amour, la colere, se peignoient dans leurs vifs regards. Dorothée reprenoit ses sens, le curé veilloit sur Cardénio; lorsque Lucinde, rompant la premiere le silence, dit ces paroles à Fernand: Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même; laissez-nous la possibilité de vous conserver de l'estime. Vous savez trop que vos promesses, vos menaces, vos fureurs, ne peuvent et ne pourront rien. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi, celui à qui j'appartiens, à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il regne, où il régnera toujours;

délivrez-moi d'une vie que vous me rendez affreuse : je bénirai mon trépas puisqu'il me délivrera de votre indigne violence, et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer que Lucinde est morte fidele.

Fernand l'écoutoit en silence, baissant les yeux, fronçant les sourcils, et tenant toujours les mains de Lucinde. A peine a-t-elle achevé de parler, que Dorothée, foible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand, et vient tomber à ses genoux.

Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, et que je n'ose qu'en tremblant appeler monseigneur, ne détournez pas vos regards de moi; daignez reconnoître à vos pieds la malheureuse Dorothée. Je suis cette humble villageoise que votre amour, si tendre alors, se faisoit un plaisir d'élever jusqu'à vous. Je vivois heureuse et paisible dans la maison de mon pere; rien ne manquoit à mes souhaits : j'ai cru vos serments, monseigneur; et voyez l'état

où je suis! Je vous aimai: depuis ce jour, abandonnée de ma famille, méprisée de l'univers, sans appui, sans consolation, je n'ai que vous seul au monde; je n'ai d'espoir que dans la pitié de celui qui implora la mienne. Je ne rappelle point des serments que vous avez oubliés; je ne vous parle point des nœuds que vous m'offrîtes vous-même, et dont je ne doutai pas; vous m'en avez jugée indigne: il faut bien que, sans le savoir, j'aie été coupable aux yeux de Fernand, puisqu'il n'a pas craint de manquer aux engagements les plus saints; puisque, non content de me condamner à un désespoir éternel, il livre à la honte, à l'opprobre, les cheveux blancs de mon pere, ma famille, tous mes parents, serviteurs fideles, depuis tant de siecles, de ses aïeux qui les honoroient. Il faut que Dorothée soit criminelle pour que le généreux Fernand se montre pour eux si barbare. Mais où voulez-vous que je vive pour expier mon forfait? Votre mépris m'a

fermé tout asyle ; je n'en ai plus qu'auprès de vous ; vous êtes le seul, hélas! dont je puisse soutenir la vue. Souffrez du moins qu'à votre suite je pleure sans cesse l'erreur, la seule erreur de toute ma vie; souffrez que je sois votre esclave: je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse?

Aux derniers mots de Dorothée, tout le monde versoit des pleurs : Fernand lui-même, ému, troublé, ne respiroit qu'avec peine; son visage s'adoucissoit, ses mains trembloient, ses yeux mouillés cessoient de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout-à-coup, il se tourne vers Dorothée ; et, la relevant avec transport : Vous avez vaincu, lui dit il, aimable et belle Dorothée ; oui, je reviens, je reviens à mes premieres amours. Il la presse contre son cœur en prononçant

ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'étoit précipitée vers Cardénio. Celui-ci embrassoit ses genoux, pleuroit d'amour et de joie, la regardoit, doutoit de son bonheur, et craignoit que sa raison ne fût trop foible encore pour le soutenir. Lucinde, qui lisoit dans ses yeux tout ce qu'éprouvoit son ame, le rassuroit en pressant ses mains, lui répétoit qu'elle étoit Lucinde, que Lucinde lui étoit rendue, qu'elle étoit à lui pour toujours.

Don Fernand, après avoir relevé Dorothée, fixa sa vue sur ces deux amants: son front rougit, et sa main se porta sur son épée. Dorothée, attentive à ce mouvement, embrassa de nouveau son époux: Hélas! seigneur, lui dit-elle, ne puis-je donc être heureuse qu'autant que vous ne verrez point d'heureux? Le spectacle du bien qu'elle a fait doit-il déplaire à votre vertu? Non, non; je vous connois trop bien; je sais démêler mieux que vous tous les sentiments de votre ame fiere, sensible autant qu'impétueuse, passion-

née, et plus noble encore. Voilà votre ami, don Fernand; voilà celui que votre cœur choisit pour lui accorder votre confiance, celui qui vous donna la sienne, et reçut de vous le serment que vous l'uniriez à l'objet de ses vœux. Vous l'avez tenu ce serment, vous venez de lui rendre sa femme: vous êtes digne de vous-même, vous êtes toujours le généreux Fernand. Portez, portez des yeux assurés sur ces époux qui vont vous devoir la félicité dont ils jouiront, sur ces témoins qui vous admirent. Quitte envers l'honneur, envers l'amitié, vous avez recouvré vos droits au respect de tout l'univers. L'Amour seul, hélas! peut encore se plaindre: mais il ne se plaindra point; il songe plus à vous qu'à lui.

Le curé, le barbier, se joignirent alors à l'aimable Dorothée; et les éloges, les hommages qu'ils prodiguerent à Fernand acheverent de le ramener. C'en est fait, s'écria-t-il, que Lucinde et Cardénio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils

n'ont que trop acheté : je ne puis leur rien envier, si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement, si ma Dorothée ne se souvient plus que du serment que je lui fis, et qu'en ce jour même je vais acquitter.

En finissant ces mots, Fernand fléchit un genou devant Dorothée; et se retournant avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardénio. Celui-ci court la baiser et la mouiller de ses larmes. Fernand se hâte de l'embrasser; il va demander pardon à Lucinde, et retourne se jeter en pleurant dans les bras de son ancien ami. Dès ce moment plus de colere, plus de haine. Les quatre amants portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotoit. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'étoit plus princesse.

Don Fernand se fit raconter par son

épouse tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Il l'instruisit à son tour qu'après la lecture du fatal billet trouvé dans le sein de Lucinde, plein de dépit et de fureur, il avoit quitté brusquement la ville. Bientôt il sut que Lucinde avoit disparu de chez ses parents, et fut plusieurs mois à découvrir qu'elle s'étoit retirée dans un couvent situé au milieu de la campagne. Il forma le dessein d'aller l'enlever : suivi de trois de ses amis, il en étoit venu facilement à bout; et le hasard l'avoit conduit dans cette même hôtellerie où l'amour terminoit enfin et ses peines et ses erreurs.

CHAPITRE XXXVII.

Continuation de l'histoire de l'illustre infante de Micomicon.

TANDIS que ces époux heureux remercioient le ciel d'un bonheur qu'ils regardoient encore comme un songe, tandis que le sage curé, le bon maître Nicolas, les félicitoient du fond de leur cœur, et que l'aubergiste lui-même, assuré qu'on lui paieroit son vin, se réjouissoit avec tout le monde; le seul Sancho s'affligeoit en secret de voir ses espérances détruites, son petit royaume à vau-l'eau, la princesse de Micomicon devenue une Dorothée, et le géant un don Fernand. Notre pauvre écuyer, fort triste, alla gagner, en soupirant, la chambre de don Quichotte, qui venoit de se réveiller. Votre seigneurie peut se rendormir, dit-il d'un ton lamentable; elle n'a plus de géant à

tuer, ni de royaume à rendre à la princesse; tout cela est fait et conclu. Pardieu! je le crois, répondit son maître; jamais combat ne fut plus terrible que celui que j'ai livré à cet énorme géant. D'un revers j'ai fait voler sa tête; et le sang qui sortoit du tronc couloit à mes pieds par torrents. —Oui, monsieur, je sais fort bien que vous avez tué une outre de vin que l'aubergiste nous fera payer, et que vous avez inondé la chambre de six arrobes de ce vin rouge. Quant à la tête du géant, je vous conseille d'y renoncer; le diable l'a emportée, ainsi que bien d'autres choses. Que dis-tu, Sancho? as-tu perdu le sens? —J'ai perdu mieux que cela. Levez-vous, levez-vous, monsieur; vous allez voir de belles choses, à commencer par la reine, qui est transformée à présent en une demoiselle Dorothée. Oh! nous avons fait de bonnes affaires depuis deux heures! —Rien ne peut m'étonner, ami, dans cette fatale maison, où tout ce qui arrive est enchantement.

Sancho aida son maître à s'habiller ; et pendant ce temps le curé instruisit Fernand et Lucinde de la folie de don Quichotte, des aventures qui lui étoient arrivées, et des moyens qu'ils avoient été forcés d'employer pour le tirer de la roche pauvre. Don Fernand, diverti par ce récit, voulut que Dorothée continuât son rôle, et ramenât le chevalier dans son village, qui n'étoit plus qu'à deux journées de chemin. Dans ce moment notre héros parut, armé de pied en cap, le bouclier au bras gauche, l'armet de Mambrin sur la tête, et soutenu par sa lance. Don Fernand, surpris, admira cette extraordinaire figure, ce visage d'une aune de long, sec, noir, jaune, décharné, ce plat à barbe, ces armes bizarres, cette gravité noble et fiere avec laquelle don Quichotte adressa ces paroles à Dorothée :

Jeune beauté, que le malheur semble rendre encore plus touchante, je viens d'apprendre par mon écuyer que votre

altesse s'est un peu ravalée, que de haute et puissante reine elle est devenue en un moment une simple particuliere. Si le fameux roi Négromant, qui vous donna la naissance, a fait cette métamorphose dans la crainte que mon bras ne pût vous rendre votre empire, j'ose assurer que ce sorcier-là ne savoit pas bien deviner. Pour peu qu'il eût été versé dans les histoires de chevalerie, comme j'ai l'honneur de l'être, il auroit su que tuer un petit géant n'est pour nous qu'une bagatelle. Si je ne dédaignois de me vanter, je pourrois dire qu'il n'y a pas deux heures que cette épée a fait couler.... tout mon vin, cria l'aubergiste, à qui don Fernand ordonna de se taire. Il suffit, reprit don Quichotte; je veux bien ne rien approfondir, et me borner à vous répéter qu'il est encore temps, princesse déshéritée; dites un mot, et dans peu de jours tous vos ennemis abattus vous serviront de degrés pour remonter sur votre trône.

Seigneur, répondit Dorothée avec au-

tant de grace que de sang-froid, n'ajoutez aucune foi à ceux qui vous ont dit que j'étois changée; je suis celle que j'étois hier. Il est vrai pourtant que mon cœur, jusqu'à ce jour flétri par le chagrin, vient de trouver des consolations qu'il n'osoit, hélas! espérer: mais je n'en suis pas moins la même, je n'en attends pas moins mon salut de votre invincible bras; et je compte dès demain me remettre en route avec vous. Ne doutez donc plus, je vous prie, de la science de mon pere; jamais il ne l'a mieux prouvée qu'en m'ordonnant de venir vous chercher. Ma reconnoissance aime à publier, et ces messieurs le diront comme moi, que c'est à votre rencontre que je vais devoir mon bonheur.

A ces paroles, don Quichotte se retournant vers son écuyer lui dit d'un ton irrité: Petit Sancho, vous le voyez, j'acquiers chaque jour de nouvelles preuves que vous êtes le plus grand maraud de l'Espagne. Répondez, monsieur

le faquin, où aviez-vous pris, s'il vous plaît, que cette princesse étoit devenue une demoiselle nommée Dorothée, que j'avois tué des outres de vin, que le diable avoit emporté la tête du géant, et mille autres impertinences que vous êtes venu me dire?.... Mordieu! je ne sais qui me tient de faire sur vous un si épouvantable exemple qu'il fasse trembler à jamais tous les écuyers menteurs. Appaisez-vous, s'il vous plaît, répondit humblement Sancho: je peux fort bien m'être trompé sur les affaires de madame la princesse, et je ne demande pas mieux; mais pour la tête du géant et les outres de vin, monseigneur verra ce qui en est quand il faudra frire les œufs, c'est-à-dire payer le mémoire. Cela suffit, reprit don Fernand; ne nous occupons que de madame la princesse qui ne doit repartir que demain. Passons la nuit dans ce château le plus gaiement que nous pourrons; et lorsque l'aurore paroîtra, nous nous ferons tous un honneur de suivre

le seigneur don Quichotte, pour être témoins de ses exploits et de ses grandes actions. Vous le serez de mon zele à vous servir, répliqua notre héros, et de ma reconnoissance pour la bonne opinion dont vous m'honorez. Il s'établit aussitôt un long combat de politesses entre don Quichotte et Fernand, qui fut enfin interrompu par l'arrivée d'un voyageur.

Ce voyageur, qui ressembloit à un captif arrivant de chez les Maures, portoit un gillet de drap bleu, sans collet, avec des demi-manches, de longues chausses et un bonnet de la même couleur, des brodequins jaunes, et un cimeterre pendu à un baudrier en écharpe. Avec lui venoit une femme voilée, habillée à la mauresque, et montée sur un âne. Sa coëffure étoit de brocard, sa longue robe l'enveloppoit tout entiere. Le captif, d'une taille assez haute, paroissoit avoir quarante ans: il étoit fort brun de visage, avoit des moustaches longues, la barbe noire; et l'on distin-

guoit sur son front un caractere de noblesse. En arrivant il demanda si l'on pouvoit lui donner une chambre particuliere. L'aubergiste lui dit qu'il n'en avoit point: cette réponse parut l'affliger. Cependant il prit dans ses bras la dame maure, et la porta sur une chaise. Aussitôt Lucinde, Dorothée, l'hôtesse, sa fille, Maritorne, accoururent pour voir cette étrangere, dont l'habit piquoit leur curiosité. Dorothée, toujours obligeante, fut la premiere à l'assurer qu'elle et sa compagne, en montrant Lucinde, se trouveroient heureuses de lui faire partager leur chétif appartement. La Maure, sans ôter son voile, ne répondit rien, se leva, mit ses deux mains en croix sur son sein, et lui fit une inclination. Le captif alors s'avança: Mesdames, dit-il, pardonnez; elle ne sait pas encore notre langue, et ne peut vous remercier que par ma bouche des bontés que vous lui témoignez. Seigneur, reprit Dorothée, permettez-moi de vous demander si cette

dame est chrétienne. — Elle l'est au fond du cœur; et c'est dans l'espoir d'être baptisée qu'elle a quitté Alger sa patrie, où sa famille tient le premier rang.

Ce peu de mots redoubla le desir de connoître davantage et la Maure et le captif; mais personne n'osa faire d'autres questions. Dorothée s'assit près de l'étrangere, prit sa main, et la supplia de vouloir bien lever son voile. La Maure regardoit le captif pour savoir ce qu'on lui vouloit, et celui-ci lui dit quelques mots arabes; aussitôt elle ôta son voile, et découvrit un si beau visage, que Dorothée en elle-même pensa que Lucinde ne l'égaloit point, tandis que Lucinde, de son côté, la trouvoit plus belle que Dorothée. Tout le monde, en admirant cette jeune Maure, s'empressa davantage autour d'elle. Don Fernand demanda son nom au captif, qui répondit qu'elle s'appeloit Lela Zoraïde. A ce mot, la Maure, devinant la question, s'écria vivement: *Non, non, Zoraïde; Marie, Marie.*

Ce mouvement, et la passion qu'elle y mit, attendrirent et charmerent tous les spectateurs. Lucinde embrassa l'aimable étrangere, en lui disant : Oui, oui, Marie, Marie. La Maure lui rendit ses caresses, et répéta de nouveau, *Oui, oui, Marie; Zoraïde macangé;* ce qui signifie point de Zoraïde.

CHAPITRE XXXVIII.

Beau discours de don Quichotte.

Le jour avoit disparu; et par les soins de Fernand un excellent souper étoit prêt. Tout le monde se mit à une longue table, la seule qui fût dans l'auberge. Malgré les refus de don Quichotte, on lui donna la place d'honneur. Il voulut que la princesse, dont il étoit le gardien, fût assise à ses côtés. Ensuite venoient Lucinde, Zoraïde, le curé, maître Nicolas; et vis-à-vis, don Fernand, Cardénio, le captif,

et les cavaliers amis de Fernand. Le souper fut agréable : don Quichotte le rendit tel. Dès le commencement du repas, promenant sur tous les convives des regards de satisfaction :

Messieurs, dit-il, n'êtes-vous pas frappés comme moi du hasard admirable qui réunit dans ce lieu des personnes aussi importantes, aussi rares, aussi justement illustres, que nous le sommes? Sans détailler en particulier le mérite de chacun de vous, qui pourroit deviner en nous voyant que cette dame assise auprès de moi est cette grande reine que nous savons, et que je suis ce chevalier de la triste figure dont la renommée daigne s'occuper assez souvent? A qui devons-nous, messieurs, la réunion de tant de merveilles? A la chevalerie errante, noble profession, que ses travaux, que ses périls élevent au-dessus de toutes les autres!

Je ne suis point un barbare; je respecte et j'aime les lettres : mais gardons-

nous de leur donner la prééminence sur les armes, ni même l'égalité. L'homme de lettres, il est vrai, instruit, éclaire ses semblables, adoucit les mœurs, éleve les ames, et nous enseigne la justice: belle et sublime science! Le guerrier la fait observer: son objet est de nous procurer le premier, le plus doux des biens, la paix; la paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornoit toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres, à ces consolantes paroles, *Que la paix soit avec vous!* Cette paix, bienfait adorable, présent divin, source de bonheur, cette paix est le but de la guerre. Le guerrier travaille à nous la donner: c'est donc le guerrier qui remplit l'emploi le plus utile au monde.

On écoutoit notre héros avec attention et plaisir: la plupart des convives, étant militaires, trouvoient que don Quichotte étoit fort loin de parler et de raisonner comme un fou. Sancho, derriere lui,

avoit beau lui dire de manger et qu'il prêcheroit ensuite; le chevalier, se voyant applaudi, continua de la sorte:

Examinons à présent si les travaux de l'homme de lettres peuvent se comparer à ceux du guerrier. Je conviens que le premier, presque toujours misérable, et quelquefois persécuté, manque souvent du nécessaire, essuie les outrages de l'ignorance, les dures atteintes de l'envie; je lui tiens compte du malheur d'être forcé par le besoin de s'en aller grossir la cour de l'insolente opulence, de lui prostituer son talent, de lui sacrifier sa fierté: mais enfin il dort, il travaille, il philosophe librement dans sa petite chambre mal meublée, et méprise l'orgueil des riches, en faisant tout seul un frugal repas.

On a vu même par des hasards, bien rares à la vérité, l'homme de lettres parvenir, à travers un chemin âpre et long, à la place qu'il a méritée: la fortune, toute surprise de l'avoir favorisé, le fait

jouir des richesses, des commodités de la vie, du crédit et de la puissance ; il oublie alors ses peines passées, et se voit presque aussi heureux que s'il étoit un ignorant.

Le guerrier souffre plus que lui. Plus pauvre encore, plus malheureux, la neige est son lit dans l'hiver ; il n'a point d'abri dans l'été. Mourant de fatigue, de faim, esclave de l'heure qui sonne, il faut qu'il soit prêt à tous les instants : il court de périls en périls, reçoit blessure sur blessure, et son sort n'en est pas meilleur. Je ne parle point de la mort qui le menace sans cesse ; on se donne à peine le temps de compter ceux qu'elle a moissonnés : je ne parle que de ceux qui par miracle lui échappent ; qui, sortis hier d'une bataille, marchent aujourd'hui sur un terrain miné, le savent, et s'y arrêtent en attendant le moment de sauter ; de ceux qui, dans une galere, accrochent la galere ennemie, vont à l'abordage le pistolet d'une main, le sabre

de l'autre, environnés de l'abyme, ne voyant devant eux que des bouches tonnantes, et s'avançant sur une planche teinte du sang de leurs compagnons. Quelle sera leur récompense? L'oubli. L'homme de lettres a deux mille rivaux; le guerrier vainqueur en a trente mille. L'état ne peut les payer : il le sait, il n'en sert pas moins; il vole aussi rapidement au-devant de ces feux terribles, de ces machines meurtrieres que l'enfer vomit de son sein afin de faire expirer le brave sous les coups éloignés du lâche, afin d'éteindre la valeur, si la valeur pouvoit s'éteindre; invention affreuse et maudite, qui seule me fait connoître l'effroi, qui seule m'a souvent causé des regrets d'avoir choisi le noble exercice de la chevalerie errante! Il est affreux qu'un peu de poudre suffise pour donner le trépas à celui de qui l'épée mettroit en fuite plusieurs escadrons. Mais que mon destin s'accomplisse; ma gloire en sera plus grande, puisque j'affronte plus de

périls que les chevaliers des siecles passés.

Don Quichotte se tut et mangea. Tous ceux qui l'avoient entendu regrettoient sincèrement qu'un homme qui avoit tant d'esprit, et qui parloit aussi bien, perdît tout-à-coup le bon sens dès qu'il s'agissoit de chevalerie. Le curé, en applaudissant au discours qu'il venoit de faire, lui dit que, malgré son état d'homme de lettres, il étoit entièrement de son avis. L'on acheva de souper; et, tandis que l'hôtesse et Maritorne préparoient la chambre de notre héros afin que les dames ensemble pussent y passer la nuit, don Fernand pria le captif de vouloir bien conter ses aventures. Celui-ci ne se fit pas presser; et, tout le monde l'écoutant en silence, il commença son récit.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire du captif.

JE suis né dans les montagnes de Léon. Ma famille y jouissoit d'une fortune médiocre, qui passoit pour considérable dans un pays aussi pauvre. Mon pere la dissipa presque tout entiere par une libéralité dont il avoit contracté l'habitude au service, école où l'on apprend fort vîte à mépriser les richesses. Le plaisir qu'il trouvoit à donner lui faisoit oublier souvent qu'il étoit pere de trois fils en âge de prendre un état. Il nous chérissoit cependant; et ce bon vieillard, malgré lui prodigue, voyant qu'il ne pouvoit se corriger de cette passion, résolut de se priver lui-même des moyens de la satisfaire. Dans ce dessein il nous appela, mes freres et moi, dans sa chambre pour nous tenir ce discours:

Mes enfants, ce nom si doux vous dit assez que je vous aime ; mais cet amour ne m'acquitte pas de tous mes devoirs envers vous. Je suis content de mon cœur, sans l'être de ma conduite. Je dissipe votre bien ; pardonnez-le-moi, mes fils, je suis incapable de le ménager. D'après cette triste certitude, voici le parti que m'ont suggéré ma tendresse et ma raison : je vais faire quatre parts égales de ce qui reste de ma fortune ; j'en veux donner une à chacun de vous, en me réservant la quatrieme ; et je joindrai quelques conseils à ce trop modique héritage.

Nous avons un vieux proverbe en Espagne, qui dit qu'il n'est que trois moyens de s'enrichir, *l'église*, *la mer*, *la cour*. Je souhaiterois que l'un de vous se fît ecclésiastique, l'autre négociant, le troisieme militaire, puisque je n'ai pas assez de crédit pour le placer à la cour. En courant ainsi les trois grandes chances de la fortune, il est difficile qu'il n'y en ait pas une qui vous favorise : alors celui

de vous trois qui réussira pourra venir au secours de ses freres moins heureux. Voyez, mes amis, si cela vous convient.

J'étois l'aîné, c'étoit à moi de parler. Je répondis à mon pere qu'il devoit d'abord ne point se dépouiller de son bien, dont il étoit le maître absolu; que nous étions en état, par l'éducation qu'il nous avoit donnée, de nous soutenir nous-mêmes : et j'ajoutai que mon goût m'appeloit au métier des armes. Mon second frere témoigna le desir d'aller commercer aux Indes. Le plus jeune, qui, je crois, fut le plus sage, demanda d'aller achever ses études à Salamanque pour devenir ecclésiastique.

Mon pere charmé nous embrassa tous. Quelques jours après il conclut la vente de presque tout ce qu'il possédoit, et vint porter à chacun de nous notre part, qui se montoit à trois mille ducats en or: pareille somme lui restoit en fonds. Mes freres et moi, touchés de voir mon pere à son âge abandonné de ses enfants, et

réduit à si peu de chose, nous eûmes la même pensée, et, sans nous la communiquer, nous allâmes tous trois lui remettre en pleurant le tiers de ce qu'il nous donnoit. Le bon vieillard eut de la peine à le reprendre. Comme j'étois celui de tous qui avois le moins besoin d'argent, je le forçai d'accepter encore la moitié de ce qui me restoit. J'avois assez de mille ducats. Dès le lendemain nous lui fîmes nos adieux, qui furent mêlés de beaucoup de larmes; nous reçûmes sa bénédiction; et nous embrassant les uns les autres, l'un prit la route de Salamanque, l'autre celle de Séville, et moi celle d'Alicante, où je devois m'embarquer pour Gênes. Vingt-deux ans se sont écoulés depuis cette séparation. Dans ce long espace de temps j'ai plusieurs fois écrit à mon pere, à mes freres; mes malheurs m'ont empêché d'en recevoir aucune nouvelle.

Ma traversée à Gênes fut heureuse. Je gagnai Milan, où je me pourvus de ce

qu'il me falloit pour mon métier de soldat. Ayant appris que le duc d'Albe, sous les ordres duquel je desirois de servir, venoit de passer en Flandre, je l'y suivis. Je me trouvai dans tous ses combats, et j'obtins d'être fait enseigne. Instruit bientôt que don Juan d'Autriche alloit commander l'armée navale que le saint pere, l'Espagne et Venise, envoyoient contre le Turc, je revins en Italie combattre sous don Juan. Je fus fait capitaine d'infanterie; et j'eus le bonheur de me trouver à cette célebre bataille de Lépante où la valeur des chrétiens confondit l'orgueil ottoman. Mais, hélas! seul malheureux dans cette journée de gloire, après quelques actions dignes de mon pays, au moment où je m'étois jeté l'épée à la main dans une galere ennemie, cette galere s'éloigna de la mienne, où mes soldats demeurés ne purent joindre leur capitaine. Couvert de blessures, entouré d'ennemis, je fus pris et chargé de fers. Déja mes vainqueurs fuyoient: ainsi le

jour de notre victoire devint celui de ma défaite; le jour qui délivra de leurs chaînes quinze mille chrétiens captifs me coûta la liberté.

Je fus conduit à Constantinople; j'errai de galere en galere, enchaîné sur les bancs avec les forçats. Après avoir changé de maître, après avoir essayé vainement de plusieurs fois m'échapper, je tombai sous la puissance du cruel Azanaga, roi d'Alger. Je le suivis dans cette ville, où, sans vouloir donner avis à mon pere de ma triste situation, j'espérois, à force de tentatives, recouvrer enfin ma liberté: mes efforts furent inutiles. J'étois enfermé dans une prison que les Maures appellent *bagne*, où les esclaves du roi, les captifs chrétiens, ceux qu'on emploie aux travaux publics, sont pêle-mêle confondus, et resserrés étroitement en attendant qu'on les rachete. Dès qu'on sut que j'avois été capitaine, on me mit dans la classe des prisonniers dont on atten-

doit une rançon. J'eus beau dire que j'étois pauvre, je n'en fus pas moins chargé de la chaîne; et je passois mes longues journées dans le bagne avec plusieurs Espagnols. La faim, la misere, nous affligeoient moins que le continuel spectacle des barbaries de notre maître, qui, sans motif, souvent sans prétexte, faisoit chaque jour empaler ou mutiler des chrétiens. L'impitoyable roi d'Alger sembloit avoir soif de leur sang: jamais il ne se montra clément que pour un soldat espagnol appelé *Saavedra* [1], qui s'exposa plusieurs fois aux supplices les plus affreux, brava, pour se remettre en liberté, les périls les plus extrêmes, et forma des entreprises qui de long-temps ne seront oubliées des infideles. Je pourrois vous parler long-temps de ce soldat, si je ne craignois d'être trop prolixe.

---

(1) Ce Saavedra est Cervantes lui-même. Voyez sa Vie, à la tête de Galatée.

Heureusement le ciel eut pitié de notre sort déplorable, et nous délivra par un moyen étrange, que j'ai toujours regardé comme un miracle de sa bonté.

CHAPITRE XL.

Continuation de l'histoire du captif.

SUR la cour de notre prison donnoient les fenêtres d'un Maure aussi riche que puissant : ces fenêtres, selon l'usage des musulmans d'Afrique, étoient infiniment étroites, et défendues par des jalousies où la lumiere perçoit à peine. Un jour que, seul dans le bagne avec trois de mes compagnons, nous nous exercions à sauter, je levai les yeux par hasard, et j'apperçus suspendue à ces jalousies une canne au bout de laquelle étoit un mouchoir noué : la canne se balançoit et paroissoit nous faire signe d'approcher. Un de mes camarades, à qui

je la montrai, se hâta de courir sous la fenêtre ; mais la canne aussitôt s'éleva ; et, par son mouvement à droite et à gauche, sembla faire entendre que ce n'étoit pas lui qu'on demandoit. Le captif revint tristement ; la canne étoit déja baissée : un autre alla tenter l'aventure, et ne fut pas plus heureux : le troisieme y courut de même, et la canne ne l'attendit pas. C'étoit mon tour : j'approchai ; la canne vint tomber à mes pieds. Je dénouai le mouchoir, j'y trouvai dix pieces d'or. Jugez de la joie d'un malheureux, oublié de l'univers, et qui n'avoit pas la moitié du pain nécessaire à son existence ; jugez des transports qu'éprouva mon cœur pour ce bienfaiteur inconnu, qui soulageoit ma misere, et m'avoit si clairement marqué que c'étoit moi qu'il vouloit secourir. Je regardai long-temps la jalousie : j'apperçus une main fort blanche à travers ses obscurs rayons. Ne doutant point que ce ne fût une femme compatissante, nous lui fîmes tous de profondes

révérences à la maniere des Maures, en croisant nos mains sur notre poitrine. Un moment après, nous vîmes entr'ouvrir la jalousie, et paroître une petite croix de roseau, qui se retira sur-le-champ. Cette croix nous fit présumer que quelque esclave chrétienne habitoit dans cette maison, et se plaisoit à soulager ses freres; mais la blancheur de la main, et un bracelet de diamants que nous avions apperçu, ne s'accordoient point avec cette opinion.

Sans pouvoir pénétrer la vérité, nous avions sans cesse les yeux sur la fenêtre chérie. Pendant quinze jours nous n'y vîmes rien : toutes les informations que nous prîmes sur les personnes qui habitoient cette maison nous instruisirent seulement qu'elle appartenoit à un riche Maure, nommé Agimorato, ancien alcade de la Pata; ce qui est chez eux une grande charge. Nous n'espérions plus revoir la bienfaisante canne, lorsqu'au moment où nous étions encore seuls dans

le bagne, elle reparut tout-à-coup avec un mouchoir beaucoup plus rempli. Nous fîmes les mêmes épreuves; la canne ne descendit que pour moi. Je trouvai dans le mouchoir quarante écus d'or d'Espagne avec une lettre arabe, au bas de laquelle étoit tracée une croix. Je baisai la croix, le mouchoir; je fis signe que je lirois le papier: et quand nous eûmes fait nos révérences, je vis encore la main blanche fermer de même la jalousie.

Charmés de ce nouveau bienfait, mais un peu confus de ce qu'aucun de nous ne savoit l'arabe, nous cherchâmes avec de grandes précautions quelqu'un qui nous lût cette lettre. Enfin j'osai me confier à un renégat de Murcie, qui me témoignoit beaucoup d'amitié depuis que j'étois captif, et me sollicitoit de lui rendre un service assez important; c'étoit de signer que je le connoissois pour un honnête homme, rempli du desir secret de retourner à sa religion. Les renégats trop souvent abusent de ces certificats

pour aller faire des courses chez les chrétiens, et sauver leur vie quand ils sont pris; mais celui dont je parle me paroissoit de bonne foi. Je lui donnai ma signature; et, maître de son secret, qui l'auroit fait brûler vif s'il eût été découvert, je n'hésitai point à lui montrer ma lettre arabe, que je dis avoir trouvée dans le bagne. Le renégat la lut en silence. Je lui demandai s'il l'entendoit bien : il me répondit que oui, demanda une plume et de l'encre pour la traduire littéralement, et me remit cette traduction, en me prévenant que *Lela Marien* vouloit dire *la Vierge Marie.* La lettre s'exprimoit ainsi :

« Quand j'étois petite, mon pere avoit
« une esclave qui m'apprit dans notre
« langue la priere des chrétiens, et me
« parla souvent de Lela Marien. Cette
« chrétienne mourut : je sais qu'elle est
« allée avec Alla, parcequ'elle m'est ap-
« parue deux fois, et m'a dit que Lela

« Marien, qui m'aime fort, me conseil-
« loit de me retirer chez les chrétiens.
« Je ne sais comment faire pour m'y
« rendre: de tous les captifs que j'ai vus
« par ma fenêtre, aucun ne m'a paru
« aussi honnête homme que toi. Je suis
« très belle, très jeune, et je possede
« beaucoup d'or : vois si tu veux m'em-
« mener, et devenir mon mari là-bas.
« Ne me trompe point; car Lela Marien
« te puniroit. Je crains bien que tu ne
« puisses lire ceci : prends garde à ne le
« montrer à aucun Maure, parcequ'ils
« sont tous des traîtres, et que s'ils in-
« struisoient mon pere, tu serois cause
« qu'il me jetteroit dans un puits. La
« premiere fois je mettrai un fil à la
« canne; tu pourras y attacher ta ré-
« ponse. Si tu ne trouves personne qui
« te l'écrive en arabe, fais-la moi par
« signes; Lela Marien me l'expliquera.
« Qu'elle te garde ainsi qu'Alla, et cette
« croix, que je baise souvent, comme me
« l'a recommandé la captive. »

La joie que nous causa la lecture de cette lettre fut si vive que, malgré nos efforts pour la cacher, le renégat s'apperçut que la lettre regardoit un de nous. Il nous pressa, nous supplia de nous ouvrir entièrement à lui, nous jura sur un crucifix qu'il portoit caché dans son sein d'exposer sa vie pour nous servir, et nous parut si vrai, si sincere, si repentant de sa premiere faute, que nous résolûmes de lui déclarer un secret dont il savoit déja la moitié. Nous l'instruisîmes de tout, nous lui fîmes voir la fenêtre, afin qu'il pût s'informer d'une maniere précise de l'intérieur de cette maison; et je lui dictai ma réponse, qu'il écrivit en arabe. Dans cette réponse j'exprimois à la jeune Maure ma tendre reconnoissance et celle de mes compagnons; je l'assurois qu'eux et moi nous étions prêts à mourir pour elle; que nous allions nous occuper des moyens d'exécuter ses volontés, et qu'à notre arrivée en Es-

pagne je lui jurois sur ma religion et sur l'honneur de devenir son époux.

Cette lettre écrite, j'attendis le moment de voir paroître la canne. Elle descendit deux jours après. Je courus attacher mon papier à la place du mouchoir, qui cette fois contenoit plus de cinquante écus d'or. La même nuit le renégat vint nous confirmer que le maître de cette maison étoit le riche Agimorato; qu'il y vivoit seul avec ses esclaves, et sa fille Zoraïde, unique héritiere de ses trésors, et dont l'extrême beauté la faisoit rechercher en mariage par plusieurs vicerois d'Afrique. Il avoit appris de plus qu'une captive chrétienne, morte depuis quelque temps, avoit élevé dès l'enfance cette jeune et belle personne.

Tout s'accordoit avec la lettre, avec ce que nous savions. Nous n'hésitâmes plus à nous concerter avec le renégat pour parvenir à nous échapper, en emmenant notre bienfaitrice. Il répondit

d'en venir à bout; mais, avant de faire aucune tentative, nous pensâmes qu'il étoit sage d'attendre une seconde lettre de Zoraïde. La canne descendit quatre jours après avec plus de cent écus d'or, et ce billet, que le renégat me traduisit sur-le-champ :

« J'ignore comment nous pourrons « nous en aller en Espagne : j'ai prié « Lela Marien de me le dire; elle ne me « l'a pas encore dit. Je crois que le meil- « leur parti seroit de te racheter, toi et « tes amis, avec l'argent que je te four- « nirai par cette fenêtre : je t'en don- « nerai tant que tu voudras. Ensuite un « de vous iroit en Espagne, et revien- « droit avec une barque chercher les « autres, et me prendre moi-même. « Cela seroit fort aisé, parceque je vais « passer l'été dans le jardin de mon pere, « situé au bord de la mer près de la porte « de Babazon. Je voudrois que ce fût toi « qui allasses et qui revinsses; car je me

« fie à ta parole. Prends-y garde ; Lela « Marien sauroit bien te la faire tenir. « Adieu, chrétien ; qu'Alla te garde ! »

Après avoir lu cette lettre, chacun de nous s'offrit aussitôt pour aller chercher la barque ; mais le renégat combattit ce projet : Mes amis, dit-il, vous ne savez pas que la probité la plus ferme a de la peine à soutenir cette dangereuse épreuve : on a plusieurs fois essayé de racheter ainsi des captifs ; après les serments les plus solemnels qu'ils reviendroient chercher leurs freres, aucun n'est jamais revenu. Ce malheur est encore arrivé récemment à des prisonniers chrétiens avec des circonstances affreuses [1]. Croyez-moi ; ne partons qu'ensemble. Je vous propose d'acheter, avec l'argent que vous me fournirez, une barque que j'armerai sous prétexte d'aller commercer à Te-

(1) Cervantes parle ici de l'aventure arrivée à lui-même. Voyez sa Vie.

tuan. J'aurai de la peine sans doute à obtenir cette permission, parceque les Maures se défient des renégats, et craignent toujours qu'ils ne s'en retournent; mais je mettrai de moitié dans mon gain un certain Maure que je connois; et, sous son nom, maître de la barque, il me sera facile de venir vous prendre avec Zoraïde.

Quoique nous eussions préféré d'obéir à notre bienfaitrice, nous n'osâmes résister au renégat de qui dépendoit notre sort : nous nous abandonnâmes à lui. Je répondis à Zoraïde que notre grande entreprise étoit déja commencée; que sa bonté seule pouvoit en assurer le succès : je lui renouvelai mes serments; et je reçus d'elle en peu de jours plus de deux mille écus d'or, dont nous remîmes une partie au renégat. Bientôt la jeune Maure m'écrivit que le vendredi d'après elle iroit s'établir au jardin de son pere. A l'instant même je me rachetai par le moyen d'un marchand valencien, qui fit

semblant de me prêter huit cents écus que le roi demanda. Mes compagnons se racheterent avec les mêmes précautions; et, grace aux générosités de Zoraïde, nous étions libres la veille du jour qu'elle devoit aller au jardin.

CHAPITRE XLI.

Fin de l'histoire du captif.

PENDANT ce temps, notre renégat s'étoit muni d'une excellente barque, capable de contenir trente personnes. Afin de mieux cacher ses desseins, il fit quelques voyages sur la côte avec le Maure qu'il avoit pris pour associé. En allant et venant, il s'arrêtoit toujours dans une petite anse, éloignée seulement de deux portées de fusil du jardin de Zoraïde, et venoit même jusques dans ce jardin demander des fruits à son pere, qui n'en refusoit à personne. Je m'assurai de mon

côté d'une douzaine de rameurs espagnols, braves, fideles, déterminés, que je m'attachai par des présents. Tout étant disposé, je leur donnai l'ordre de se rendre, le vendredi suivant, vers le soir, auprès du jardin d'Agimorato, d'y venir un à un par différents chemins, et de m'attendre dans ce lieu. Cela fait, je ne m'occupai plus que d'avertir Zoraïde, afin qu'elle fût prête à partir, et que notre présence ne l'effrayât pas.

J'allai moi-même au jardin, sous prétexte de cueillir des herbes. La premiere personne que je rencontrai fut le vieux Agimorato, qui, me parlant dans un certain langage mêlé d'arabe et de castillan, assez usité dans la Barbarie, me demanda ce que je cherchois. Je suis esclave d'Arnaute Mami, répondis-je dans la même langue; et comme vous êtes l'ami de mon maître, j'ai pensé que vous me permettriez de venir prendre une salade. Au moment même parut Zoraïde qui m'avoit apperçu de loin. Je ne l'avois

jamais vue, et mon cœur la reconnut. Le transport qu'elle me causa venoit bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnoissance, que m'inspiroit cet ange sauveur. Mes yeux admiroient ses traits; mais elle eût été moins belle que je l'aurois de même adorée. Je dissimulai de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançoit lentement: son pere lui cria d'approcher. Les Maures, si jaloux entre eux, ne font aucune difficulté de laisser voir leurs femmes ou leurs filles aux chrétiens. Je contemplois en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étoient couverts de diamants; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brilloient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe étoit brodée des plus grosses perles de l'Orient. Pour juger de ce qu'elle étoit avec des ornements si beaux, regardez ce qu'elle est encore après tout ce qu'elle a souffert.

Dès qu'elle fut près de nous, Agimorato lui dit en arabe que j'étois esclave d'Arnaute Mami. Chrétien, reprit-elle alors en bégayant le langage mêlé, dans lequel son pere l'aidoit, pourquoi ne te rachetes tu pas? Je me suis racheté, lui répondis-je, mais ma rançon n'a pu être payée qu'aujourd'hui, parceque mon maître a demandé mille et cinq cents *soltamis*. C'est trop peu, ajouta t-elle avec un sourire; si tu m'avois appartenu, je ne t'aurois pas donné pour trois fois ce prix. Vous autres chrétiens, vous vous faites toujours pauvres, et vous vous plaisez à tromper les Maures. Je ne sais point tromper, répliquai-je, et l'on peut compter à jamais sur ce que j'ai dit une fois.

Zoraïde rougit à ce mot, baissa les yeux, et reprit d'une voix plus douce: Quand pars-tu, chrétien? —Demain, à ce que j'espere, sur un vaisseau françois qui doit m'emmener. —Pourquoi n'attends-tu point un vaisseau espagnol? Ces

François, dit-on, ne vous aiment pas. —Il est vrai; mais je suis pressé de retourner dans ma patrie, de m'y voir avec les objets chers à mon cœur.—Tu es marié, sans doute, et tu desires de rejoindre ta femme?—Je ne suis point marié, mais j'ai promis la foi du mariage à quelqu'un que j'aime plus que ma vie, et que je dois épouser en arrivant. —Est-elle belle, cette dame?—Elle est si belle que je ne crains pas de la flatter en assurant qu'elle a de vos traits. Agimorato, souriant alors, me dit: Chrétien, je t'en félicite; sais-tu bien que dans tout Alger nulle beauté n'égale ma fille?

Comme il parloit, un Maure accourut, en criant que quatre Turcs venoient de sauter par-dessus les murs du jardin, et dépouilloient les arbres fruitiers. Le vieillard et sa fille tressaillirent au nom de Turcs: les soldats de cette nation sont extrêmement redoutés des Maures, qu'ils traitent avec beaucoup d'insolence. Ma fille, dit Agimorato, retourne

dans la maison, tandis que je vais parler à ces brigands; et toi, chrétien, prends ta salade, va-t'en, et qu'Alla te conduise chez toi! Je le saluai d'une inclination: il courut aux Turcs, et me laissa seul avec Zoraïde, qui l'eut à peine perdu de vue, que, fixant sur moi des yeux pleins de larmes, elle me dit, avec un son de voix qui retentit encore dans mon cœur: *Amexi*, chrétien, *amexi?* ce qui signifie Tu t'en vas, chrétien, tu t'en vas? Jamais sans vous, répondis-je: vendredi je viendrai vous prendre; ne vous effrayez pas de nous voir. Nous nous embarquerons à l'instant même; et dès que nous serons en Espagne, le plus doux, le plus tendre hymen nous unira pour toujours.

Ces paroles furent presque dites par signes. Zoraïde les entendit, versa quelques pleurs, me présenta sa main, que j'osai presser dans les miennes; elle s'appuya sur mon bras, et fit quelques pas vers sa maison. Je marchois près d'elle,

tremblant que son pere ne revînt, quand tout-à-coup je le vis paroître. Zoraïde à son aspect laissa tomber sa tête sur mon épaule, ses genoux fléchirent; et le bon vieillard, voyant que sa fille se trouvoit mal, accourt, la prend dans ses bras, maudit les brigands qui l'ont effrayée, et la rappelle à la vie. Zoraïde, en rouvrant les yeux, soupire, et répete encore, *Amexi*, chrétien, *amexi?* Ma chere enfant, répondit son pere, rassure-toi, ce chrétien ne nous a point fait de mal, et les Turcs sont déja partis. Je pris alors congé du vieillard, qui me remercia d'avoir soutenu Zoraïde, me dit de choisir dans son jardin tout ce qui me conviendroit, et ramena sa fille à sa maison.

Je me promenai long-temps autour de cette maison, en faisant semblant de cueillir mes herbes. J'en examinai les entrées, les sorties; je parcourus tout le jardin, et revins rendre compte à mes amis de toutes mes observations.

Enfin il arriva, ce jour qui devoit me

donner Zoraïde et nous rendre la liberté. Dès la veille le renégat n'avoit pas manqué de venir mouiller vis-à-vis le jardin d'Agimorato. Mes douze Espagnols étoient au rendez-vous à l'heure marquée, ignorant ce qu'ils devoient faire, mais prêts à tout hasarder. La ville étoit déja fermée, le jour avoit disparu, et personne ne paroissoit sur le rivage. Mes trois amis et moi nous agitâmes lequel valoit mieux de marcher tout de suite à la maison de Zoraïde, ou d'aller nous emparer des Maures qui ramoient dans la barque du renégat. Celui-ci vint nous décider: Vous perdez, dit-il, des moments précieux; mes rameurs sont presque tous endormis, venez vous en rendre maîtres; nous irons ensuite chercher Zoraïde.

Nous suivîmes le renégat. Il entra dans la barque le sabre à la main: Silence et soumission, s'écria-t-il en arabe, ou dans l'instant vous êtes morts. Tout l'équipage, qui n'étoit pas vaillant, surpris

autant qu'effrayé de voir son propre capitaine à la tête de plusieurs chrétiens, se laissa mettre aux fers sans dire un seul mot. Cela fait, nous laissâmes pour les garder six d'entre nous; et le reste, avec le renégat, me suivit au jardin d'Agimorato.

La porte en fut ouverte sans le moindre bruit; nous arrivâmes en silence jusqu'à la maison. Zoraïde étoit à la fenêtre: dès qu'elle nous apperçut, elle demanda d'une voix basse si nous étions les *Nazaréens*. Je lui répondis que oui. Dès qu'elle eut reconnu ma voix, elle descendit, ouvrit la porte, et parut à nos yeux resplendissante de ses attraits et de ses diamants. Je la reçus un genou en terre: mes compagnons firent comme moi. Bientôt, la prenant par la main, je l'entraînois au milieu de nous, lorsque le renégat l'arrêta pour lui demander en arabe si son pere étoit au jardin. Oui, répondit Zoraïde, il est dans sa chambre où il dort. Il faut l'emmener avec nous, reprit l'avide renégat, et nous

emparer de ses trésors. Non, s'écria Zoraïde, je veux qu'on respecte mon pere, qu'on ne lui fasse aucune violence; et quant aux trésors que vous desirez, j'en possede assez pour faire votre fortune à tous. Attendez-moi, je reviens.

Elle quitte aussitôt ma main et rentre dans la maison. Je n'avois pas compris un seul mot de ce qui venoit d'être dit: lorsque le renégat me l'eut expliqué, j'eus peine à retenir mon indignation et ma fureur contre lui; je déclarai hautement que je voulois qu'on obéît à Zoraïde, qu'on se soumît avec respect à la moindre de ses volontés, et je jurai d'immoler le premier qui oseroit la contredire. Elle revint en même temps, chargée d'un coffre plein d'or qu'elle pouvoit à peine porter.

Malheureusement le bruit qu'elle avoit fait avoit réveillé son pere, qui, se mettant à la fenêtre, et reconnoissant les chrétiens, cria de toutes ses forces: Au secours! aux voleurs! aux armes! Ces

cris jeterent le désordre parmi nous. Zoraïde s'évanouit: je me hâtai de l'emporter sans m'occuper de ce qui se passoit derriere moi. Je parvins jusqu'à la barque, où mes compagnons arrivoient pêle-mêle; on leva l'ancre, on partit. Ce fut alors seulement que j'apperçus au milieu de nous le pere de Zoraïde, les mains attachées et un mouchoir devant la bouche. J'appris que le renégat, à l'instant même où le vieillard avoit poussé des cris, étoit allé le saisir, l'avoit forcé de se taire et de le suivre dans la barque. Au désespoir de cette violence, je fis ôter au vieillard les liens et le mouchoir; mais le renégat, d'une voix terrible, lui recommanda le silence, s'il vouloit conserver la vie.

Dès que Zoraïde apperçut son pere, elle jeta un cri de douleur et se couvrit le visage de ses deux mains. Agimorato, qui n'osoit parler ni faire un seul mouvement, fixoit sur elle des yeux attendris, soupiroit, ne pouvoit comprendre com-

ment sa fille, que je tenois encore dans mes bras, avoit l'air d'y demeurer sans répugnance. Zoraïde, baignée de pleurs, appela le renégat pour le charger de me dire que, si l'on ne rendoit aussitôt la liberté à son pere, elle alloit se précipiter dans les flots. Le renégat m'expliqua ces paroles. J'ordonnai qu'on obéît à Zoraïde: mais nous étions en pleine mer; c'étoit commettre le salut de tous que de retourner à la côte. Je le voulois cependant, je l'exigeois avec force, quand mes amis eux-mêmes, le renégat, tout l'équipage, déclarerent qu'ils ne m'obéiroient point, qu'on ne feroit aucun mal au vieillard, qu'on le remettroit à terre au premier endroit où l'on aborderoit; mais qu'ils ne pouvoient s'exposer pour lui aux supplices qui les attendoient. Je fus forcé de céder: Zoraïde entendit bien que c'étoit contre mon gré que l'on retenoit son pere: elle me regardoit en pleurant; et comme elle vit mes larmes couler, elle s'assit près de moi, saisit ma main

qu'elle porta sur ses yeux, et se mit à prier Lela Marien.

Mes compagnons, redoublant d'efforts, firent voler la barque sur les flots. Le renégat, qui veilloit toujours sur le vieillard et les autres Maures enchaînés, leur dit de reprendre courage, qu'ils n'étoient point nos captifs, qu'on leur rendroit la liberté aussitôt qu'on seroit à terre. Ah! chrétien, répondit Agimorato, comment veux-tu que je pense qu'après avoir couru tant de périls pour vous emparer de ma fille et de moi, votre intention soit de nous renvoyer en perdant le fruit de vos peines? Parlez, parlez plus franchement: que demandez-vous pour notre rançon? Vous savez combien je suis riche; je vous offre tous mes trésors, non pas pour moi, mais pour ma fille, ma fille qui m'est bien plus chere que moi-même, et dont je ne croirois pas trop payer la liberté en vous donnant ma fortune et ma vie. Ces derniers mots furent prononcés par ce pere malheureux, avec un accent si tendre,

avec des pleurs, des sanglots si touchants, que nous en fûmes tous émus. Zoraïde me quitte en poussant des cris, et court se jeter dans les bras du vieillard. Celui-ci la reçoit, l'embrasse, la presse contre son cœur, la tient long-temps ainsi serrée, pleure et l'embrasse de nouveau en la couvrant de baisers et de larmes. Enfin, après ce premier transport, lorsqu'Agimorato, la regardant, s'apperçut qu'elle étoit parée: Ma chere enfant, dit-il avec surprise, explique-moi comment hier au soir, veille de notre affreux malheur, t'ayant laissée avec tes vêtements ordinaires, je te trouve à présent en habits de fête, ornée de ces pierreries que ton pere eut tant de plaisir à te donner lorsqu'il étoit encore heureux? Zoraïde baissa les yeux sans répondre. Le vieillard, plus étonné, la considéroit en silence, quand il découvrit la cassette où Zoraïde mettoit son trésor, cassette que jamais sa fille ne faisoit porter au jardin, et qui restoit toujours dans la maison d'Alger.

Zoraïde, reprit-il d'une voix plus altérée, comment cette cassette est-elle ici? comment... Il ne peut achever: Zoraïde, pâle, tremblante, étoit prête à s'évanouir.

Seigneur, lui dit alors le renégat, épargnez à votre fille des questions embarrassantes, auxquelles je vais satisfaire par une seule réponse: Zoraïde est chrétienne, Zoraïde nous a délivrés tous; et c'est de son gré qu'elle vient avec nous. Ma fille, reprit le Maure après un moment de silence, est-il vrai que tu sois chrétienne? est-il vrai que ce soit toi-même qui aies livré ton pere à ses ennemis? Jamais, jamais, s'écria Zoraïde en sanglotant, je n'eus la pensée d'affliger le meilleur des peres; jamais je n'ai conçu l'affreux dessein dont je sens trop qu'on peut m'accuser.... Il est vrai, je suis chrétienne; Lela Marien a voulu.... A ce mot, le vieillard se leve; et, sans que personne ait le temps de s'opposer à son impétuosité, il s'élance dans la mer. Zoraïde voulut le suivre; je la retins. Pen-

dant ce temps, mes compagnons retirèrent Agimorato, que ses vêtements avoient soutenu, et le rendirent à la vie.

La mer étoit loin d'être calme : le vent qui s'étoit élevé nous rejetoit sur la côte d'Afrique. Comme cette côte étoit loin d'Alger, nous résolûmes d'y descendre, et nous fûmes assez heureux pour aborder dans une petite anse, où notre barque fut en sûreté. Nous descendîmes avec précaution : nous posâmes des sentinelles ; et lorsque mes compagnons eurent pris de la nourriture, je les suppliai de céder au desir de Zoraïde, de mettre en liberté son pere avec les Maures enchaînés. On m'obéit : à l'instant même où le vent permit de se rembarquer, les Maures, menés un à un, furent, à leur grande surprise, laissés libres sur le rivage. Quand on conduisit le vieillard : Chrétiens, dit-il, cette malheureuse ne desire ma liberté que pour s'affranchir de la honte que lui fait encore ma présence : elle n'a quitté sa reli-

gion que pour se livrer aux désordres que la vôtre permet à vos femmes. Fille ingrate, ajouta-t-il, aveugle et stupide victime, qui abandonnes ton pere pour suivre tes ennemis! va, je maudis l'heure fatale où tu reçus la naissance; je maudis l'amour que j'avois pour toi, les soins que je pris de ton enfance, le charme que je trouvois à t'aimer! Sois sûre qu'Alla me vengera; sois sûre qu'il est dans le ciel un ami des peres, qui punit toujours les enfants dénaturés, qui fera tomber sur ta tête la malédiction que je te donne!

Mes compagnons se hâterent d'emmener l'infortuné vieillard. Sa fille, baignée de pleurs, étoit mourante au fond de la barque. Quand Agimorato fut sur la rive, et qu'il vit cette barque prête à s'éloigner, nous l'entendîmes s'écrier: Reviens, reviens, je révoque la malédiction que je t'ai donnée; reviens, ma fille chérie; je te pardonne, j'oublie tout. Laisse à ces chrétiens tes trésors; re-

viens consoler ton pere : il n'a que toi, tu n'as que lui. Ma fille, ma fille, je vais mourir si tu m'abandonnes. Ah ! mon pere, répondit-elle en sanglotant, je vous aime, je vous honore, je donnerois pour vous ma vie ; mais une puissance invincible, mais mon salut éternel, ma religion, Lela Marien, me forcent de vous quitter. La barque s'éloignoit toujours : nous vîmes alors le vieillard s'arracher les cheveux, la barbe, tomber sur la terre avec désespoir, se relever à genoux, marcher dans cette situation les bras tendus vers sa fille, l'appeler, la supplier de loin, et se rouler ensuite sur le sable.

Nous le perdîmes enfin de vue. Zoraïde, au désespoir, me faisoit craindre pour ses jours. Sa piété seule les conserva. Nous voguions avec un bon vent, espérant que le lendemain nous arriverions en Espagne ; mais, soit que la fortune fût lasse de favoriser nos desseins,

soit que la malédiction d'un pere ne soit jamais prononcée en vain, au milieu de la nuit, presque sur nos côtes, au moment où notre voile enflée nous épargnoit le travail de ramer, nous nous rencontrâmes si près d'un vaisseau, que nous pensâmes nous briser sur lui. Un mouvement qu'il fit nous sauva : aussitôt plusieurs voix se firent entendre de ce vaisseau, et nous demanderent en françois qui nous étions, où nous allions. Le renégat, voyant que c'étoient des François, ne voulut pas qu'on répondît. Nous passâmes, dans un profond silence; et nous nous croyions sauvés, quand deux canons, tirés à-la-fois, nous envoyerent des boulets ramés qui couperent notre mât, et firent à la barque une telle voie d'eau, que nous la sentîmes couler bas. Nous poussons alors de grands cris en demandant du secours : douze François, armés d'arquebuses, vinrent à nous dans leur chaloupe, nous

prirent, nous emmenerent avec eux, en nous disant qu'ils corrigeoient ainsi le défaut de politesse.

Conduits dans le vaisseau françois, on prit tout ce que nous avions : les bracelets, les pierreries, les richesses de Zoraïde, devinrent la proie des pirates. Après avoir tenu conseil sur ce qu'on feroit de nous, le capitaine, touché de compassion pour la jeunesse, pour la beauté de ma chere Zoraïde, lui donna quarante écus d'or, nous abandonna son esquif avec quelques provisions, et nous permit de gagner l'Espagne. Nous en étions peu éloignés; nous y débarquâmes bientôt. Ce seul moment nous fit oublier tous nos périls, tous nos maux passés. Nous nous élançâmes sur le rivage, nous baisâmes cette terre chérie en la baignant de larmes de joie; et, tendant les bras vers le ciel, nous le remerciâmes de ses bienfaits.

Sans savoir où nous étions, nous traversâmes à pied un long espace de chemin

désert. La foible Zoraïde ne pouvoit me suivre; je la portois sur mes épaules, et je souffrois moins de ce doux fardeau qu'elle ne souffroit elle-même de la crainte de me fatiguer. Nous rencontrâmes un jeune berger à qui nous voulûmes parler; mais à la vue du renégat il s'enfuit de toutes ses forces, en criant : Aux Maures! aux Maures! et semant l'alarme dans tout le pays. Bientôt nous vîmes arriver les cavaliers qui gardent la côte: nous allâmes au-devant d'eux, et nous leur dîmes qui nous étions. A peine l'eurent-ils entendu, que tous, mettant pied à terre, nous embrasserent avec tendresse, nous forcerent de prendre leurs chevaux; et le capitaine voulut que Zoraïde montât sur le sien. Conduits ainsi comme en triomphe, nous arrivâmes à Velez de Malaga: nous allâmes descendre à l'église, où nous renouvelâmes nos actions de graces, et où la piété fervente de Zoraïde attendrit, attira près d'elle une foule immense de peuple, qui l'envi-

ronnoit en pleurant. Chacun lui offroit sa maison, chacun la combloit de présents et de caresses. Après six jours passés à Velez nous nous séparâmes, non sans douleur, pour retourner dans nos familles. J'achetai un âne pour que Zoraïde pût voyager moins mal à son aise, et nous prîmes ensemble la route des montagnes de Léon. Nous approchons de notre but : j'ignore si mon pere est vivant, si je retrouverai quelqu'un de mes freres ; mais j'espere dans le ciel qui ne peut nous abandonner. Pourvu qu'il veille sur Zoraïde je ne me plaindrai de rien ; c'est d'elle seule que je m'occupe : l'amour, la reconnoissance que je lui dois, peuvent à peine égaler le respect qu'elle m'inspire. Vous admireriez comme moi la douceur, la résignation, la patience inaltérable avec laquelle elle supporte la fatigue, la pauvreté : je lui sers d'écuyer, de pere, de défenseur ; je suis tout pour elle, et serai son époux aussitôt qu'il lui plaira de m'honorer de

sa main. Hélas ! je ne sais pas encore si je trouverai sur la terre une cabane à lui offrir ; mais je la servirai toute ma vie. C'est là tout ce que j'espere et tout ce qu'il faut à mon cœur.

Voilà, messieurs, l'histoire de ma vie, qui peut-être vous a paru longue ; mais il faut pardonner les détails aux infortunés qui parlent d'eux-mêmes.

CHAPITRE XLII.

Nouvelles rencontres dans l'hôtellerie.

Le captif se tut. Don Fernand, Cardénio, tous ceux qui l'avoient écouté, le remercierent du plaisir que leur avoit fait son récit. Fernand sur-tout, comme le plus riche, le pressa d'accepter chez lui une retraite, des secours, tout ce qui pouvoit lui manquer. Il mit à ces offres une telle grace, une franchise si délicate, que le captif reconnoissant fut obligé de

motiver et d'excuser ses refus. Il persista dans son dessein d'aller retrouver sa famille, et promit au généreux Fernand de recourir ensuite à ses bontés.

La nuit étoit tout-à-fait fermée, lorsqu'on vit arriver dans l'hôtellerie un carrosse environné de plusieurs hommes à cheval. Il n'y a plus de place, cria l'hôtesse, nous n'avons pas un coin qui ne soit occupé. Oh! répondit un des cavaliers, il faut bien que vous trouviez de la place pour loger monsieur l'auditeur. A ce nom, l'hôtesse reprit d'une voix beaucoup plus douce : Assurément monsieur l'auditeur est le maître dans cette maison; je ne doute point que ses gens ne portent avec eux son lit; et mon époux et moi nous nous ferons un honneur de céder notre chambre à sa seigneurie.

Pendant ce discours, l'auditeur, vêtu d'une longue simarre à manches tailladées, signe de sa dignité, descendoit de son carrosse, en donnant la main à une jeune personne qui paroissoit avoir quinze

ans. Elle étoit en habit de voyage; et sa grace, sa gentillesse, attirerent tous les regards. Don Quichotte, qui se trouvoit à la porte, alla droit à monsieur l'auditeur: Votre seigneurie, dit-il, peut entrer en toute assurance dans ce château, qui, malgré son peu d'étendue, va servir d'asyle aux guerriers et aux magistrats les plus renommés. Quelles portes ne doivent s'ouvrir devant la beauté qui vous accompagne! Les rochers mêmes, les montagnes, se partageroient à son doux aspect. Entrez donc, seigneur, dans ce paradis, où la brillante étoile qui vous guide va trouver d'autres planetes d'un éclat non moins radieux.

L'auditeur s'étoit arrêté pour écouter don Quichotte. Il le considéroit de la tête aux pieds, sans trouver rien à lui répondre, lorsque Lucinde et Dorothée vinrent en riant s'emparer de la jeune personne qu'il conduisoit, tandis que Cardenio, don Fernand, le curé, maître Nicolas, lui faisoient de grandes révé-

rences, et l'invitoient poliment à se reposer avec eux. Monsieur l'auditeur, étonné de se trouver au milieu d'une si nombreuse compagnie, parmi laquelle il voyoit bien qu'étoient des gens de qualité, se confondoit en politesses, ne savoit au monde que dire, et reportoit toujours des yeux plus surpris sur le visage, les armes, la figure de don Quichotte. Enfin, après de longs compliments, lorsque la connoissance fut établie, on s'occupa d'arranger les chambres. Il fut convenu que la jeune fille de l'auditeur passeroit la nuit avec ces trois dames dans le grenier dont on a parlé; et que les hommes resteroient dans l'appartement de l'hôte, où l'auditeur distribua les matelas qu'il portoit avec lui.

Le captif, qui, dès le moment où il avoit vu l'auditeur, avoit senti son cœur palpiter, le considéroit en silence. Confirmé de plus en plus dans ses soupçons, il courut prier un de ses valets de lui dire le nom de son maître. Le valet

répondit que c'étoit le licencié Juan Perez de Viedma, né dans les montagnes de Léon, auditeur des Indes à l'audience du Mexique, pere de la jeune personne qui étoit avec lui, et veuf d'une femme fort riche, qui lui avoit laissé tout son bien.

Ne doutant plus que ce ne fût son frere, le captif, respirant à peine, se hâte d'appeler Fernand, le curé, Cardénio, pour leur dire ce qu'il vient d'apprendre, et leur demander conseil. Vous voyez, ajoute-t-il, l'état misérable où je suis; je crains de faire rougir mon frere. Rassurez-vous, répondit le curé, il a l'air d'un homme de bien. D'ailleurs, je me charge de le préparer, et je vous demande de me laisser ce soin. Le captif s'en remet à lui, va retrouver Zoraïde; et le curé gagne la salle où l'auditeur avec sa fille étoit à souper.

Seigneur, lui dit-il après avoir lié la conversation, je fus long-temps camarade à Constantinople d'un homme de

votre nom. C'étoit un des plus braves capitaines de l'infanterie espagnole; mais il avoit eu le malheur d'être pris, et nous étions esclaves ensemble. Comment s'appeloit ce capitaine? reprit l'auditeur avec intérêt. Rui Perez de Viedma, répond le curé. Il étoit des montagnes de Léon: et souvent il m'a raconté comment son pere avoit partagé son bien entre lui et ses deux freres; comment il choisit la carriere des armes, où il étoit sur le point d'être fait mestre-de-camp, lorsqu'il perdit la liberté à la fameuse bataille de Lépante. J'ai su depuis qu'on l'avoit conduit à Alger, où l'aventure la plus étrange lui est arrivée. Aussitôt le curé raconte, en l'abrégeant, l'histoire de Zoraïde, et la finit au moment où les François s'étoient emparés de la barque. J'ignore, dit-il, ce que sont devenus cette jeune Maure et mon camarade, qu'on a peut-être traînés en France, ou qui errent en Espagne sans secours, sans habits, sans pain.

L'auditeur écoutoit attentivement, et des larmes bordoient ses paupieres. Ah! monsieur, s'écria-t-il lorsque le curé eut achevé, vous ne savez pas combien tout ce que vous venez de dire touche vivement mon cœur. Ce capitaine est mon frere aîné. Tout ce qu'il vous raconta est vrai: il choisit le parti des armes; je pris celui de l'étude, qui, avec l'aide du ciel, m'a fait arriver au poste où je suis. Mon autre frere alla dans les Indes, où il est devenu si riche, qu'il a racheté les biens de mon pere, les lui a remis, et lui a fait une fortune que sa générosité ne peut épuiser. Ce bon vieillard vit encore; mais il vit dans la douleur: il ne songe, il ne parle que de son fils aîné, dont il n'a point eu de nouvelles. Il demande tous les jours à Dieu de prolonger sa vieillesse jusqu'au moment où il pourra serrer dans ses bras ce fils si cher. Ah monsieur! que deviendra-t-il, quand il saura les tristes nouvelles que vous venez de m'apprendre? Comment

pourrions-nous découvrir ce que sont devenus ces François, ce qu'ils ont fait de mon frere? Ô mon bon frere! si je savois où te rencontrer, j'irois, j'irois tout-à-l'heure te remettre en liberté, dussé-je rester à ta place! Et cette bonne Zoraïde! avec quelle joie je donnerois de mes jours pour la presser contre mon sein, pour assister à son baptême, à son hymen, la présenter à mon pere, et pouvoir l'appeler ma sœur!

Le captif, à qui son impatience n'avoit pas permis de demeurer dans la chambre de Zoraïde, écoutoit à la porte ce qui se disoit. Aux derniers mots de son frere, transporté, hors de lui-même, il pousse des cris, s'élance, arrive les bras ouverts, et vient tomber en sanglotant entre ceux de l'auditeur. Celui-ci, surpris, se recule, l'envisage attentivement, et tout à-coup il s'écrie, l'embrasse, le serre encore, répete, Mon frere! mon frere! et, prêt à mourir de sa joie, se renverse sur son fauteuil. Le

curé pendant ce temps avoit couru chercher Zoraïde. Il revient, la tenant par la main: Voici, dit-il, la libératrice de votre frere; voici cette aimable Maure qui sacrifia tout pour lui. L'auditeur veut se précipiter aux genoux de Zoraïde. L'Africaine se jette à son cou, lui parle arabe, et pleure avec lui. Le bon auditeur, qui ne l'entend point, lui offre tout ce qu'il possede, lui présente sa fille Claire, les serre ensemble contre son sein; et ces jeunes beautés ne se quittent que pour s'embrasser toutes deux. Tout le monde applaudit à ce touchant spectacle, tout le monde verse des larmes; et don Quichotte, ému comme les autres, ne peut se lasser d'admirer combien de grandes et belles choses sont dues à la chevalerie.

L'auditeur, forcé par sa place de continuer sa route à Séville, où une flotte étoit prête à partir, convint d'emmener avec lui son frere et la belle Zoraïde, tandis qu'un courier iroit instruire leur

pere, qui viendroit aussitôt les joindre. Le courier partit sur-le-champ ; et l'on ne s'occupa plus que d'aller se reposer pendant le reste de la nuit. Don Quichotte s'offrit pour garder le château contre les enchanteurs malins, ou les scélérats de géants, qui seroient tentés d'enlever les trésors de beauté qu'il renfermoit. On accepta son offre avec reconnoissance ; et l'on instruisit l'auditeur du caractere de notre héros. Sancho, qui se désoloit de voir que toutes ces conversations empêchoient qu'on ne se couchât, alla s'étendre et dormir sur l'excellent bât de son âne, bât qui devoit bientôt lui coûter cher. Notre chevalier, monté sur Rossinante, et armé de toutes pieces, sortit de l'hôtellerie pour faire sa ronde.

CHAPITRE XLIII.

Aventure du jeune muletier.

Le jour étoit prêt à paroître; les quatre dames, enfermées dans leur chambre, se livroient ensemble au sommeil. Dorothée seule étoit éveillée, à côté de la jeune Claire Viedma, qui dormoit de tout son cœur, lorsqu'elle entendit sous ses fenêtres une voix tendre et agréable qui chantoit avec art et méthode. Dans ce moment Cardénio vint frapper à la porte en disant: Mesdames, je vous conseille d'écouter le jeune muletier qui chante dans la cour; vous serez bien aises de l'entendre. Dorothée lui répondit qu'elle écoutoit. Le muletier chantoit ces paroles:

Dans une barque légere,
Hardi, tremblant, tour-à-tour,

J'errois sur la mer d'amour,
Ne sachant où trouver terre.

Un astre, mon seul espoir,
Me guidoit dans ma carriere
Je voguois à sa lumiere,
Je ne voulois que le voir.

Hélas! depuis qu'un nuage
Couvre cet astre si beau,
Les cieux n'ont plus de flambleau,
Mon cœur n'a plus de courage.

Astre charmant, reparois,
Prends pitié de mon jeune âge,
Et sauve-moi du naufrage
En ne me quittant jamais.

Dorothée, surprise et charmée de la beauté de la voix, voulut faire partager à l'aimable Claire le plaisir qu'elle éprouvoit. Elle l'éveille doucement, en lui disant: Ma belle amie, pardonnez-moi de troubler votre repos; mais je ne veux pas que vous perdiez la sérénade qu'on

nous donne. Claire, à demi endormie, comprenoit à peine, en se frottant les yeux, ce que disoit Dorothée. La voix continuoit toujours; et Claire, devenant attentive, n'eut pas plutôt entendu quelques vers, qu'il lui prit un tremblement. Ah! madame, madame, dit-elle en se jetant dans les bras de Dorothée, et la serrant de toutes ses forces, pourquoi m'avez-vous réveillée? que ne puis-je toute ma vie fermer mon cœur et mes oreilles aux accents de ce musicien! — Y pensez-vous, ma chere enfant? Cardénio vient de nous dire que c'étoit un muletier. — Oh! que ce n'est pas un muletier, madame: c'est un jeune cavalier qui m'aime depuis long-temps, qui dit qu'il m'aimera toujours; et je souhaiterois qu'il dît vrai. Ces derniers mots, prononcés avec un soupir, surprirent beaucoup Dorothée, qui engagea la naïve Claire à lui ouvrir entièrement son ame. Mais le musicien chantoit; et Claire, pour ne pas l'écouter, mit ses doigts

dans ses oreilles et sa tête sous la couverture. Dorothée attendit la fin de la chanson ; après quoi elle pressa de nouveau la naïve Claire de lui faire sa confidence. Celle-ci, craignant d'être entendue de Lucinde, approcha ses levres de l'oreille de Dorothée, et, la tenant toujours embrassée, lui révéla d'une voix basse tous les secrets de son jeune cœur.

Celui qui a chanté, dit-elle, est le fils d'un seigneur fort riche du royaume d'Aragon. Il demeuroit à Madrid dans une maison vis-à-vis la nôtre. Quoique nos fenêtres fussent toujours bien fermées, dans l'hiver comme dans l'été, ce cavalier, qui ne sortoit guere que pour aller au college, m'apperçut soit dans ma chambre soit quand j'allois à l'église. Il m'aima tout de suite, madame, et me le fit comprendre de ses fenêtres, où je le voyois pleurer, puis me regarder tendrement, et puis mettre ses deux mains l'une dans l'autre, ce qui étoit bien me

dire qu'il vouloit se marier avec moi. Je l'aimai aussi tout de suite, et j'aurois été charmée de me marier avec lui; mais, comme je n'avois point de mere à qui je pusse me confier, je pris le parti d'être fort réservée; et je ne voulus accorder d'autre faveur au cavalier mon amant que d'ouvrir un peu ma jalousie quand mon pere n'étoit pas à la maison. Il me voyoit mieux alors; et il étoit si reconnoissant, si heureux de cette bonté, qu'il en sautoit tout seul de joie, et faisoit des folies dans sa chambre.

Plusieurs mois s'étoient passés ainsi, quand mon pere fut obligé de partir. J'ignore comment mon jeune voisin en fut instruit; ce ne fut point par moi, madame, car jamais nous ne nous sommes parlé. Il tomba malade aussitôt; je suis bien sûre que c'étoit de chagrin. J'en pleurai toute seule dans ma chambre; et j'eus beau ouvrir ma jalousie pour lui faire au moins mes adieux en lui montrant que je pleurois, je ne le vis plus à

sa fenêtre. Nous partîmes: au bout de deux jours, en entrant dans une auberge, j'apperçus mon amant à la porte en habit de muletier: il étoit si bien déguisé que mon cœur seul pouvoit le reconnoître. Je ne dis rien, mais je me réjouis. Il me regardoit beaucoup quand mon pere tournoit la tête; et moi je ne le regardois que lorsqu'il n'avoit plus les yeux sur moi. Il nous suit ainsi d'auberge en auberge, s'arrêtant toujours où nous nous arrêtons. Ce pauvre jeune homme est à pied, faisant de fortes journées, par la chaleur, par la pluie; cela pour moi, pour moi seule. Oh! je vous assure, madame, que j'en ai bien compassion; mais je ne veux pas le lui dire, et j'espere pourtant qu'il le sait. J'ignore par quels moyens il aura pu s'échapper de chez son pere, qui n'a que lui seul d'enfant, qui l'aime avec une grande tendresse, et a bien raison de l'aimer: vous le direz de même, madame, quand je vous l'aurai fait voir. La chanson qu'il vient

de chanter, vous pouvez être sûre que c'est lui qui l'a faite; car il a infiniment d'esprit, et un esprit très orné. Malgré cela, toutes les fois qu'il chante je tremble comme si j'avois la fievre, je tâche de ne pas l'écouter, dans la crainte que mon pere, venant à le reconnoître, ne pût m'accuser justement de favoriser ses desseins. Je vous répete avec vérité que de ma vie je ne lui ai dit un seul mot; et j'ai bien fait, car ce mot seroit que je l'aime plus que moi-même. Voilà, madame, tout ce que je puis vous dire.

C'est assez, ma chere amie, répondit Dorothée en la baisant; laissez venir le jour, j'espere m'occuper utilement du bonheur que votre innocence, votre aimable candeur, méritent. Oh! madame, reprit la jeune Claire, gardez-vous, gardez-vous, je vous prie, d'en parler à qui que ce soit; le pere de ce jeune homme est si riche qu'il ne voudra jamais de moi. Ses refus affligeroient mon pere, et j'aimerois mieux mourir que de lui causer

du chagrin. Non, non, je le sens trop, je ne puis pas l'épouser. Le seul parti sage, sans doute, seroit qu'il s'en retournât chez lui, qu'il me laissât, qu'il m'oubliât; peut-être que, ne le voyant plus, je parviendrois aussi à l'oublier; quoique, madame, je vous avoue que je ne le crois pas possible. J'aurai beau m'occuper à tous les instants de ne plus penser à lui, j'y penserai toujours, j'en suis sûre. En vérité, je ne comprends pas d'où a pu nous venir un si terrible amour: à notre âge c'est bien étonnant; car il n'est pas plus vieux que moi, madame, et je n'aurai quinze ans accomplis que quand la Saint-Michel viendra.

Dorothée se mit à rire: Allons, ma chere enfant, dit-elle, il ne faut pas se désespérer; on est venu quelquefois à bout de réparer de plus grands malheurs. Dormons, dormons jusqu'à demain; nous verrons ce qu'il faudra faire. Oh! rien du tout, répondit Claire, que garder le silence et souffrir. En prononçant ces

mots, elle soupira, baisa Dorothée, et se rendormit. Tout dormoit comme elle dans l'hôtellerie, excepté la fille de l'hôte et la servante Maritorne, qui, connoissant l'humeur de don Quichotte, résolurent de s'en divertir, tandis qu'il faisoit la garde autour des murs du château. Ce château n'avoit d'autre fenêtre du côté des champs qu'un grand trou donnant dans le grenier, par où l'on jetoit la paille. Nos deux demoiselles monterent à ce trou, d'où elles apperçurent notre héros à cheval, appuyé sur sa lance, levant de temps en temps les yeux au ciel, et poussant de profonds soupirs: Ô divine Dulcinée! s'écrioit-il d'une voix tendre, beauté suprême des beautés du monde, trésor de graces et de vertus, réunion de tout ce qui existe et de parfait et d'aimable! que fais-tu dans ce moment? daignes-tu penser à ton chevalier? Et toi, déesse aux trois visages, Lune brillante, dont l'éclat pâlit devant les yeux de celle que j'aime, donne-moi de

ses nouvelles: viens-tu de la voir au balcon doré de son riche appartement, ou se promener dans ses galeries, ou s'occuper peut-être en secret de soulager enfin les douleurs de celui qui vit en mourant pour elle? Et toi, Soleil, qui te presses d'atteler tes chevaux de feu pour jouir plutôt du bonheur de contempler Dulcinée, salue, salue en mon nom ses attraits que mon ame adore; mais tremble, en la saluant, de la toucher de tes rayons: j'en deviendrois plus jaloux que tu ne le fus toi-même de cette belle fugitive qui te fit tant courir en vain dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée; je ne me souviens pas bien du lieu....

Don Quichotte en étoit là, lorsque la fille de l'aubergiste l'appela doucement à elle avec des signes mystérieux. Notre héros, qui, à la clarté de la lune, l'apperçut au trou du grenier, y vit aussitôt une grande fenêtre avec des jalousies à treillis d'or, derriere lesquels la belle demoiselle, fille du seigneur châtelain, venoit

lui demander encore d'avoir pitié de son amour. Le chevalier, trop courtois pour refuser un simple entretien, conduit Rossinante sous la jalousie, et s'en approchant le plus près possible : Qu'il m'est douloureux, dit-il, ô jeune et charmante personne, de ne pouvoir payer votre tendresse que d'une stérile reconnoissance ! prenez-vous-en au destin, qui dès long-temps m'a rendu l'esclave du seul maître que je puisse servir. Demandez-moi toute autre chose, beauté que je plains, que j'honore ; demandez-moi, si vous voulez, une tresse des cheveux de Méduse, ou bien les rayons de l'astre du jour enfermés dans une fiole, je serai prompt à vous satisfaire. Seigneur chevalier, répond Maritorne, nous n'avons pas besoin de cela ; nous vous prions seulement de nous donner une de vos belles mains, pour que nous puissions, en la baisant, contenter un peu le violent amour qui nous a conduites ici, au hasard d'être hachées par le pere de made-

moiselle, s'il venoit à le savoir. Il s'en gardera, reprit don Quichotte, il sait trop quel sort l'attendroit s'il osoit porter la main sur les membres délicats de son amoureuse fille.

Tandis qu'il parloit, Maritorne préparoit tout doucement le licou de l'âne de Sancho, qu'elle avoit pris à dessein. Don Quichotte, pour arriver jusqu'à la jalousie, monta debout sur Rossinante; de là, étendant son bras au milieu du trou à paille, La voilà, dit-il, cette main, l'effroi des méchants et l'appui des bons, cette main que jamais femme n'a touchée, pas même celle que j'adore. Je vous la donne, non pour la baiser, mais pour que vous admiriez ses veines, ses muscles entrelacés, et que vous jugiez par eux de la force de mon bras terrible. C'est ce que nous allons voir, reprit la maligne Maritorne en jetant le nœud coulant qu'elle avoit fait au licou sur le poignet de don Quichotte. Elle tire

aussitôt la corde, va l'attacher à la porte, et quitte le grenier avec sa compagne.

Don Quichotte se sentant pris, et ne voyant plus personne, commence à craindre que cette aventure ne soit encore un enchantement semblable à ceux qu'il avoit éprouvés dans cette fatale maison. Il se reprochoit sa confiance, et tiroit tant qu'il pouvoit son bras, dont il serroit davantage le nœud. Debout sur la selle de Rossinante, le poignet fortement arrêté dans le trou à paille, il trembloit que son cheval ne fît quelque mouvement et ne le suspendît au mur. Heureusement la tranquille bête ne remua non plus qu'une bûche, et paroissoit disposée à rester un siecle sans remuer. Ce fut alors que notre héros desira de posséder cette épée d'Amadis, qui rompoit tous les enchantements; ce fut alors qu'il appela pour le secourir, et le savant Alguif, et sa bonne amie Urgande, et son fidele écuyer Sancho. Aucun en-

chanteur ne venoit: Sancho, sans se souvenir qu'il eût un maître, ronfloit sur le bât de son âne. Don Quichotte, désespéré, mugissoit comme un taureau furieux; et ne doutoit plus, en voyant la parfaite immobilité de son coursier, qu'ils ne fussent enchantés ensemble jusqu'à la fin des siecles.

L'aurore parut enfin: quatre cavaliers armés d'escopettes arriverent à l'hôtellerie. Ils frapperent à coups redoublés, en demandant qu'on leur ouvrît. Chevaliers ou écuyers, cria don Quichotte de dessus son cheval, ignorez-vous qu'on n'ouvre les forteresses qu'après le lever du soleil? Éloignez vous des glacis, attendez qu'il fasse grand jour; alors on verra si l'on peut vous introduire dans ce château. Que diable voulez-vous dire avec votre forteresse et votre château? répond un des cavaliers; faut-il tant de cérémonies pour entrer dans un cabaret? Si vous êtes le cabaretier, faites-nous ouvrir, et donnez-nous un peu d'avoine,



Les cavaliers frapperent plus fort et reveillerent l'aubergiste qui se leva pour ouvrir.

Lefebvre Inv. Godefroy Sculp.

c'est tout ce que nous voulons. — Tâchez d'y voir et de parler mieux. Ai-je l'air d'un cabaretier ? — J'ignore quel air vous avez, et je ne m'en soucie guere. Alors, sans écouter davantage les discours de notre héros, les cavaliers frapperent plus fort, et réveillerent l'aubergiste, qui se leva pour ouvrir.

Il arriva dans cet instant que la jument d'un des cavaliers s'en vint flairer Rossinante, qui, triste, mélancolique, les oreilles basses, le cou étendu vers la terre, soutenoit, sans remuer, son pauvre maître suspendu. Rossinante, malgré son air, aimoit, comme on sait, les juments. Dès qu'il sentit celle-ci qui lui faisoit les avances, il releva son long cou, dressa les oreilles, et se ranima. Au premier mouvement qu'il fait, les pieds de don Quichotte quittent la selle, notre héros tombe le long du mur, et seroit descendu jusqu'en bas, sans le licou qui le retenoit fortement par le poignet. La douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive

que son maigre corps, s'alongeant par son poids, arrivoit presque jusqu'à la terre qu'il rasoit de l'extrémité des pieds. Le desir de s'y appuyer lui faisoit faire des efforts qui augmentoient ses souffrances ; il en jetoit des cris affreux ; et l'aubergiste, qui les entendit, se pressa davantage d'aller à la porte.

CHAPITRE XLIV.

Continuation des étranges évènements arrivés dans l'hôtellerie.

TANDIS que l'aubergiste inquiet couroit aux cris de don Quichotte, Maritorne, réveillée et reconnoissant la voix du héros, se hâta d'aller au grenier, et de défaire le nœud coulant. Notre chevalier, libre alors, tombe comme un sac en présence de l'aubergiste et des voyageurs, se releve promptement, remonte sur Rossinante, prend du champ, revient

au galop, et s'écrie d'une voix terrible : Quiconque dit que j'ai mérité l'enchantement que je viens de subir en a menti par sa gorge : je le défie à l'instant, avec la permission de madame la princesse de Micomicon.

Les voyageurs étonnés le regardoient sans rien dire. L'aubergiste leur expliqua ce que c'étoit que don Quichotte. Alors, sans prendre garde à lui, les quatre cavaliers demanderent si l'on n'avoit pas vu dans l'hôtellerie un jeune homme, à-peu-près de quinze ans, vêtu en garçon muletier. L'aubergiste ne l'avoit point remarqué; mais un des cavaliers, appercevant le carrosse de l'auditeur, s'écria : Il doit être ici, cette voiture me l'annonce. Allons, mes amis, qu'un de nous reste à cette porte, que deux autres le cherchent dans l'auberge, tandis que j'en ferai le tour en dehors, de peur qu'il n'échappe par-dessus les murailles. On obéit; et le bruit qu'ils firent, le jour qui devint plus grand, réveillerent bientôt tout le monde.

Don Quichotte frémissoit de courroux de voir qu'aucun des cavaliers ne vouloit se fâcher contre lui. Sans son respect religieux pour le serment qu'il avoit fait à la princesse, il les eût attaqués sur l'heure; mais, esclave de sa parole et des lois de la chevalerie, il mordoit son frein en silence. Pendant ce temps les deux cavaliers occupés de la recherche du jeune muletier le trouverent dans l'écurie, dormant paisiblement auprès d'un valet. Ils le saisissent aussitôt: En vérité, lui dirent-ils, vous voilà, seigneur don Louis, dans un équipage bien digne de votre illustre naissance, et l'appartement où vous reposez répond à la délicatesse avec laquelle on vous éleva! Le jeune homme, à peine éveillé, fixa ses yeux à demi fermés sur ceux qui lui parloient ainsi, qu'il reconnut pour des domestiques de son pere. Il les regardoit sans répondre. Allons, continuerent-ils, préparez-vous, s'il vous plaît, à revenir avec nous, à moins que vous n'ayez ré-

solu de faire mourir votre pere de la douleur de ne plus vous voir. Comment a-t-il su, reprit don Louis, que j'avois pris ce chemin? — Par un étudiant de vos amis, à qui vous aviez confié une si belle entreprise, et qui n'a pu résister aux larmes de votre pere. Sur-le-champ nous sommes partis à cheval pour tâcher de vous rattraper, et de vous ramener à notre bon maître. C'est ce que nous allons faire tout-à-l'heure. — Oui, si cela me plaît, s'entend. — Mais nous comptons fort que cela vous plaira. — Je vous conseille de n'y pas compter.

Un valet, auprès duquel se tenoit cette conversation, courut raconter à Fernand ce qui se passoit à l'écurie, et lui dire que ces voyageurs appeloient *don* le jeune muletier, qui refusoit de les suivre à la maison de son pere. Cardénio, ne doutant point que ce ne fût le même qui avoit chanté, voulut aller à son secours avec Fernand. Dorothée, qui sortoit de sa chambre, se

hâta de dire à Cardénio tout ce qu'elle avoit appris de Claire; et Claire, arrivant bientôt après, pensa s'évanouir de frayeur, lorsqu'on l'instruisit de l'arrivée des cavaliers venus pour prendre le jeune homme. Toute l'hôtellerie fut troublée. Don Louis, environné des quatre domestiques de son pere, leur déclaroit qu'il ne vouloit pas retourner avec eux. Les autres le tenoient par le bras, et le menaçoient d'employer la force. Fernand et Cardénio prenoient le parti de don Louis. Le bruit devenant plus fort, l'auditeur, le curé, le barbier, don Quichotte lui-même, accoururent. L'auditeur, qui ne savoit rien, voulut interposer son autorité; mais, en regardant le jeune homme, il le reconnut pour le fils de son voisin de Madrid. Il s'avance alors et va l'embrasser, en lui disant: Qu'est-ce ci, seigneur? quel enfantillage ou quelle grande affaire vous engage à vous déguiser d'une maniere aussi peu digne de vous? Don Louis ne répondit

pas, baissa les yeux ; et quelques pleurs vinrent border ses paupieres. L'auditeur, ému de ces larmes, pria les quatre domestiques de le laisser ; et, le prenant par la main, il l'emmena dans un coin de l'écurie pour lui demander avec amitié de lui confier ses chagrins.

Tandis qu'ils causoient, on entendit de grands cris à la porte de l'auberge. Deux hommes qui venoient d'y passer la nuit vouloient profiter du tumulte pour s'en aller sans payer : l'hôte les avoit arrêtés, et leur disoit de telles injures, que les deux frippons ne tarderent pas à lui répondre par des coups. L'hôtesse et sa fille, voyant que le pauvre aubergiste étoit le moins fort, vinrent en courant et criant prier don Quichotte de le secourir. Hélas! répondit notre héros, ce seroit de grand cœur, mesdames; mais j'ai promis, j'ai juré à madame la princesse de n'entreprendre aucune aventure avant de l'avoir replacée sur le trône de ses aïeux. Allez dire au seigneur

châtelain de continuer sa bataille, de s'y soutenir de son mieux, jusqu'à ce que j'aie obtenu de la princesse Micomicona la permission de combattre pour lui; alors vous pouvez être sûres qu'il sera promptement vainqueur. Eh! jour de dieu! s'écria Maritorne, il sera mort avant tout cela. Mort! reprit don Quichotte du même sang-froid; croyez que quand même il seroit mort, je saurois le tirer d'affaire, ou du moins le venger de maniere que vous n'auriez pas à le regretter. En disant ces mots, il alla se mettre à genoux devant Dorothée; et, dans un discours noble et long, lui demanda de vouloir permettre qu'il secourût le seigneur du château, dont la vie étoit en péril. La princesse y consentit. Aussitôt, embrassant son écu, l'épée au poing, il s'élance vers la porte de l'hôtellerie, où l'aubergiste, battu depuis long-temps, n'en fermoit pas moins le passage à ceux qui continuoient à le frapper. Don Quichotte, en arri-

vant, leve le bras, et s'arrête. Qu'avez-vous donc? lui dit l'hôtesse. — Je réfléchis, répond-il, qu'il m'est défendu de tirer l'épée contre ces gens-ci, parce-qu'ils ne sont pas armés chevaliers. Appelez mon écuyer; c'est lui que l'affaire regarde. A ce discours, l'hôtesse, sa fille, et Maritorne, penserent se jeter sur notre héros; mais leurs reproches, leurs injures, n'émurent point don Quichotte, qui n'en demeura pas moins tranquille spectateur des coups dont l'aubergiste étoit accablé.

Don Louis, pendant ce temps, écoutoit, la tête baissée, les questions de l'auditeur sur son départ de chez son pere, sur son étrange déguisement. Monsieur, lui répondit-il en saisissant vivement sa main qu'il serroit avec tendresse, je ne veux rien vous cacher: votre bonté ne s'offensera point d'une confiance qu'elle inspire. Apprenez tous mes secrets. J'ai vu votre aimable fille: je l'adore depuis cet instant; je ne peux

aimer qu'elle au monde ; je ne peux vivre si je n'obtiens sa main. C'est pour la suivre, c'est pour la voir toujours, que j'ai quitté la maison de mon pere, que j'ai pris ce déguisement. Elle l'ignore, monsieur ; jamais, jamais elle ne m'a parlé : nous nous sommes regardés de loin, c'est la seule témérité que notre amour se soit permise ; pardonnez la-moi, je vous prie. Vous connoissez mes parents, ma naissance, ma fortune ; si je ne vous parois pas indigne du nom chéri de votre fils, daignez m'honorer de ce nom : mon respect, ma reconnoissance s'efforceront de le mériter ; et si mon pere est votre ami, vous n'avez que ce seul moyen de lui conserver son unique enfant.

A ces mots, le jeune Louis se jette aux pieds de l'auditeur, qui, surpris autant que touché de son aveu, de son amour, se hâte de le relever, de l'embrasser avec tendresse, et le prie de lui laisser quelques instants de réflexion. Il

revient cependant parler aux domestiques, les engage de nouveau à laisser libre leur jeune maître, et prend tout sur lui auprès de son pere. Don Louis, transporté de joie, baisoit les mains de l'auditeur, suivoit tous ses pas en tenant sa simarre, et déclaroit hautement qu'il ne le quitteroit plus.

La paix étoit rétablie, les discours de don Quichotte avoient fini par faire payer ceux qui frappoient l'aubergiste, le calme alloit régner dans le château; lorsque le diable, peu satisfait de voir tant de querelles appaisées, amena justement dans l'auberge le pauvre barbier à qui don Quichotte avoit pris jadis l'armet de Mambrin, et Sancho le bât de son âne. A peine entré dans l'écurie, ce barbier reconnut son bât, que notre écuyer arrangeoit. Ah! ah! cria-t-il, don larron, je vous retrouve à la fin; et vous allez, pardieu! me rendre mon bât et mon plat à barbe. Sancho, piqué de ses injures, le regarde de tra-

vers; et voyant qu'il portoit la main sur son bât, il lui applique au milieu du visage un soufflet à poing fermé, qui l'envoie tomber quatre pas plus loin. Le barbier se releve en criant, et retourne au bât qu'il saisit. Sancho crie encore plus fort, et veut lui faire lâcher prise. Tout le monde accourt vers les combattants. Justice! justice! disoit le barbier; ce voleur, non content de retenir mon bien, veut encore m'assassiner. Tu mens par ta gorge, répondoit Sancho, je ne suis point un voleur; et mon seigneur don Quichotte a gagné ces dépouilles de bonne guerre. Chacune de ces paroles étoit précédée et suivie de coups de poing bien assenés. Don Quichotte, témoin de tout, ne se possédoit pas de joie de voir son bon écuyer frapper si souvent et si fort: dès ce moment il le regarda comme un homme de courage, et résolut dans son cœur d'en faire quelque jour un chevalier errant.

Messieurs, s'écrioit le barbier au mi-

lieu de la grêle de coups qui lui tomboit sur la tête, ce bât m'appartient, j'en prends à témoin tous les saints du paradis; il est à moi; je le reconnois: mon âne est là pour me démentir. Qu'on le lui essaie, messieurs; s'il ne lui va pas comme un bas de soie, je consens à passer pour un infâme: le même jour qu'on me l'a pris, on me vola de plus un bassin de cuivre tout neuf, qui m'avoit coûté un écu. Ici don Quichotte ne put s'empêcher de se mêler de la querelle: il sépare les combattants, saisit le bât qu'il met à terre en présence de tout le monde, demande la parole, et dit:

Je veux vous faire juges, messieurs, de l'étrange erreur où est ce pauvre homme, en appelant un bassin à barbe le véritable armet de Mambrin, que je lui ai pris en combat singulier. Quant à ce prétendu bât, tout ce que je puis vous dire, c'est que mon écuyer, après ma victoire, me demanda la permission de changer le harnois de son cheval

contre celui du coursier du vaincu : je le permis. Expliquer ensuite comment ce harnois est devenu presque semblable à un bât, c'est ce que je ne peux faire qu'en vous rappelant que dans la chevalerie ces métamorphoses arrivent tous les jours. Au surplus, je veux vous montrer ce précieux armet de Mambrin. Va, mon fils Sancho, va me le chercher.

Monsieur, répondit Sancho à voix basse, vous employez là de mauvaises preuves ; j'ai peur que l'armet ne leur paroisse un plat à barbe, comme le harnois un bât. Fais ce que je dis, reprit don Quichotte; il n'est pas possible à la fin que tout se fasse ici par enchantement. Sancho s'en alla sans rien ajouter, et revint bientôt en portant l'armet.

CHAPITRE XLV,

Où l'on acheve de vérifier ce que c'étoient que l'armet de Mambrin, et le harnois devenu bât.

EH-BIEN! messieurs, s'écria don Quichotte en montrant à tous le bassin de cuivre, le voilà, vous le voyez; comprenez-vous que ce pauvre ignorant prenne cela pour un plat à barbe? Je vous jure sur ma foi, et par l'ordre de chevalerie, que c'est le même armet dont je le dépouillai. Que vous en semble? reprit le barbier, et que pensez-vous de ces deux gentilshommes qui vous demandent si cela est un bassin? Maître Nicolas, s'avançant alors avec un air grave: Monsieur le barbier, dit-il, cette affaire est de ma compétence; car j'ai l'honneur d'être votre confrere depuis vingt ans: vous pensez que je connois

un peu les instruments de notre profession : je n'en ai pas moins été soldat dans ma jeunesse, et je connois de même les armets. D'après cela, mon cher confrere, et d'après l'intérêt que naturellement doit m'inspirer la cause d'un barbier, j'espere que vous voudrez bien vous en rapporter à mon jugement. Or, comme il faut d'abord être vrai, je suis forcé de vous dire que ce que monsieur tient à sa main n'a nulle espece de ressemblance avec un bassin à barbe : j'ajoute, par le même esprit d'impartialité, qu'il me semble aussi qu'il y manque quelque chose pour que cela soit un armet. Sans doute, reprit don Quichotte, il y manque la visiere; mais ce n'en est pas moins un armet. Oui, sûrement c'est un armet, dirent alors le curé, don Fernand, Cardénio et les amis de don Fernand; c'est un armet d'or, cela saute aux yeux. Ah ! Dieu me soit en aide ! cria le malheureux barbier; est-il croyable que tant de personnes, qui ont l'air d'hon-

nêtes gens, prennent mon plat à barbe pour un casque? Allons! si c'est là un casque, mon bât sera sans doute un harnois. Il me paroît tel, reprit don Quichotte; mais je répete que je ne prononce point. Vous êtes pourtant, lui dit le curé, le juge le mieux instruit, le plus expert dans cette matiere; et c'est à vous à décider. — Messieurs, vous me faites beaucoup d'honneur; mais permettez que je me récuse sur l'affaire du harnois, parcequ'il m'est arrivé dans cette maison tant de choses surnaturelles, que je n'oserois là-dessus donner un jugement certain. C'est à vous, que les enchantements n'atteignent pas puisque vous n'êtes point armés chevaliers, à régler seuls cette grande affaire. Vous avez raison, répondit Fernand; et, pour plus grande liberté d'avis, je vais prendre en secret les opinions.

Alors don Fernand s'avance, écoutant à son oreille ce que lui vint dire chacun. Lorsqu'il eut fini sa ronde: Mon ami,

dit-il au barbier, il n'y a pas une voix pour vous : tous les juges unanimement ont décidé qu'il étoit absurde d'appeler ce harnois un bât. Vous et votre âne, s'il est de votre avis, avez perdu le bon sens : c'est un harnois, et un superbe harnois de bataille. La cour l'adjuge à Sancho, et vous condamne aux dépens. Mais, messieurs, s'écria le barbier, je suis à jeun, je ne suis pas ivre, il n'est pas possible d'imaginer... Allons, finissons, interrompt don Quichotte; que chacun reprenne son bien, et que saint Pierre le lui conserve!

Jusqu'à ce moment, tous ceux qui connoissoient don Quichotte avoient trouvé la plaisanterie gaie, et s'en étoient divertis; mais ceux qui n'étoient pas au fait, sur-tout les quatre domestiques de don Louis, et trois archers de la sainte hermandad qui venoient d'arriver à l'hôtellerie, écoutoient et regardoient avec une extrême surprise ce qui se passoit devant eux. Un de ces archers, brutal de

son métier, s'avance au milieu des juges, et, d'un ton colere, Corbleu! dit-il, ce bât est un bât, et ce bassin un bassin : un ivrogne peut seul s'y tromper. Que dis tu, scélérat infâme? lui répondit notre héros en lui portant un coup de lance, qu'heureusement l'archer évita. Ses camarades aussitôt crient à la sainte hermandad. L'aubergiste, qui étoit de la confrérie, court chez lui prendre sa baguette, et revient se ranger près de ses confreres. Les domestiques de don Louis environnent leur jeune maître, de peur qu'il n'échappe dans le désordre. Le barbier, voyant qu'on prend son parti, se jette sur le bât pour s'en emparer; Sancho s'assied dessus et lui montre ses poings. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance sur les archers. Cardénio, Fernand, ses amis, se déclarent pour don Quichotte. Don Louis fait des efforts pour aller se mettre avec eux. L'auditeur et le curé s'efforçoient en vain de mettre le holà. La femme de l'hôte, sa

fille, Maritorne, pleuroient, crioient, s'arrachoient les cheveux. Claire étoit presque évanouie; Dorothée et Lucinde la secouroient. Le barbier frappoit sur Sancho qui lui ripostoit plus fort. Don Fernand tenoit un archer sous ses pieds. Don Louis, après avoir battu ses domestiques, avoit rejoint Cardénio, et ne ménageoit pas la sainte hermandad. Don Quichotte, comme un lion, s'escrimoit à droite et à gauche. Ce n'étoit par tout que fureur, menaces, coups de pieds, de poings, lutte, cris, attaque, défense; et les combattants acharnés étoient prêts à verser du sang.

Tout-à-coup notre chevalier, se rappelant que dans ses livres il avoit lu semblable aventure, s'écrie d'une voix de tonnerre: Arrêtez, guerriers, arrêtez; qu'on m'écoute, si l'on veut vivre. Tous demeurent attentifs à ces paroles. Vous voyez, poursuit notre chevalier, que la cruelle Discorde agite ici ses flambeaux, comme elle les agita dans le fameux camp d'A-

grammant. Les querelles y sont les mêmes. Là on combat pour un casque, ici c'est pour un coursier. Pourquoi nous déchirer ainsi ? n'avons-nous pas le sage Sobrin et le puissant Agrammant dont la prudence peut nous accorder? Approchez, monsieur le curé; approchez, monsieur l'auditeur; soyez Agrammant et Sobrin, et remettez la paix dans l'armée.

Les archers, battus jusqu'alors par Fernand, ses amis, et Cardénio, n'espéroient guere prendre leur revanche. Le barbier, dont toute la barbe étoit demeurée dans les mains de Sancho, ne demandoit pas mieux qu'une treve. Les valets de don Louis n'osoient plus rien dire. Le seul aubergiste insistoit pour que l'on châtiât ce fou, qui sans cesse mettoit le trouble dans sa maison. Mais il fallut céder aux plus forts. Le bât demeura harnois, le bassin armet, l'auberge château. L'auditeur engagea les domestiques de don Louis à retourner dire à leur maître que don Fernand,

qui se fit connoître, s'étoit chargé du jeune homme, et l'emmenoit en Andalousie. Le curé remit en secret quelque argent au barbier dépouillé. Les libéralités de Fernand rendirent à l'aubergiste sa bonne humeur. Tout le monde parut à-peu-près satisfait. Ce fut ainsi que l'autorité d'Agrammant et la sagesse de Sobrin vinrent à bout de cette hydre de divisions et de combats.

CHAPITRE XLVI.

Enchantement de notre héros.

Don Quichotte, se voyant libre et débarrassé de toute querelle, ne tarda pas à se reprocher cette oisiveté coupable. Il alla se mettre à genoux devant Dorothée: Illustre infante, dit-il, vous n'ignorez pas que, sur-tout à la guerre, la diligence est la mere du succès. Pourquoi nous arrêter si long-temps dans ce

château? Votre ennemi le géant profite peut-être des heures qui volent, pour s'établir dans quelque forteresse inexpugnable, pour nous préparer une résistance que mon bras même aura peine à vaincre. Hâtons-nous, madame, de le prévenir : partons, partons dès ce moment; et ne retardons plus la victoire qui m'appelle et qui me sourit. Seigneur, répondit l'infante après l'avoir fait relever, l'impatience que vous témoignez est digne de votre grand cœur : elle présage vos triomphes, elle augmente ma reconnoissance. Disposez de moi, commandez; j'ai remis mon sort à votre valeur, et ma personne à votre sagesse. —Cela étant, mon ami Sancho, cours vîte seller Rossinante et le palefroi de la reine. Nous allons nous mettre en chemin.

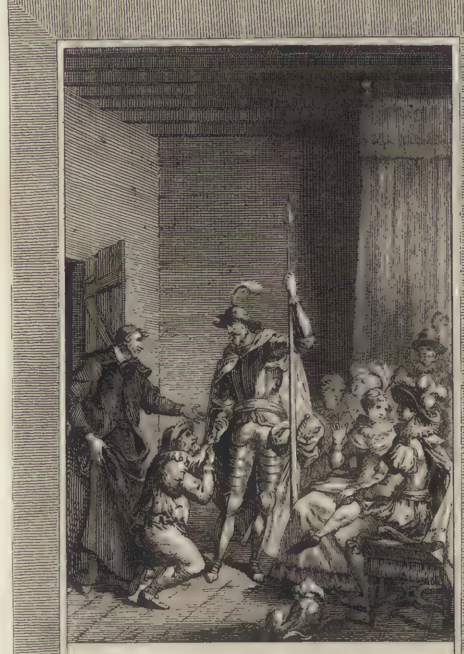
Sancho, présent à ce discours, ne se pressoit pas d'obéir; il répond en branlant la tête : Monsieur, monsieur, dans le village on ne sait pas tout ce qui se

passe; soit dit sans offenser les coëffes. Eh! que se passe-t-il dans le village, reprit vivement don Quichotte, qui puisse atteindre jusqu'à moi? — Oh! si votre seigneurie se fâche, je n'en suis plus, et je me tais. — Allons! dis ce que tu voudras. Tu trembles, je le vois bien, des périls que nous allons courir, et tu esperes m'épouvanter? — Non, monsieur; il ne s'agit point de périls; il s'agit que cette belle dame, qui se dit reine de Micomicon, ne l'est pas plus que défunt ma mere, parceque, si elle l'étoit, elle n'iroit pas dans les coins, lorsqu'elle croit qu'on ne la voit pas, donner de petits baisers à quelqu'un qui n'est pas loin d'ici. Dorothée, à ces paroles, devint vermeille comme la rose. Il étoit vrai que Fernand avoit à la dérobée obtenu peut-être quelques baisers de celle qui le regardoit comme son époux. Sancho l'avoit vu: depuis ce moment il n'aimoit plus tant Dorothée, et trouvoit ces familiarités indignes d'une grande

reine. Monsieur, ajouta-t-il d'un ton sévere, je me crois obligé de vous avertir de ces petites libertés que se donne madame la reine, par la raison qu'après avoir bien couru pour elle, après nous être fait assommer pour son service, il ne sera point agréable de voir un autre, que je connois, venir recueillir le fruit de notre travail. Je pense donc qu'il n'est point pressé d'aller seller Rossinante et le palefroi de madame; que nous ferons tout aussi bien de rester ici à nous divertir, en laissant chacun filer sa quenouille, et buvant et mangeant de notre mieux.

Où sont les crayons, où sont les paroles qui pourroient peindre ou exprimer l'épouvantable colere dont fut transporté don Quichotte? Immobile, pâle de fureur, les sourcils froncés, les joues enflées, lançant des flammes par les yeux, il frappe fortement du pied, considere, toise Sancho dans un effrayant silence, et tout-à-coup s'écrie: Va-t'en, sors de ma présence, monstre souillé de tous les

vices, cloaque impur de mensonge, de malice, de calomnie, de noirceur, d'audace coupable contre les personnes royales : sors; n'attends pas ton châtiment. Le pauvre Sancho courut se cacher. Dorothée, qui s'étoit remise, voulut appaiser don Quichotte : Seigneur, dit-elle, pardonnez à votre bon écuyer; il a peut-être moins de tort que vous ne pensez; sa simplicité, sa candeur, sont de sûrs garants qu'il est incapable d'imaginer des calomnies aussi graves; sans doute il les croit le premier. Daignez réfléchir que dans ce château rien n'arrive que par enchantement : quelque prestige aura fasciné les yeux de l'honnête Sancho, qui n'a pas perdu mon amitié quoique j'aie perdu de son estime. Par le Tout-puissant ! répondit don Quichotte, votre grandeur l'a deviné; cette maison est pleine de lutins : quelque détestable vision aura fait dire à ce malheureux ce que nous devons oublier à jamais. Il n'est pas méchant, je vous en réponds,



Le curé ramena Sancho qui demanda pardon á genoux et baisa la main de son maître.

Lefebvre Inv. Godefroy Sculp.

et la calomnie lui est inconnue. Pardonnez-lui donc, ajouta Fernand, et daignez le faire rentrer au giron de vos bonnes graces. Don Quichotte assura qu'il n'étoit plus fâché. Le curé ramena Sancho, qui demanda pardon à genoux, baisa la main de son maître, et convint que dans ce château rien n'étoit vrai, rien n'étoit certain, excepté pourtant lorsqu'on bernoit les écuyers.

Deux jours s'étoient écoulés : toute l'illustre compagnie s'occupoit de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise : cette cage devoit être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguiserent en lutins, allerent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attacherent les pieds et les mains, et

l'enfermerent dans la cage. Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvoit se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes, et se crut pour cette fois véritablement enchanté. Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enleverent le captif, et marcherent vers la charrette. Comme ils passoient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier : O vaillant chevalier de la triste figure, que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier : tu ne pouvois autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Cette aventure ne s'achevera que lorsque le furieux lion de la Manche et la blanche tourterelle du Toboso courberont leurs têtes superbes sous le joug du doux hyménée, et donneront à l'univers une race de lionceaux aussi redoutés que leur pere : ces grands évènements arriveront avant que l'amant immortel de la fugitive

Daphné parcoure deux fois douze fois les brillants signes du zodiaque. Et toi, ô le plus fidele, le plus noble des écuyers, console-toi de voir enlever la fleur de la chevalerie : tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faîte de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté; marche en paix. Je retourne au ciel.

A ces dernieres paroles la voix s'affoiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Don Quichotte, consolé par ces agréables promesses, répondit avec un soupir : Qui que tu sois, savant enchanteur, qui daignes t'intéresser à mon sort, ne me laisse pas trop long-temps languir dans cette prison : je souffrirai tout sans me plaindre, pourvu que tant de douleurs soient le chemin de la gloire. Quant à mon bon écuyer, qui, j'en suis sûr, ne m'abandonnera point, si le destin m'ôte le pouvoir de le récompenser selon ses mérites, ma reconnoissance et mon testament tâcheront de l'en dédommager.

Sancho, qui écoutoit et voyoit tout, en se méfiant cependant que ce ne fût un tour qu'on jouoit à son maître, le remercia tendrement. Aussitôt les fantômes emportent la cage, et vont la placer sur la charrette.

CHAPITRE XLVII.

Suite de l'enchantement de notre héros.

Tandis qu'on se préparoit à partir, don Quichotte appela son triste écuyer, et lui dit d'une voix basse : Mon fils, je crois avoir lu tout ce qui existe d'histoires de chevalerie; mais je ne me rappelle point que jamais aucun chevalier ait été enchanté comme je le suis. Ordinairement, quand on les enleve, c'est par le milieu des airs, enveloppés dans un nuage, ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe, ou quelque autre monstre. Mais il me semble que je suis dans une simple

charrette, et que ces animaux attelés ne sont tout au plus que des bœufs. Vive Dieu! mon fils, j'en ai honte. Peut-être aussi que dans ce siecle les enchantements ne sont plus comme ils étoient autrefois: les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes. Que t'en semble, ami Sancho? Monsieur, répondit l'écuyer, je ne saurois trop que vous dire sur les magiciens modernes, parceque je n'ai pas tant lu que vous; mais j'ai dans la tête que les fantômes que nous voyons là ne sont pas trop catholiques. — Catholiques, mon enfant! comment voudrois-tu qu'ils le fussent, puisque ce sont des démons? Ils ont revêtu la forme que tu leur vois pour pouvoir m'enfermer ici: mais cette forme n'existe point; ce n'est qu'une vaine figure, une apparence, une vapeur. Avise-toi de les toucher, ta main ne prendra que de l'air. — Oh! que nenni! je les ai touchés par derriere, et c'est de la bonne chair. Il y a plus, monsieur: vous savez

bien que les démons sentent le souffre; eh bien! celui qui est là sent l'ambre et la fleur d'orange. Sancho montroit don Fernand. Prends-y garde, répondit don Quichotte; ton nez te trompe, mon ami, ou ce malin diable veut t'attraper.

Don Fernand et Cardénio, qui entendoient cette conversation, craignirent d'être découverts, et hâterent leur départ. Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardénio suspendit à l'arçon, d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. Les archers, moyennant une récompense, convinrent avec le curé d'accompagner la charrette. L'hôtesse, sa fille, et Maritorne, vinrent, à travers les barreaux, prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Don Quichotte les consola, les assura que jamais il n'oublieroit leur bonne réception, leur demanda de prier Dieu que sa captivité ne fût pas longue.

Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disoient adieu à don Fernand, à Cardénio, à l'auditeur, au capitaine, qui les embrasserent avec tendresse. Toutes les dames, sur-tout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendroit don Quichotte. On s'engagea de même à leur faire part des mariages de Lucinde, de Dorothée, de Zoraïde, et des suites qu'auroit l'aventure de l'aimable don Louis. On s'embrassa de nouveau; et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas connus de don Quichotte, monterent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé: le conducteur des bœufs alloit en avant; ensuite venoit la charrette, aux deux côtés de laquelle étoient les archers, l'escopette à la main. Derriere elle, Sancho Pança, monté sur son âne, tiroit après lui Rossinante; et derriere Sancho, maî-

tre Nicolas et le curé masqués régloient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardoit un profond silence, se tenoit roide, grave, droit, immobile, comme une statue. On fit deux lieues sans s'arrêter, dans le dessein de gagner un petit vallon, où le barbier assuroit que l'on trouveroit du frais et de l'herbe. On étoit près d'y arriver, lorsqu'il vint à passer un chanoine sur sa mule, accompagné de six ou sept domestiques bien montés. Le chanoine, après avoir salué nos voyageurs, s'arrêta pour considérer cette charrette, cette cage, cet homme enfermé dedans; et, ne pouvant comprendre ce que c'étoit, il pria un des archers de le lui dire. Don Quichotte, qui l'avoit entendu, avance aussitôt son visage contre les barreaux, et se presse de lui répondre: Seigneur chevalier, je suis enchanté. Vous savez

comme moi que l'envie attaque souvent les héros, sur-tout ceux qui, en dépit des magiciens de la Perse, des brames de l'Inde, des gymnosophistes d'Éthiopie, marchent dans le sentier étroit de la gloire, et vont écrire leur nom au temple de l'immortalité. Voilà précisément mon histoire, et ce qui fait que je suis enchanté. Vous êtes instruit à présent.

Le chanoine écoutoit sans répondre, lorsque le curé, s'approchant, lui dit: Oui, monsieur, l'illustre guerrier que vous voyez dans cette cage est le fameux don Quichotte, si connu dans l'univers sous le nom de chevalier de la triste figure: ses grandes actions, ses exploits, lui ont attiré des persécuteurs; et, comme il vous l'a dit lui-même, il est enchanté, monsieur.

Plus surpris encore d'entendre tenir le même langage à celui qu'on avoit enfermé, et à celui qu'on avoit laissé libre, le chanoine promenoit ses yeux sur l'un et sur l'autre. Sancho, qui n'é-

toit pas de bonne humeur, reprit alors d'un air renfrogné : Oui, enchanté! tout comme ma mere. Ce n'est pas à moi qu'il faut en conter. Je vois ici bien des gens qui, parcequ'ils ont un masque sur le visage, s'imaginent que je ne les connois point. Ils se trompent, à commencer par vous, monsieur le curé. On a bien raison de dire que là où se trouve l'envie le mérite ne peut dormir. Le diable puisse-t-il emporter ceux qui empêchent mon bon maître de se marier avec cette infante, et de me faire comte ou duc! Cela m'étoit assuré; mais la roue de fortune tourne encore plus vîte que celle d'un moulin. Aujourd'hui vous êtes prince, demain vous n'êtes que Sancho. A la bonne heure! je veux ce qu'on veut, et je n'en suis fâché que pour ma pauvre femme, qui s'attendoit à me revoir vice-roi, et qui va me trouver sur mon âne. C'est égal. Il est des gens qui, malgré leur petite tonsure sur la tête, pourroient payer dans l'autre monde le

bien qu'ils ôtent dans celui ci. Ah ! ah ! Sancho, reprit le barbier, on n'auroit pas trop mal fait de vous enchanter comme votre maître, et de vous placer dans la cage. La fumée des grandeurs semble vous avoir enivré la tête. Je ne m'enivre jamais, lui répondit l'écuyer, et ma tête est tout aussi bonne que celle de certains barbiers de ma connoissance, qui vont se mêlant des affaires d'autrui, pour faire les entendus. Patience ! tout paysan que je suis, je pourrai bien quelque jour faire la barbe à ces barbiers-là.

Le curé fit signe à maître Nicolas et au chanoine de s'éloigner. Alors il instruisit le voyageur de ce que c'étoit que don Quichotte, lui raconta comment ce bon gentilhomme, d'ailleurs plein d'esprit et de qualités, avoit eu la tête tournée par les livres de chevalerie, tout ce qu'il avoit fait depuis cette époque, et les moyens qu'ils étoient forcés de prendre pour le ramener dans

sa maison. Monsieur, répondit le chanoine, quelque étrange que soit ce genre de folie, je suis étonné que les romans dont vous parlez ne l'aient pas produit plus souvent. Je les crois fort dangereux pour les imaginations vives. Heureusement l'ennui dont ils sont affoiblit un peu ce danger : jamais je n'ai pu en finir un seul. Ils se ressemblent presque tous ; ce sont toujours des aventures invraisemblables, incohérentes, sans suite, sans liaison, qui n'ont pas même l'espece de mérite qu'on est en droit d'exiger d'un ouvrage dont l'unique but est de nous divertir. Quel plaisir, quel intérêt peut faire naître l'histoire d'un jeune homme de seize ans, qui d'un coup d'épée coupe en deux un géant, qui renverse lui seul des millions d'ennemis, qui s'en va voguant sur la mer dans une tour, aborde aujourd'hui dans la Lombardie, demain dans les états du Prêtre-Jean des Indes, ou dans d'autres contrées inconnues à Ptolomée ou à

Marc Paul? On a beau me dire que, dans des fables données pour fables, l'imagination est maîtresse de s'égarer à son gré : cela n'est pas vrai ; car cette imagination veut me plaire ; et, pour me plaire, elle a besoin de me présenter des récits qui ressemblent à la vérité ; il faut qu'elle s'apprivoise, qu'elle se marie pour ainsi dire avec ma raison ; qu'elle l'étonne quelquefois, mais que jamais elle ne la rebute ; et qu'elle lui offre des actions admirables, difficiles, mais non impossibles à croire.

Il étoit aisé, ce me semble, de profiter du vaste champ que ce genre donne à l'esprit pour placer dans ces romans des tableaux aimables et souvent utiles. Pourquoi, au lieu de tant de combats, qui fatiguent sans intéresser, au lieu de ces amours froids qui choquent les mœurs et le goût, ne pas nous tracer les modeles des vertus et de l'héroïsme? J'aimerois à trouver dans ces livres un capitaine parfait en tout point, sage,

valeureux, éloquent, prudent, hardi tour-à-tour, heureux aujourd'hui, malheureux demain, et toujours le même dans les divers succès. J'aimerois à voir un bon roi, uniquement occupé de la félicité de ses sujets, juste, clément, honoré, et trouvant dans l'amour de son peuple les jouissances d'un pere au milieu de ses enfants : je ne me plaindrois point que ces récits un peu graves fussent entre-mêlés des passions de quelque jeune princesse, de quelque héros aimable, pourvu que ce qu'en diroit l'auteur, en attendrissant les ames sensibles, n'offensât jamais les oreilles chastes. Alors j'estimerois vraiment les romans de chevalerie; je leur assignerois une place après l'épopée, la tragédie, la comédie. On peut être épique en prose; et je ne serois point l'ennemi d'un genre qui, tenant presque également à la poésie et l'éloquence, nous procureroit un plaisir nouveau.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation du chanoine et du curé.

Hélas! monsieur, répondit le curé, nos romans sont bien éloignés de ressembler à ce que vous dites ; mais n'est-ce pas un peu la faute du public, qui les applaudit comme ils sont ? Vous parliez tout-à-l'heure de la comédie : n'est-ce pas ce même public qui a tout-à-fait perdu notre théâtre espagnol ; théâtre qui auroit pu nous élever au-dessus des autres nations ? Rappelez-vous trois de nos pieces, l'*Isabelle*, la *Philis*, l'*Alexandra* ; elles sont dans les regles de l'art ; elles nous annonçoient l'aurore de la saine littérature et du bon goût des anciens. Comparez-les à celles d'à présent, où le vulgaire

court avec tant de plaisir. Dans celles-ci point d'unité, point de suite, point de regles : nos auteurs ne se souviennent plus que la comédie doit être un miroir de la vie humaine, doit nous représenter les hommes tels qu'ils sont, nous peindre les mœurs, les usages, les ridicules, les vices, et corriger en amusant. Ils ne songent qu'à compliquer des intrigues entortillées, à presser, entasser sans choix évènements sur évènements, et souvent à nous présenter des situations peu décentes. Ils ne se font aucun scrupule de placer la premiere journée en Europe, la seconde en Asie, la troisieme en Afrique; et, si la piece avoit quatre journées, l'Amérique ne leur échapperoit pas. Ces messieurs se permettent fort bien, dans une action arrivée sous le regne de Charlemagne, d'amener sur le théâtre l'empereur Héraclius, et de lui faire prendre Jérusalem. Le parterre applau-

dit à la prise. Trois ou quatre pauvres spectateurs, amis de Godefroi de Bouillon, réclament en sa faveur ; on ne les écoute point, et la piece va aux nues. Les étrangers la lisent ensuite, et regardent les Espagnols comme des ignorants et des barbares. Tout le mal vient de ce que nos auteurs ont fini par regarder leur travail comme une affaire de commerce. La comédie qui leur rapporte le plus d'argent est la meilleure pour eux. Quelques uns d'entre eux connoissent fort bien toutes les regles qu'ils violent; ils seroient en état de bien faire, la nature leur en avoit donné le talent: mais ils préferent des succès aisés à une gloire durable, et sacrifient les suffrages de l'éternelle postérité aux applaudissements d'un jour. Je ne puis sur-tout le pardonner à un des plus beaux génies de notre Espagne, dont le nom justement célebre est honoré de l'Europe entiere, et qui, par une foiblesse coupable

pour un public indigne de lui, néglige trop souvent d'être parfait. [1]

Je conclus donc, monsieur le chanoine, qu'il faudroit d'abord ramener peu-à-peu notre nation au bon goût, en bannissant du théâtre, en empêchant l'impression de toute comédie et de tout roman où l'histoire, la vérité, le bon sens, seroient blessés, en répandant le plus possible les ouvrages des anciens, et présentant sans cesse aux jeunes gens ces modeles admirables de génie et d'éloquence.

Les deux ecclésiastiques, tous deux également épris de l'amour des lettres, alloient continuer à discuter, lorsque le barbier les fit appercevoir qu'ils étoient arrivés au petit vallon où il étoit d'avis

---

(1) Cervantes a voulu parler de Lope de Véga, son contemporain. Cette critique, juste et polie, lui attira les plus violentes injures des adulateurs de Lope, et trouve encore aujourd'hui des contradicteurs en Espagne parmi ses auteurs les plus estimables.

qu'on se reposât. Le chanoine voulut s'y arrêter : il leur offrit de bonne amitié les provisions qu'il portoit avec lui ; et ses domestiques, par son ordre, mirent le couvert sur l'herbe.

Sancho, voyant le curé et le barbier loin de la charrette, n'avoit pas manqué de profiter de leur absence pour s'entretenir avec son maître. Monsieur, lui avoit-il dit à demi-voix, pour l'acquit de ma conscience je dois vous instruire d'un fait qui vous expliquera peut-être de grandes choses ; c'est que ces deux fantômes que vous voyez avec des masques, sont le curé de notre paroisse et maître Nicolas le barbier. Cela doit vous faire comprendre qu'il y a du micmac dans votre enchantement ; et, si vous me permettez de vous faire une petite question, j'espere vous prouver clair comme le jour que nous sommes tous deux les dupes de la malice des envieux. Parle, mon fils, répondit don Quichotte ; parle avec toute liberté ;

méfie-toi cependant de ce qui paroît à tes yeux. Il est très possible et très vraisemblable que les enchanteurs aient pris la figure de maître Nicolas et de notre curé afin de mieux nous tromper : ces métamorphoses ne leur coûtent guere; et tu sais bien que ce que l'on voit est toujours ce qu'il faut le moins croire. — Oh! monsieur, je ne suis qu'un sot, ou il y a quelque anguille sous roche : ma petite question va le démontrer; mais je n'ose pas vous la faire. — Ose tout dire, mon fils; je te répondrai avec franchise. — Monsieur, depuis votre prétendu enchantement, je voudrois savoir si vous avez senti le desir de sortir de votre cage. — Sans doute je desire fort d'en sortir. Je ne t'entends pas, Sancho. — Je le vois bien; écoutez-moi. Les chevaliers les plus errants possible, lorsqu'ils ont bu de l'eau limpide des ruisseaux, sont quelquefois obligés d'aller passer un petit moment tout seuls, debout contre un arbre; je

vous demande . . . — Oh ! je t'entends, et je t'avoue, mon ami, qu'à l'instant même où je parle je desirerois vivement d'avoir cette liberté. — Justement, voilà le nœud ! Ne m'avez-vous pas dit cent fois que les enchantés ne mangeoient, ni ne buvoient, ni ne dormoient, ni ne faisoient rien de ce que font les autres hommes ? or ce que vous venez de m'avouer prouve, comme un et un font deux, que vous n'êtes point enchanté. .

Comme l'écuyer parloit ainsi, la charrette arriva dans le vallon, où le curé, le chanoine et le barbier s'étoient déja mis à table. Les bœufs furent dételés. Le bon Sancho vint prier le curé de vouloir bien faire sortir son maître de la cage, parcequ'il étoit absolument nécessaire qu'il prît un moment le grand air. Le curé ne s'y refusa point; mais il exigea que notre héros donnât sa parole de chevalier qu'il ne chercheroit point à s'échapper. Je la donne, cria don Quichotte, et je suis surpris que vous la demandiez, mes-

sieurs les magiciens, puisque vous pouvez d'un seul mot attacher mes pieds à la terre.

Aussitôt il fut délivré : on lui délia les mains. La premiere chose que fit don Quichotte fut d'élever ses grands bras en alongeant son maigre corps. De là, courant à Rossinante : Fleur des coursiers, lui dit-il en le frappant doucement sur la croupe, j'espere de la bonté du ciel qu'avant peu nous nous reverrons continuant ensemble notre noble exercice. Après ces mots prononcés d'une voix altiere, il s'éloigne de quelques pas, et revient bientôt se mettre à dîner avec toute la compagnie.

CHAPITRE XLIX.

Savante conversation entre don Quichotte et le chanoine.

NOTRE héros, paisible et de sang-froid, parla pendant le repas sur divers sujets agréables avec autant de sens que d'esprit. Le chanoine, en l'écoutant, ne pouvoit se lasser de le regarder : il ne comprenoit point que cet homme qui annonçoit tant de lumieres, de jugement, d'éloquence, fût ce même fou qu'on étoit obligé d'enfermer dans une cage pour le ramener chez lui. Seigneur gentilhomme, dit-il, daignez me permettre, en faveur de l'estime et de l'intérêt que vous m'inspirez, de vous parler avec franchise. Comment se peut-il qu'avec tous les dons que vous avez reçus de la nature, les connoissances que l'étude vous a fait acquérir, et cet excellent esprit qui éclate

dans vos discours, vous vous laissiez égarer par les chimeres que vous avez lues, au point de vous croire enchanté? Vous savez aussi bien que moi que les histoires des Amadis, des Esplandian, de leurs compagnons, sont des recueils de mensonges donnés pour tels par leurs auteurs mêmes. Je conçois et ne blâme point que les récits de hauts faits d'armes exaltent votre tête vive, réveillent votre valeur, vous donnent cet enthousiasme, seul capable des grandes choses: mais pourquoi ne cherchez-vous pas dans l'histoire ces exemples, ces beaux modeles dont votre ame ardente a besoin? vous y trouveriez des héros dignes de votre admiration. Ne pensez-vous pas qu'un César, un Annibal, un Alexandre, un Cid, un Gonzalve de Cordoue, ne valent pas un peu mieux que les chimériques chevaliers errants? Allons! seigneur don Quichotte, revenez enfin à vous-même, faites usage de votre raison, et reprenez dans l'estime des hommes la

place que vous devez y occuper. Je ne vous demande pour cela que de changer de lecture; et je vous réponds qu'avant peu vous serez le gentilhomme de la Manche le plus instruit, le plus aimable, le plus respecté pour ses mœurs, sa bravoure et sa vertu.

Don Quichotte écoutoit le chanoine avec une grande attention. Lorsqu'il eut fini : Seigneur, répondit notre héros, il me semble que le but de votre discours seroit de jeter quelque doute sur l'existence des chevaliers errants, ainsi que sur la vérité, l'utilité des livres de chevalerie, que vous paroissez regarder comme frivoles, dangereux, capables de troubler l'esprit, la raison de certains lecteurs, et de les mener jusqu'au délire de s'imaginer qu'ils sont enchantés. Oui, seigneur, reprit le chanoine charmé de voir don Quichotte résumer ce qu'il avoit dit, avec tant de calme et de suite. D'après cette opinion, reprit le chevalier, j'ai de justes motifs de conclure que

ce n'est pas moi, mais vous qui êtes véritablement enchanté. Sans cela, monsieur, comment concevoir qu'un homme aussi instruit que vous le paroissez osât révoquer en doute ce que l'univers entier s'accorde à nous raconter d'un Amadis, d'un Fier-à-bras, d'un Charlemagne, d'un Juan de Merlo, d'un Bélianis, d'un Fernand de Guerara, et d'une foule d'autres héros dont les actions sont rapportées avec les plus petits détails? Les amours de Tristan et de la reine Yseult, de Genievre et de Lancelot, dont la bonne vieille dame Quintagnone étoit la médiatrice, sont si connus, si avérés, que ma grand'mere me disoit en voyant passer une vieille femme coëffée d'une maniere antique, Mon petit-fils, regarde bien, voilà la dame Quintagnone. Ma grand'mere l'avoit donc connue, ou du moins avoit vu son portrait. Si votre incrédulité ne se rend point à de telles preuves, niez donc aussi qu'il y eut un Hector, un Achille, une guerre de Troie,

un Artus roi d'Angleterre, un Pierre de Provence, une Maguelone. Cependant, lorsque vous irez au grand arsenal de Madrid, vous y verrez la cheville avec laquelle Pierre de Provence faisoit mouvoir son cheval de bois. Cette cheville, un peu plus grosse qu'un fort timon de charrette, est auprès de la selle de Babiéça, ce fameux coursier du Cid: ce qui prouve, ce me semble, d'une maniere incontestable que le Cid et Pierre de Provence ont existé véritablement.

Je vous prouverois de même, par des monuments authentiques, que Roland, Renaud son cousin, Gonzalve de Cordoue, Tristan de Léonois, Pélage, les pairs de France, ne sont point du tout des êtres imaginaires; que leurs histoires sont certaines; et que pour les révoquer en doute il faut renoncer à toute logique, comme il faut renoncer au bon goût pour ne pas se plaire à cette lecture. Quoi de plus agréable, de plus amusant, que les aventures qu'on y trouve! Ne seriez-vous

pas charmé, monsieur, si, au moment que nous parlons, nous voyons paroître devant nous un immense lac rempli de couleuvres, de serpents, de toutes sortes de bêtes horribles, et que du milieu de ce lac une triste voix nous criât: Chevalier, dont la valeur ne redoute aucun péril, précipite-toi dans ces noires eaux, si tu veux jouir des grandes merveilles que renferment les châteaux des sept fées? Aussitôt je me recommande à ma dame, et je m'élance au milieu du lac: j'arrive dans un lieu charmant, dans une campagne riante, où, sous des berceaux de verdure, je vois couler à mes pieds des ruisseaux d'un pur crystal: j'entends chanter sur ma tête mille et mille oiseaux divers: je m'avance au milieu des fleurs et des arbrisseaux odorants, à travers les fontaines de jaspe, les pavillons de marbre, les grottes de coquillages, et mille autres monuments des arts, où, en épuisant tous les secrets du goût, en réunissant toutes les richesses, l'on est

enfin parvenu à imiter, à varier, à surpasser la nature. J'arrive, en admirant, jusqu'à un superbe château dont les murailles sont d'or, les creneaux de diamant, les portes de saphirs : vous jugez que je m'arrête pour considérer ce château; mais voici douze demoiselles qui viennent m'environner et m'introduire dans le palais. Là, ces demoiselles me déshabillent, me mettent nud comme la main, jettent sur moi des essences, me couvrent ensuite d'un voile de lin parfumé, d'un manteau brodé de rubis, et me conduisent dans une autre salle où l'on me sert un repas exquis. J'entends, pendant ce repas, une musique délicieuse, sans pouvoir deviner d'où elle vient. La table disparoît : je vois arriver une dame beaucoup plus belle que toutes celles que j'ai vues, qui vient me raconter comment elle est enchantée dans ce beau château, et me révéler des secrets qu'il ne m'est pas permis de vous dire. Aussi je m'arrête là; et je me borne à

vous confier que la fin de cette aventure me rend maître d'un grand empire, et me fournit les moyens d'exercer ma libéralité naturelle en donnant un petit état à mon fidele écuyer.

Oui, messieurs, s'écria Sancho d'un air fier, c'est par-là que nous finirons, en dépit de tous les envieux; et une fois roi ou duc, je vis de mes rentes, j'afferme mes terres, et je ne fais plus que ce qui me plaît; et, ne faisant plus que ce qui me plaît, je vis à ma fantaisie; et, vivant à ma fantaisie, je suis content; et, étant content, je n'ai plus rien à souhaiter; et, n'ayant plus rien à souhaiter, tout est dit: jusqu'au revoir! comme se disent les aveugles. Voilà ma façon de penser.

Sancho boit un grand verre de vin en achevant ces paroles, et lance des regards terribles sur maître Nicolas et sur le curé. Mais tout-à-coup le son lugubre d'une trompette attire l'attention de don Quichotte, qui se leve précipitamment pour voir d'où peut venir ce triste bruit.

CHAPITRE L.

Grande et fâcheuse aventure.

DEPUIS long-temps la terre altérée demandoit au ciel de la pluie : les habitants de la campagne faisoient des neuvaines et des processions pour obtenir la fin de la sécheresse. Une paroisse voisine revenoit dans ce moment d'un hermitage où son curé l'avoit conduite ; la plupart des villageois étoient vêtus en pénitents blancs, et portoient sur un brancard la figure d'une vierge couverte d'habits de deuil. Don Quichotte, en voyant ces pénitents, cette vierge, cette grande troupe, s'imagina sur-le-champ que c'étoient des malandrins qui enlevoient une jeune princesse, dont la délivrance lui étoit réservée. Aussitôt et sans qu'on puisse l'arrêter, il court à Rossinante, prend son bouclier, son

épée, monte sur son bon cheval, et se rapprochant de la compagnie : C'est aujourd'hui, s'écrie-t-il, que vous serez forcés d'avouer combien les chevaliers errants sont utiles dans le monde. Vous la voyez, cette infortunée, que des méchants entraînent captive ! que deviendroit-elle, je vous le demande, si son bonheur ne m'eût conduit ici ? A ces mots, il pique des deux, prend le galop, court aux pénitents.

Le curé, le chanoine, maître Nicolas, Sancho lui-même, eurent beau crier : Arrêtez, seigneur don Quichotte ; vous attaquez une procession, vous allez contre la foi catholique : prenez-y garde, monsieur, c'est la sainte Vierge ! c'est Notre-Dame ! ne badinez pas, seigneur don Quichotte. Notre héros n'écoutoit rien. Il arrive près de l'image, et d'une voix de tonnerre : O vous, dit-il, qui, sans doute pour de coupables motifs, cachez vos figures sous ces linges blancs, arrêtez, et prêtez l'oreille. Les quatre

pénitents qui portoient l'image s'arrêterent tout étonnés. Un des ecclésiastiques qui chantoient les litanies s'interrompit pour répondre au chevalier : Mon frere, nous sommes las, et la chaleur nous accable ; dépêchez-vous de parler, si vous avez quelque chose à nous dire, mais tâchez de finir en deux mots. Un seul suffira, reprit don Quichotte ; rendez tout-à-l'heure la liberté à cette jeune et belle princesse, dont les larmes, les tristes habits prouvent assez que vous osez lui faire une indigne violence. Sachez que je suis au monde pour empêcher, pour punir ces crimes ; et je ne souffrirai point que vous avanciez un seul pas avant de voir libre cette prisonniere.

Un éclat de rire général fut la seule réponse qu'on fit à don Quichotte. Plus irrité par ces ris, il s'avance l'épée à la main. Un de ceux qui portoient le brancard, laissant la charge à ses trois compagnons, vient, armé de sa grande

fourche, se placer devant le héros. Don Quichotte coupe en deux la fourche. Le paysan, avec le morceau resté dans ses mains, frappe le chevalier sur l'épaule; et le coup fut si bien appliqué, que notre héros tomba de cheval. Le vainqueur alloit redoubler, quand Sancho arrive hors d'haleine, lui crie d'épargner son maître, en ajoutant que c'étoit un pauvre chevalier enchanté, qui de sa vie n'avoit fait mal à personne. Le paysan s'apperçut que don Quichotte ne remuoit plus; et, croyant l'avoir tué, se met à fuir de toutes ses forces. Le curé, le chanoine, les archers accouroient. La procession ne douta point qu'on n'en voulût à son image; et les prêtres, les pénitents s'arment de leurs disciplines, de leurs bâtons, de leurs chandeliers, pour repousser l'assaut qu'ils attendent. Heureusement le curé de don Quichotte connoissoit le curé des pénitents. Ils se parlerent, s'expliquerent, et les deux armées en présence firent la paix avant le combat.

Pendant ce temps le triste Sancho embrassoit le corps de son maître étendu par terre sans mouvement. O fleur de la chevalerie ! s'écrioit l'écuyer en pleurs ; ô le plus vaillant des héros, tué par un coup de fourche ! honneur de ton pays, gloire de la Manche, et du monde entier, qui n'aura plus personne pour secourir les foibles ! ô mon maître, mon bon maître, dont la générosité m'avoit promis de payer mes services avec une isle voisine de la mer ! Je te regretterai toute ma vie, toi que j'ai toujours vu l'ennemi des méchants, le protecteur des bons, fier avec les humbles, humble avec les fiers ; en un mot chevalier errant !

Cette derniere parole fit revenir don Quichotte ; il rouvrit les yeux, et d'une voix foible : O ma chere Dulcinée, dit-il, celui qui languit loin de vous doit s'attendre à tous les malheurs. Aide-moi, Sancho, aide-moi à me remettre sur le char enchanté ; la douleur que je sens

à l'épaule ne me permettroit pas de remonter sur le vigoureux Rossinante. Oui, oui, monsieur, reprit Sancho, retournons à notre village; nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommencerons plus heureusement. Le chanoine et le curé vinrent aider à Sancho, prirent congé de la procession, et firent rapporter don Quichotte dans la charrette.

On attela promptement les bœufs; on paya les archers, qui s'en retournerent: le chanoine poursuivit sa route, après avoir fait promettre au curé de lui écrire des nouvelles de la guérison de don Quichotte. Celui-ci, couché sur du foin, demeura seul avec Sancho, le curé, maître Nicolas, et le patient Rossinante, qui, témoin indifférent de tout ce qui se passoit, ne perdit jamais un instant son inaltérable tranquillité. Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'étoit un dimanche: tous les paysans rassemblés

sur la grande place environnerent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote, et l'accompagnerent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avoient déja couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la niece se hâterent de sortir; et voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçants. La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle apperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne étoit en bonne santé. Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître. Dieu soit loué! reprit Thérese: à présent dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfants? Voyons, voyons tout cela. —Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte. —Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai re-

gretté souvent depuis un siecle que tu m'as quittée! — C'est bon, Thérese, c'est bon; je t'ai regrettée aussi: mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque isle. — Gouverneuse! mon ami, je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon. — Diable! si c'est bon! je le crois; à la vérité c'est cher: avant d'être là, il faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chere amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures.

Pendant cette conversation, la gouvernante et la niece avoient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avoient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, sur-tout de veiller avec attention à ce

qu'il ne s'en allât plus. Les pauvres filles promirent qu'elles sauroient bien l'en empêcher : mais cette promesse fut vaine ; don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que l'auteur de cette histoire, malgré les peines, les soins, qu'il s'est donnés pour être instruit de cette troisieme sortie, n'a jamais pu venir à bout de s'en procurer les détails. On sait seulement dans la Manche, par une tradition populaire, que don Quichotte fut à Sarragosse, où l'on célébroit des joûtes, et que là notre chevalier fit des actions dignes de lui. La fin de sa vie, sa mort, le lieu de sa sépulture, seroient absolument ignorés, sans un vieux médecin qui, dans les décombres d'un hermitage, découvrit une caisse pleine de parchemins, écrits en lettres gothiques. Sur une lame de plomb qui recouvroit cette caisse, il lut des vers castillans, presque effacés, en l'honneur de don Quichotte, de Dulcinée, de Ros-

sinante, et du fidele Sancho Pança. Ces noms fameux lui donnerent l'espoir que les parchemins contenoient la suite des aventures du héros. Il consacra des années à déchiffrer ces vieux manuscrits. Il en vint à bout; et si le public accueille avec quelque indulgence cette premiere partie, je ne dis pas que le médecin ne se décide à faire imprimer la seconde, qui ne sera ni moins véritable ni peut-être moins intéressante.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

PRÉFACE.

Il est nécessaire de rappeler au lecteur que lorsque la premiere partie de don Quichotte eut paru, un Aragonois, qui prit le nom d'*Avellaneda*, fit une suite de don Quichotte. Cet ouvrage, sans aucune espece de mérite, obtint pourtant quelque succès à cause des injures grossieres que son auteur disoit à Cervantes : celui-ci n'y répondit qu'en faisant lui-même la seconde partie de son don Quichotte. Mais, justement irrité contre le plagiaire, qui, en lui volant son sujet, osoit l'insulter encore, Cervantes ne perdit pas une seule occasion, dans cette seconde partie, de repousser les injures qu'il avoit reçues. J'ai abrégé dans ma traduction ces fréquentes sorties contre Avellaneda, qui nous est inconnu, et ne méritoit guere l'honneur que lui

fait Cervantes de parler de lui si souvent.

Il paroît que, malgré le succès tardif qu'obtint la premiere partie de don Quichotte, on blâma Cervantes d'y avoir mêlé trop d'épisodes, et d'avoir trop multiplié les coups de bâton que reçoit son héros. Quant au premier reproche, l'intérêt vif et touchant qu'inspirent Cardénio, Dorothée, le Captif, m'ôte le courage d'être de l'avis des censeurs; mais j'avoue que don Quichotte est trop souvent et trop battu. Cervantes l'a senti lui-même. Dans sa seconde partie, il ménage bien plus son héros, et ne se permet point d'épisodes; car on ne peut donner ce nom aux noces de Gamache, qui sont liées au fond du sujet, et dans lesquelles les amours de Basile et de Quitterie sont racontées si succinctement. Cervantes se glorifie, au commencement du trente-septieme chapitre, de

fournir sa longue carriere sans autres personnages que ses deux héros. Il est vrai que, par une suite de cette inattention que je lui ai déja reprochée et dont je trouve par-tout la preuve, après avoir dit qu'il s'est fait une loi de finir son ouvrage sans épisode, il commence à Barcelone l'histoire d'une Anne Félix et d'un Grégorio, captifs à Alger. J'ai supprimé totalement cette histoire, parcequ'elle ne m'a point semblé digne des autres, et qu'après celle de Zoraïde, j'ai cru maladroit de retourner à Alger pour y faire un voyage bien moins heureux que le premier.

J'ai supprimé de même dans le gouvernement de Sancho l'aventure de la jeune fille de D. Diégo de Llana, et le combat de don Quichotte avec le laquais Tozilos, qui m'ont paru au moins des longueurs.

En général, j'ai plus abrégé la se-

conde partie que la premiere. Cervantes y raconte moins, et fait parler davantage ses héros. Ces entretiens, traduits en entier, présenteroient sûrement des redites, toujours sauvées dans l'original par un comique de tournures et de mots, une grace, une physionomie particulieres, qui n'appartiennent qu'à la langue espagnole, et peut-être au caractere, à l'esprit, au goût national. Malgré mes efforts, je n'ose me flatter d'en avoir donné une légere idée : mais plus je me défie de mon travail, plus je dois avertir mes lecteurs que cette seconde partie de don Quichotte est, à mes yeux, le chef-d'œuvre de Cervantes, et la preuve la plus étonnante de la fécondité de son génie.

Quelle que soit la foiblesse de ma traduction, on sera sûrement frappé du prodigieux mérite d'un homme qui, après avoir amusé, intéressé, touché,

fait penser et rire à-la-fois, pendant une premiere partie, que l'on pourroit regarder à elle seule comme un beau roman, trouve le moyen, avec les mêmes personnages, le même sujet presque épuisé, de réveiller l'attention, l'intérêt, le rire, de créer de nouvelles scenes, de refaire, pour ainsi dire, d'une maniere neuve et peut-être supérieure, un ouvrage déja excellent.

PROLOGUE

DE

MICHEL DE CERVANTES.

N'EST-IL pas vrai, lecteur, que tu comptes trouver dans ce prologue des personnalités, des injures contre l'auteur du second don Quichotte? Quoiqu'il m'ait assez maltraité pour faire excuser ma colere, je ne te donnerai pas ce plaisir. L'homme qui a cru m'outrager en me reprochant que j'étois *vieux* et *manchot*, ne mérite guere que je lui réponde. Sans doute je suis vieux; c'est une maladie assez commune à ceux qui vivent long-temps; et je ne vois pas que la vieillesse et l'expérience soient des raisons pour écrire plus mal. Je sais aussi

que j'ai perdu une main à la bataille de Lépante; et je ne crois point avoir trop payé de ce prix l'honneur de m'être trouvé à cette célebre journée. Ma blessure m'est chere et m'honore. J'aime bien plus le souvenir qu'elle me laisse, que je ne regrette la main qu'elle me coûte. D'ailleurs quel rapport avec mon ouvrage peuvent avoir ma blessure et mes cheveux blancs?

Cet auteur m'accuse d'être envieux, et se croit obligé de me définir l'envie. Je pense bien qu'il sait ce que c'est; et je reconnois volontiers mon infériorité à cet égard. Il me reproche encore d'être l'ennemi d'un homme justement célebre[1], ecclésiastique vénérable, et familier du saint-office. Indépendamment de ces deux qualités, qui suffiroient pour

(1) Lope de Véga.

lui attirer mon respect, je me plais à déclarer que j'honore ses vertus, que j'admire ses ouvrages, et que j'adore son génie.

Tu vois, lecteur, que je suis doux et modeste; mais il seroit mal à moi d'aller affliger un malheureux, qui, en m'attaquant, n'a pas osé se faire connoître, a déguisé son nom, sa patrie, et se cache comme un criminel de lese-majesté. Si tu le découvres par hasard, dis-lui, je te prie, que je ne suis point du tout fâché, que je sais trop combien il est difficile de résister aux tentations du malin, et qu'une des plus fortes qu'il emploie, c'est de persuader à un pauvre homme qu'il peut faire un livre comme un autre, qu'il y gagnera de la réputation et de l'argent, deux choses qu'on aime beaucoup.

Parlons de la seconde partie du vrai don Quichotte, que je te présente aujourd'hui. Elle est de la même main que la premiere. Je t'y ferai suivre mon héros jusqu'à ce qu'il soit mort et enseveli. J'espere que, par ce moyen, personne ne s'avisera plus d'en faire une nouvelle suite; et en vérité tout le monde y gagnera.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

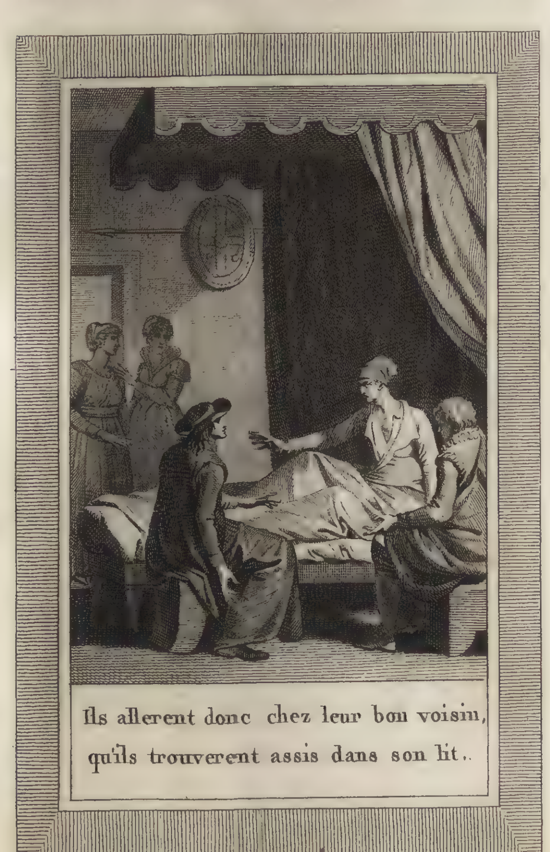
Comment se conduisirent avec don Quichotte le curé et le barbier.

Cid Hamet Benengeli raconte, au commencement de cette seconde partie, que le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Ils n'en visitoient pas moins sa niece et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des aliments

sains, nourrissants, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivoient ces avis avec une scrupuleuse attention : elles commençoient même à se flatter, d'après la tranquillité de leur maître, qu'il avoit repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie, et d'éloigner tout ce qui pouvoit rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allerent donc chez leur bon voisin, qu'ils trouverent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressembloit à une momie. Ils furent parfaitement reçus, demanderent à don Quichotte des nouvelles de sa santé : celui-ci leur en rendit compte avec tout le sens possible ; et, la conversation s'étant engagée sur les affaires d'état, chacun à son tour gouverna l'Espagne, réforma les abus, établit des

TOM.II. CHAPITRE I. PAG. 238.



Ils allerent donc chez leur bon voisin, qu'ils trouverent assis dans son lit.

lois, détruisit et recréa tout d'une maniere parfaite. Don Quichotte parla si bien, que ses deux amis ne douterent plus qu'il n'eût recouvré tout-à-fait sa raison. La gouvernante et la niece, présentes à cet entretien, pouvoient à peine contenir leur joie ; et le curé fut si satisfait qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid, par lesquelles on lui apprenoit que le Turc armoit puissamment; on ajoutoit, disoit-il, que sa majesté, inquiete de ces préparatifs qui menaçoient toute la chrétienté, faisoit mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile. Sa majesté a raison, répondit froidement don Quichotte; mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infideles. Si elle me consultoit, je le lui indiquerois. Ah! t'y revoilà, pauvre don Quichotte! dit en lui-même le curé. Le barbier demanda quel

étoit ce moyen. Il est fort simple, reprit notre héros après s'être fait prier quelque temps; le roi n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errants d'Espagne de se rassembler près de lui : quand il n'en viendroit qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en auroit assez pour mettre le Turc à la raison; j'en connois même certain dont le bras seul suffiroit. C'est fait de nous! cria la gouvernante; mon maître veut redevenir chevalier errant. Redevenir! répondit don Quichotte en la regardant fixement; je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grace à Dieu.

Vous me rappelez, dit alors le barbier, un petit conte que je veux vous faire. Dans la maison des fous, à Séville, étoit un jeune gradué que ses parents avoient fait enfermer pour cause de démence : ce gradué, au bout de quelques années de retraite, écrivit à l'archevêque que Dieu lui avoit fait la grace de lui rendre la raison; que ses parents, pour

jouir de son bien, continuoient à le priver de sa liberté, et qu'il demandoit justice. L'archevêque, frappé du bon sens qui régnoit dans toute la lettre, envoya un de ses chapelains causer avec le jeune homme, s'assurer par lui-même de l'état de sa tête, avec l'ordre, s'il n'étoit pas fou, de le faire sortir sur-le-champ. Le chapelain, après une heure ou deux de conversation avec le gradué, le trouva si raisonnable, que, malgré ce que put lui dire le directeur de la maison, il ordonna que le jeune homme fût libre, et voulut même l'emmener avec lui voir l'archevêque. Le gradué, revêtu des habits de son état, demanda au chapelain la permission d'aller prendre congé de ses anciens camarades; le chapelain y consentit et l'accompagna. Comme ils passoient ensemble devant les loges des fous, à qui notre jeune homme disoit adieu, un de ces fous, couché tout nud sur une natte, se leve et demande avec de grands cris quel étoit celui qui s'en alloit. C'est

moi, mon frere, répondit le gradué; Dieu a pris pitié de mon mal, il l'a fait cesser; j'espere qu'il sera aussi bon pour vous. Garde-toi, répondit le fou, de sortir de cette maison, si tu veux épargner à Séville l'affreux châtiment que je lui prépare. Tu sais que je suis Jupiter, que je tiens dans ma main puissante la pluie, la foudre, la grêle : si tu pars, il ne pleuvra plus. Le gradué, se retournant alors vers le chapelain : Ne vous effrayez pas, dit-il : il est vrai qu'il est Jupiter, et qu'il peut retenir la pluie; mais comme je suis Neptune, j'inonderai le pays. Je n'en doute point, répondit le chapelain, mais je crois à propos, seigneur Neptune, de ne point fâcher le seigneur Jupiter : en conséquence rentrez, s'il vous plaît, dans votre petite loge.

Monsieur le raseur, reprit don Quichotte, j'entends fort bien votre conte; mais je ne pense pas être Neptune pour regretter du fond de mon ame ces temps heureux où la chevalerie protégeoit la foi-

blesse et l'innocence, punissoit l'orgueil et le vice; je ne pense pas être Neptune pour voir avec douleur et mépris que nos chevaliers d'à présent sont plus souvent revêtus de soie que couverts de la cuirasse; qu'ils menent une vie oisive, efféminée, souvent coupable, au lieu de parcourir la terre comme les héros d'autrefois, toujours à cheval, dormant sur la dure, au sein des déserts, des montagnes, s'embarquant sur la mer orageuse dans une barque sans voile, sans rames, et bravant tous les périls pour chercher l'occasion de faire du bien. Si l'amour des vertus est folie, je conviens de bon cœur que je suis fou; car j'admire, j'adore Amadis, Palmerin, Tyran le Blanc, Lisvard de Grece, Bélianis, le roi Sobrin, Renaud, Roger, parcequ'ils étoient les modeles du courage, de la sagesse, de la douceur, de la bonne-foi, de toutes les qualités qui rendent les hommes aimables. Tous ces guerriers furent des chevaliers errants; et s'il est insensé de

faire des vœux pour qu'il y en ait encore de pareils, qui puissent honorer et défendre l'Espagne, vous pouvez me laisser dans ma loge, selon l'avis du seigneur Jupiter.

Mon cher voisin, dit alors le curé, je serois de votre sentiment, sans un petit scrupule qui me tourmente : je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces héros que vous venez de nommer. Dans mes jours d'incrédulité je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges, inventés par des esprits creux qui n'avoient rien de mieux à faire : ces soupçons-là me désolent, mais ils reviennent malgré moi. Ah! mon dieu! reprit don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déja vue à beaucoup de gens? elle seroit bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matiere, je suis si persuadé de l'existence des chevaliers, qu'il me semble les avoir vus. Je

suis sûr, par exemple, qu'Amadis étoit d'une haute taille, beau, bien fait, d'une physionomie ouverte, la barbe un peu noire, mais le teint fort blanc, les yeux doux et animés. Renaud ne lui ressembloit point; il avoit le visage large, des couleurs très vives, le regard audacieux et malin. Pour Roland, c'étoit tout autre chose; ses épaules fortes, son teint basané, son air menaçant, n'annonçoient pas la politesse et la bonté de ce héros si malheureux en amour. Je vous peindrois de même les autres; et si on me les montroit, je les reconnoîtrois tous. Le géant Morgante étoit-il bien grand? demanda maître Nicolas. Quant aux géants, répondit don Quichotte, j'espere que vous ne doutez pas qu'il y en ait eu, puisque l'écriture sainte nous assure que Goliath avoit sept coudées et demie de haut; ce qui fait une assez belle taille. De plus, vous savez qu'en Sicile on a trouvé des ossements humains d'après lesquels il est démontré géométriquement que ceux à

qui appartenoient ces os étoient plus grands que des tours. Malgré tout cela, s'il faut vous parler vrai, je n'ai jamais cru que Morgante fût aussi énorme qu'on le dit; et voici mes motifs que vous trouverez justes : ses historiens nous racontent qu'il couchoit souvent dans les châteaux, dans les maisons où il se trouvoit; puisqu'il pouvoit tenir dans les appartements, il n'étoit donc pas d'une grandeur démesurée.

Cette conversation, qui divertissoit le curé, fut tout-à-coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

CHAPITRE II.

Visite de Sancho Pança.

CES cris venoient de la gouvernante et de la niece, qui, après avoir quitté l'entretien, vouloient empêcher Sancho de voir son maître. Sancho insistoit pour entrer. Que demande ce fainéant? disoient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître, et le mener ensuite courir les champs. Gouvernante du diable, répondoit Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne isle, dont je n'ai pas reçu le premier sou. — Ah! ce sont des isles qu'il te faut; on t'en donnera, maudit gourmand, c'est pour toi que les isles sont faites! — Pour moi comme pour un autre; je la gouvernerois mieux que vous, quoique vous en ayez bien l'âge.

— Que veut dire cet impertinent? Va gouverner ta maison, imbécille; va labourer ton champ, paresseux; et laisse en paix les isles et nous.

Don Quichotte, qui étoit accouru au bruit avec le curé et le barbier, ordonna qu'on fît entrer Sancho. Ses deux voisins alors prirent congé de lui et s'en allerent, persuadés qu'il n'y avoit point d'espoir de guérison. Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermerent; et don Quichotte dit à Sancho: Je suis affligé, mon ami, de t'avoir entendu dire tout-à-l'heure que c'étoit moi qui t'avois débauché; ce terme n'est pas convenable. Nous nous sommes mis en campagne ensemble, nous avons couru la même fortune: si l'on t'a berné une fois, je n'ai pas laissé, dans cent occasions, de recevoir aussi quelques désagréments. Nous n'avons rien à nous envier, et nous devons sur-tout éviter de nous plaindre l'un de l'autre. Souviens-toi de cette leçon, et parlons à présent d'autre chose.

Que dit-on de moi dans le village? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.

Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien. — Je te le promets: parle librement. — Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guere moins: les gentilshommes se moquent de ce que vous avez pris le *don*, et de ce que vous vous êtes fait chevalier avec vos deux arpents de terre. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent, C'est un fou as-

sez agréable; d'autres, Il est courageux, mais toujours battu; enfin, monsieur, en totalité on nous accommode assez mal. — Tu ne m'étonnes point, Sancho; l'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor: je ne puis me plaindre si c'est là tout. — Oui; mais c'est que ce n'est pas tout. — Que dit-on encore? Voyons. — Ah! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que les roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemi Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singuliere; c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de *don Quichotte de la Manche.* J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de *Sancho Pança:* l'on a eu soin d'y fourrer encore madame *Dulcinée du Toboso.* L'on y raconte des aventures, des conversations, qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au dia-

ble pour deviner comment l'historien a pu les savoir. — Je vois d'ici, mon ami, que cet historien est quelque sage enchanteur : tu sais que ces gens-là n'ignorent rien. — Non, ce n'est pas un enchanteur : le bachelier Samson Carrasco prétend que c'est un Maure, dont je ne me rappelle pas bien le nom ; mais je vais vous chercher le bachelier. — Tu me feras plaisir, Sancho ; je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails.

Sancho sortit aussitôt pour ramener avec lui le bachelier.

CHAPITRE III.

Entretien de don Quichotte, de Sancho et du bachelier.

Don Quichotte, en attendant Samson Carrasco, se promenoit seul dans sa chambre, en se disant : Comment se peut-il que mes actions soient déja écrites et imprimées, tandis que mon épée fume encore du sang de ceux que j'ai vaincus? Est-ce un ami, est-ce un ennemi, qui s'est hâté si fort de publier mes exploits? Je tremble, non qu'il ait affoibli ma gloire, mais qu'il ait compromis celle de Dulcinée, en ne disant pas assez combien mon amour vif et pur, qui lui sacrifia tant de reines, tant de princesses, fut toujours contenu dans les bornes de la décence et du respect. Cette seule crainte m'occupe; le reste m'est indifférent.

L'arrivée de Carrasco interrompit ces réflexions. Ce bachelier étoit un petit homme, de vingt-quatre ans à-peu-près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit, et persiffleur de son métier. En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui : Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains ; que j'honore, en votre personne, le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs. Graces soient à jamais rendues au savant Cid Hamet Benengeli, qui s'est chargé du glorieux travail d'écrire l'histoire de votre vie, et, par bonheur pour l'Espagne, a trouvé un traducteur digne de l'ouvrage et du héros ! Il est donc vrai, répondit don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures sont imprimées ? — S'il est vrai, seigneur ! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelone, où plus de douze mille exemplaires sont déja sortis de la presse : il

s'en fait dans ce moment une édition dans Anvers; et j'ose vous présager que cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe. Oui, je soutiens qu'avant peu l'on connoîtra par-tout le grand don Quichotte; on citera comme des modeles son courage dans les dangers, sa constance dans les malheurs, sa patience extrême dans les disgraces, et le désintéressement, la pureté de ses platoniques amours avec la belle Dulcinée. — Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paroît priser davantage. — On n'est pas d'accord sur ce point: les uns préferent l'aventure des moulins à vent que votre seigneurie prit pour des géants; les autres, celle des moulins à foulon. Il y en a qui aiment mieux ces deux terribles armées devenues deux troupeaux de moutons; d'autres enfin font plus de cas des galériens délivrés de leurs chaînes.

Eh! parle-t-on des Yangois? interrom-

pit alors Sancho, lorsque notre bon Rossinante nous attira.... — Oui, oui, sans doute : l'auteur n'a pas oublié un seul des coups de bâton que vous avez reçus dans tant de circonstances. Quelques personnes lui reprochent même d'y revenir trop souvent; mais le respect religieux qu'un historien doit à la vérité l'a forcé de ne rien omettre, de tout raconter en détail, jusqu'à ces belles cabrioles que vous fîtes dans la couverture. — C'étoit, pardieu! bien dans l'air que je les faisois : voilà déja une faute de votre auteur. Au reste il n'étoit pas nécessaire d'aller parler de cette aventure. Non, cela n'étoit point nécessaire, ajouta don Quichotte; il est de petits accessoires peu importants, et qui ne tiennent point au fond de l'action. Ah! ceux-là, reprit Sancho, ne laissoient pas de me tenir de près; mais c'est égal. Je suis donc, monsieur Carrasco, un des principaux personnages de cette histoire-là? — Vous êtes le second, monsieur Sancho; et

beaucoup de gens préferent de vous entendre parler aux récits les plus intéressants de l'ouvrage. — Je le crois : ces gens ont bon goût; et l'auteur n'a pas été sot de prendre garde à la maniere dont il me fait parler; car, s'il m'eût prêté quelque sottise, je vous réponds que cela ne se seroit pas passé sans bruit. Je suis un vieux chrétien, moi, et je ne badine pas avec les auteurs maures : je leur conseille de marcher droit.

D'après ce que vous dites, ajouta don Quichotte, je n'ai pas une grande idée de mon historien : je gagerois que c'est quelque babillard, sans talent, sans aucun esprit, qui aura farci son livre de platitudes et de niaiseries. Vous parlez, répondit le bachelier, comme les ennemis de l'auteur; mais une réponse sans réplique, c'est le succès qu'il obtient. Les enfants, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, ont tous un égal plaisir à lire l'histoire de don Quichotte : on se la prête, on se la vole, on se l'ar-

rache ; elle est sur toutes les toilettes, dans toutes les antichambres. Enfin elle est si bien connue de toutes les classes de la société, qu'on ne peut voir passer un cheval maigre, sans dire aussitôt, Voilà Rossinante ! Il est vrai, malgré ce succès, qu'on a quelques reproches à faire à l'auteur, comme le trop grand nombre d'épisodes, comme d'avoir oublié de nous dire la maniere dont fut volé l'âne de Sancho, ce qu'il fit des cent écus d'or trouvés dans la valise de Cardénio, et quelques autres inadvertances. S'il ne tient qu'à cela, interrompit l'écuyer, je vous satisferai sur ces points ; mais ce sera quand j'aurai dîné, parceque je meurs de faim.

Don Quichotte, après avoir invité Carrasco à ne le pas quitter de la journée, fit ajouter deux pigeons à l'ordinaire. On servit : après le dîner, Sancho donna au bachelier les explications qu'il souhaitoit.

CHAPITRE IV.

Suite de la conversation.

Puisqu'il faut vous conter, dit-il, comment on me vola mon âne, vous saurez qu'après l'aventure des galériens nous arrivâmes la nuit dans la Sierra Moréna, au milieu d'un petit bois, où nous résolûmes d'attendre le jour, sans descendre de nos montures. Nous étions un peu fatigués de nos batailles: mon maître s'endormit, appuyé sur sa lance; j'en fis autant sur mon pauvre âne. Ce coquin de Ginès de Passamont, que nous avions délivré des galeres, passa par-là pendant mon sommeil: le drôle coupa quatre pieux égaux, sur lesquels il éleva doucement le bât qui me servoit de lit. Quand il m'eut ainsi suspendu en l'air, il tira par-dessous mon âne. Je ne m'éveillai que le matin; et, comme j'étendois les

bras, un des pieux venant à manquer, je tombai par terre, cherchant des yeux et des mains mon fidele et bon camarade. Quand je m'apperçus qu'on me l'avoit pris, je le pleurai tendrement. Si votre auteur ne l'a pas dit, il a tort. Heureusement, quelques jours après je retrouvai le voleur, et je rentrai en possession de ce que j'aime le mieux au monde.

C'est fort bien, répondit Carrasco; mais qu'avez-vous fait des cent écus d'or? — Ce que j'en ai fait? Pardieu! j'en ai acheté des cotillons à ma femme et des souliers à mes enfants. Sans cela vraiment Thérese m'auroit joliment reçu: pensez-vous qu'elle m'eût pardonné mon escapade, si le ménage n'en avoit tiré un peu de profit? Soyons justes, monsieur le bachelier: quand vous ne mettriez qu'à trois maravedis piece chaque coup de bâton que j'ai reçu à la suite du seigneur don Quichotte, les cent écus ne suffiroient pas pour la quittance. Ainsi, point de chicane, s'il vous plaît,

sur l'emploi des cent écus : ils sont bien gagnés, je vous en réponds. Vous êtes satisfait à présent sur les deux points qui vous embarrassoient : si l'on a autre chose à me demander, me voici prêt à répondre à tout questionneur, au roi lui-même en personne.

J'aurai soin, dit Carrasco, de faire parvenir à l'auteur les explications que vous me donnez, et je ne doute point qu'il ne les mette dans sa seconde partie. On promet donc, reprit don Quichotte, une seconde partie? Seigneur, répondit le bachelier, quoique vous sachiez aussi-bien que moi que les secondes parties valent rarement les premieres, le public la demande : l'auteur s'en occupe; mais il cherche des matériaux qu'il n'espere guere trouver. Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécille de Maure s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connoît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'oc-

cupation; et, si mon maître suivoit mes avis, déja nous serions en campagne.

Comme Sancho prononçoit ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit; et, ne doutant point que ce hennissement ne fût d'un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort, lui conseilla de s'en aller à Sarragosse, où devoient se célébrer des joûtes pour la fête de saint George. Là, lui dit-il, votre courage triomphera sûrement de tous les chevaliers aragonois, qui sont, comme vous le savez, les meilleurs chevaliers de la terre: la seule grace que je vous demande, c'est de ne pas vous exposer autant que vous avez coutume de le faire. Songez que votre vie n'est point à vous, qu'elle appartient aux malheureux, aux opprimés, dont vous êtes l'appui: modérez votre valeur trop bouillante; je vous en conjure, seigneur don Quichotte, au nom de l'humanité.

Ce que vous dites là est excellent, ajouta Sançho : mon maître n'est point raisonnable sur cet article ; il vous attaque cent hommes armés, comme moi j'attaquerois à table une demi-douzaine de poulardes. Mort de ma vie ! il faut de la prudence, et regarder où l'on met le pied : ce n'est pas le tout de savoir avancer, il faut encore savoir reculer quelquefois. Par exemple, moi qui vous parle, j'entends à merveille cette seconde partie de l'art de la guerre : aussi, dans la campagne que nous allons faire, je mets la condition expresse qu'aucune bataille ne me regardera jamais. J'aurai grand soin de mon maître, de l'habiller, de le peigner, de préparer les provisions, de lui donner de bons conseils ; mais dès qu'il s'agira de combats, tout est fini, je n'y suis pour rien : chacun son affaire, voyez-vous, et tout ira par merveille. Ensuite, quand monseigneur don Quichotte voudra me récompenser de mes nombreux et bons services, il pourra me

donner, sinon une isle, puisqu'il paroît que c'est une denrée assez rare, au moins un petit gouvernement, ou rien du tout, si cela l'arrange mieux; car je n'ai pas grande ambition : j'ai fort bien vécu Sancho, je mourrai fort bien Sancho, et j'aurai peut-être beaucoup gagné de n'avoir pas été autre chose.

Vous parlez comme un vrai sage, répondit le bachelier, et votre philosophie me fait penser que vous seriez très propre à gouverner un royaume. Oh! de ce côté-là, reprit Sancho, il y a long-temps que je me suis tâté le pouls, et, à vous dire le vrai, je crois qu'on seroit content. Mais laissons le tout à la providence, et à la bonté de mon maître.

Don Quichotte fit un sourire d'approbation ; ensuite il pria Carrasco de vouloir bien lui composer un petit acrostiche sur le nom de Dulcinée du Toboso pour prendre congé d'elle à son départ. Le bachelier lui représenta que ce nom étant un peu long, un madrigal seroit plus fa-

cile et peut être plus agréable. Don Quichotte insista pour l'acrostiche; et Carrasco promit de s'en occuper. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses, et nos trois amis se séparerent.

CHAPITRE V.

Dispute de Sancho avec sa femme.

SANCHO, de retour chez lui, étoit si gai, si satisfait, que sa femme lui demanda d'où lui venoit tant de joie. Ah! ah! répondit-il, Thérese, je serois encore plus content si je n'étois pas si joyeux. — Je ne vous entends point, mon homme. — Et moi, je m'entends, ma femme: je suis joyeux de m'en retourner avec monseigneur don Quichotte, et d'avoir l'espoir de trouver une nouvelle centaine d'écus d'or; mais je serois encore plus content si le bon Dieu nous avoit donné assez de

bien pour nous passer de cette recherche, et m'épargner la douleur de quitter une épouse aussi aimable que vous. J'ai donc grande raison de dire que je serois encore plus content si je n'étois pas si joyeux. — En vérité, mon ami, depuis que vous êtes entré dans la chevalerie errante, vous avez des façons de parler auxquelles on n'entend goutte. — C'est là précisément le mérite du beau langage. Au surplus, ma chere femme, redoublez de soins pour notre âne, augmentez-lui ses rations, visitez et rajustez son bât; en un mot, que mon équipage se trouve prêt dans trois jours. Ce n'est pas à des noces que je compte aller, c'est à la bataille, madame, à la rencontre des géants, des andriagues, des monstres, qui sifflent, crient, rugissent d'une maniere épouvantable; et tout cela ne seroit que des roses, si parmi eux ne se rencontroient point des Yangois ou des Maures enchantés. Comprenez-vous ce que je dis? — A merveille, mon homme; et

je tremble déja des périls que vous allez courir. — Madame, ce n'est que par les périls que l'on peut arriver à la gloire et à des gouvernements. — Nous avons besoin, mon ami, que vous y arriviez avant peu; car votre petit Sancho a quinze ans: il est temps qu'il aille à l'école, surtout d'après les projets de son oncle l'ecclésiastique, qui veut le faire d'église. Votre petite Sanchette est en âge d'être établie: elle me donne déja du fil à retordre; et je la crois au moins aussi pressée d'avoir un mari que vous un gouvernement. — Patience! patience! Sanchette sera mariée; mais il faut pour cela que je trouve un gendre digne de moi. — Oh! mon ami, je vous en prie, que ce soit avec son égal; c'est le plus sûr et le meilleur. Si vous allez rendre votre fille une grande dame, lui changer ses souliers contre des pantoufles, et son casaquin contre un habit de cour, vous verrez qu'elle fera ou dira quelque sottise qui vous donnera du chagrin. — C'est vous

qui êtes une sotte, ma femme; vous ne connoissez point le monde : apprenez que lorsqu'on est riche on ne fait ni on ne dit de sottise. Deux ou trois ans vous suffisent pour prendre l'air et le ton de la grandeur; et puis, quand ma fille ne les prendroit pas, pourvu qu'elle soit madame, je m'en moque; entendez-vous? —Moi, je ne m'en moque point: je ne veux pas qu'un grand dindon de comte ou de marquis à qui vous baillerez Sanchette puisse l'appeler paysanne, et lui reprocher son cotillon de serge. Non, jarnidieu! mon mari, ce n'est pas pour cela que j'élevai ma fille : chargez-vous de la dot, et je me charge de l'établir. J'ai déja un mari dans ma manche : Lope Tocho, le fils de notre voisin Jean Tocho, fait les yeux doux à la petite. C'est un bon garçon, grand et fort; c'est lui qui l'aura, par ma foi! L'un vaut l'autre: ils s'aimeront; nous vivrons ensemble, peres, meres, fille, gendre, les petits enfants qui viendront. Dieu nous bénira : nous

travaillerons, nous rirons; et tout cela vaut mieux que vos titres et vos grandeurs.

Ici Sancho frappa du pied en élevant les yeux au ciel. O femme de Barabbas, s'écria-t-il, imbécille, bête brute, qui ne sais pas ce que c'est que d'avoir un peu d'élévation dans l'esprit! pourquoi ne veux-tu pas donner Sanchette à quelqu'un dont les enfants seront appelés votre seigneurie? Te sera-t-il donc si dur de t'entendre nommer dona Thérese Pança; de te voir assise à l'église sur de bons coussins de velours, en regardant dessous toi les filles des gentilshommes? Allons, madame, plus de réflexions; ma fille sera comtesse. — Non, monsieur, elle ne le sera point; et c'est moi qui te le dis, moi que mon parrain baptisa Thérese, dont le pere s'appeloit Cascayo, qui ai vécu Thérese Cascayo, et qui mourrai Thérese Cascayo, sans souffrir que l'on alonge mon nom. Il seroit

alors trop lourd à porter. Va, va, je connois le proverbe : Les yeux passent sur le pauvre, et s'arrêtent sur le riche jusqu'à ce qu'il soit malheureux. Crois-tu que je me soucie d'entendre dire derriere moi : Tiens, vois-tu cette gouverneuse? hier elle étoit dans la crotte, aujourd'hui elle nous éclabousse. Non, par ma foi! cela ne sera pas tant que j'aurai mes cinq ou six sens. Vous êtes le maître d'aller vous faire prince, duc, seigneur, ce qu'il vous plaira; moi, je reste à la maison avec ma fille Sanchette. Une honnête femme a toujours la jambe cassée; les jours de travail sont ses jours de fêtes; elle se promene en filant. Allez, allez, mon mari, avec votre monsieur Quichotte, qui s'appelle *don*, on ne sait trop pourquoi. Quand vous aurez un gouvernement, je vous enverrai votre fils pour que vous lui appreniez à gouverner, parcequ'il est juste que les garçons prennent l'état de leur pere; mais d'ici là ne

me rompez plus la tête, et laissez-nous en repos Sanchette et moi, à la garde du bon Dieu, qui aura soin de nous.

A la bonne heure! répondit Sancho, voilà un arrangement raisonnable. Tu m'enverras mon fils pour que je l'éleve selon son rang; et moi je t'enverrai de l'argent pour que tu établisses Sanchette. Vois si cela te convient. C'est parler, reprit Thérese; et je ne vais pas à l'encontre que tu m'envoies beaucoup d'argent. La paix fut alors rétablie dans le ménage; et les deux époux s'embrasserent.

CHAPITRE VI.

Entretien particulier de don Quichotte et de son écuyer.

SANCHO ne tarda pas à retourner chez don Quichotte, et lui demanda un entretien secret, afin de prendre avec lui certaines précautions prudentes. La gouvernante, voyant qu'ils se renfermoient tous deux, ne douta point que ce ne fût pour méditer une troisieme sortie. Dans le désespoir que lui causoit cette idée, elle résolut d'aller implorer le secours du bachelier Samson Carrasco, pour qu'il détournât don Quichotte de son funeste dessein. Elle prit aussitôt sa mante, courut chez le bachelier, qu'elle trouva se promenant dans la cour de sa maison. Tout est perdu! s'écria-t-elle en se jetant en pleurs à ses genoux; c'en est fait, seigneur Carrasco, mon maître s'en va,

mon maître s'en va! Que dites-vous donc, madame la gouvernante? reprit le bachelier effrayé : comment! votre maître se meurt! — Autant vaut, mon cher monsieur; il veut encore aller chercher les aventures; ce sera la troisieme fois : à la premiere ils me l'ont ramené moulu de coups de bâton, couché de travers sur un âne; à la seconde, dans une cage, et si pâle, si foible, si maigre, qu'il m'en a coûté plus de six cents jaunes d'œufs pour le rétablir un peu; mes poules sont encore vivantes, et peuvent dire si je mens. Jugez, monsieur le bachelier, jugez dans quel état on me le rendra cette fois ci. — Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas; nous y trouverons peut-être du remede. Retournez chez vous, préparez-moi à déjeûner; je vous suis dans un instant, et vous verrez ce que je sais faire. Sur toutes choses, d'ici au moment où j'arriverai, dites l'oraison de sainte Apolline. — Mais, monsieur, sainte Apolline ne guérit que les maux

de dents ; c'est à la cervelle que mon maître a mal. — Faites ce que je vous conseille, et ne croyez pas en savoir plus qu'un bachelier de Salamanque. La triste gouvernante ne répliqua point, et s'en retourna.

Pendant ce temps don Quichotte et Sancho causoient ensemble. Vous saurez, monsieur, commença l'écuyer, que j'ai déja fait part à ma femme de mon projet de suivre encore votre seigneurie. — Eh bien ! ami, qu'en dit Thérese ? — Ah ! ah ! Thérese dit bien des choses ; elle prétend qu'il faut regarder où l'on met le doigt, que les écrits parlent quand l'homme se tait, que promettre et tenir sont deux, qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Elle est bavarde Thérese ; mais moi, je soutiens qu'il faut pourtant l'écouter. — Sans doute je suis de cet avis ; mais parle plus clairement, n'entortille pas ce que tu veux dire. — Moi, je ne dis rien ; c'est ma femme qui m'assourdit les oreilles,

en me criant que nous sommes tous mortels; qu'aujourd'hui l'on est debout, demain enterré; que l'agneau y passe comme le mouton; que cette camarde si laide, qu'on appelle la mort, arrive sans être attendue; qu'elle ne respecte rien, ni les sceptres ni les mitres: que sais-je, moi? Thérese répete ce qu'elle a entendu prêcher en chaire. — Tout cela est d'une grande vérité; mais je ne vois pas à quoi cela revient. — J'étois comme vous, monsieur, je ne le voyois pas non plus; à la fin je crois l'avoir trouvé. Thérese voudroit qu'au lieu des récompenses que votre seigneurie me promet, et qui viendront ou ne viendront pas, vous me donnassiez, pendant le temps que je serai à votre service, ce qu'elle appelle une espece de gage, comme qui diroit *tant par mois;* que ce soit peu, que ce soit beaucoup, c'est égal, parce que la poule pond sur un œuf; plusieurs *peu* font un *beaucoup;* et puis suffit de gagner quelque chose pour être sûr de ne pas perdre. Cela

n'empêchera point que si vous trouvez l'occasion de me glisser une isle dans la main, je ne l'accepte, comme de raison, et je la rabattrai de mes gages; nous serons toujours à même de faire ce petit compte, et Thérese sera contente.

Je commence, reprit don Quichotte, à vous comprendre, ami Sancho; et je ne demanderois pas mieux que de remplir les intentions de votre femme, si j'avois trouvé dans une seule histoire de chevalier errant un exemple d'un écuyer à *tant* par mois. Je les ai toutes lues avec grand soin; je n'y ai vu que des écuyers servant leurs maîtres pour le plaisir de les servir, et attendant sans se plaindre que leur bonté les récompensât: pour rien au monde je ne voudrois déroger à cette antique coutume. Si cet espoir vous suffit, partons ensemble, j'en serai charmé; s'il ne vous suffit pas, Sancho, restez dans votre maison; nous n'en serons pas moins bons amis: et ne craignez pas pour cela que je manque d'écuyers; le co-

lombier fourni de grains attire bientôt les pigeons; bonne espérance vaut mieux que médiocre possession; et on laisse aller le fretin pour courir après les carpes. Je ne vous dis ceci, mon enfant, que pour vous prouver que, dans un besoin, je saurois aussi dire des proverbes.

Sancho, tout triste et tout pensif, écoutoit en se grattant la tête. Il avoit cru d'abord que son maître frémiroit à la seule idée de le perdre; la tranquillité de don Quichotte dérangeoit tous ses calculs. Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment. Il court embrasser don Quichotte; et, d'une voix élevée : O fleur de la chevalerie, dit-il, lumiere brillante des enfants de Mars, honneur et gloire de la nation espagnole; puisse le Dieu tout-puissant qui veille sur les héros confondre les envieux qui tenteroient de mettre des obstacles à ta troisieme campagne! puissent leurs projets coupables retourner à leur confusion! Regardant alors la gouver-

TOM. II. CHAPITRE VI. PAG. 276.



Le bachelier Carrasco, suivi de la gouvernante, arriva dans ce moment.

L. Barbier   L. M. Halbou Sculp.

nante stupéfaite de ce début : Ce n'est pas la peine, lui dit-il, que vous récitiez davantage l'oraison de sainte Apolline; je reconnois que le destin, plus fort que nous, ma chere dame, veut que le grand don Quichotte consacre de nouveau son bras invincible à la défense des opprimés. Si j'apportois le moindre retard à cette mission sublime, ma conscience en seroit chargée. Courage donc, brave et beau don Quichotte! rentrez dès demain, dès aujourd'hui même, dans cette route de l'honneur; et si quelque chose vous manque, si votre écuyer ne peut vous suivre, me voici prêt à le suppléer.

Don Quichotte, se retournant alors vers Sancho : Eh bien! dit-il, penses-tu que je manquerai d'écuyers? Tu l'entends, ami; le voilà ce fameux bachelier Carrasco, ce favori des muses de Salamanque, cet aigle de nos écoles, le voilà qui veut s'exposer aux intempéries de l'air, à la faim, à la soif, à tous les périls, pour suivre, comme simple écuyer,

les traces d'un chevalier errant! A Dieu ne plaise que j'enleve aux lettres celui qui doit faire leur gloire, et que je prive les sciences de leur plus digne soutien! Non, non, seigneur Carrasco, demeurez dans votre patrie pour l'illustrer, pour l'éclairer; je serai content du premier écuyer qui voudra me suivre lorsque Sancho m'aura quitté. Jamais je ne vous quitterai, reprit Sancho en fondant en larmes; si vous avez la bonté de vouloir toujours de moi, je ne demande pas mieux que d'aller avec vous. Je ne suis pas de ceux dont on dit, Quand le pain est mangé, bon soir la compagnie. Tout le monde sait dans notre village que les Pança ne sont point des ingrats. Quand je vous ai parlé de gages, c'étoit pour plaire à ma femme, qui, lorsqu'elle a quelque chose dans la tête, fait le diable à la maison. Mais voilà qui est fini, je serai le maître une fois. Elle aura beau crier, je crierai plus fort, et je lui montrerai qu'elle est ma femme. Tout est dit,

monsieur; je ne demande rien, je me contente de ce testament dont vous m'avez déja parlé : arrangez seulement la chose de maniere qu'on ne puisse revenir là-dessus, et mettons-nous en chemin; je vous servirai tout aussi bien que monsieur le bachelier, qui vient là s'offrir on ne sait pourquoi.

Notre chevalier tendit la main à Sancho, qui la baisa. La réconciliation étant faite, il fut décidé que don Quichotte partiroit avant trois jours. Carrasco lui promit un casque qu'un de ses amis possédoit. La gouvernante et la niece eurent beau dire des injures à ce maudit bachelier, s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain vers la fin du jour ils monterent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidele, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps : lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de

lui donner de ses nouvelles, et s'en revint plein de joie annoncer au curé et au barbier que don Quichotte étoit parti.

CHAPITRE VII.

Don Quichotte va voir Dulcinée.

Que le grand Alla soit béni! s'écrie notre historien arabe au commencement de ce chapitre. Que le grand Alla soit béni! répete-t-il avec transport, don Quichotte et Sancho sont en campagne: l'un et l'autre vont de nouveau nous surprendre et nous divertir. Oublions tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont dit; écoutons et regardons: l'action commence sur le chemin du Toboso, comme jadis elle commença dans la plaine de Montiel.

A peine le bachelier venoit de quitter nos héros, que Rossinante se mit à hennir, et l'âne à lui répondre dans sa lan-

gue. Don Quichotte regarda ce hennissement comme un bon augure; Sancho, qui remarqua sans le dire que la voix de l'âne étoit plus forte et plus sonore que celle du cheval, en conclut que sa fortune particuliere l'emporteroit sur celle de son maître; ce qui n'étoit pas plus mal raisonné que ne raisonnent beaucoup de savants en astrologie judiciaire. Ami, lui dit don Quichotte, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui bientôt va couvrir la terre nous ne puissions appercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle. Monsieur, répondit Sancho, ce sera sûrement bien fait; mais vous aurez de la peine à recevoir la bénédiction de madame Dulcinée, à moins qu'elle ne vous la jette par-dessus les murailles de la basse-cour où je la trouvai quand je lui portai votre lettre. — Est-il possible, Sancho, que tu veuilles

toujours appeler *basse-cour* la galerie ou le portique du riche palais habité par la princesse que j'adore? — Je vous répete qu'elle étoit dans une basse-cour, et que je ne connois point de maniere d'appeler ce lieu autrement. — Eh bien! c'est là que je veux aller. Pourvu que j'y voie Dulcinée, pourvu qu'un seul rayon de ce soleil vienne échauffer mon courage, éclairer mon ame, vivifier mon tendre cœur, que m'importe tout le reste? — Ma foi! quand je vis ce soleil il n'étoit pas plus brillant qu'il ne faut : j'avoue qu'il pouvoit être obscurci par la poussiere du bled que cribloit sa seigneurie. — Te revoilà de nouveau dans tes premieres erreurs! tu ne réfléchis pas qu'il est impossible que Dulcinée travaille à d'autres ouvrages qu'à ceux que tu as vus, dans nos poëtes, occuper les loisirs des nymphes. Quelque enchanteur envieux t'aura montré du bled et un crible à la place de la navette d'or qu'elle tenoit dans ses doigts délicats. Tu vas sans cesse

répétant que Dulcinée cribloit du bled ; et ton opiniâtre sottise sera peut-être cause que dans mon histoire on aura parlé de ces vils détails. Juge de l'effet qu'ils doivent produire! juge du parti qu'en sauront tirer les ennemis de cette belle ! O envie ! affreuse envie ! ver méprisable et rongeur des vertus les plus éclatantes ! les autres vices du moins peuvent quelquefois valoir une espece de plaisir; la seule envie se nourrit toujours du poison qu'elle prépare aux autres. — Vous avez bien raison, monsieur ; et, quand j'y pense, j'ai peur aussi que dans cet ouvrage-là ma réputation ne coure des risques. Cependant je n'ai jamais dit de mal de messieurs les enchanteurs, et je suis trop pauvre pour exciter l'envie. D'ailleurs qu'a-t-on à me reprocher? Quoique j'aime à rire je suis bon homme, bon catholique, vieux chrétien, et mortel ennemi des Juifs : que faut-il de plus pour être à l'abri des mauvais propos des historiens? Au surplus, qu'ils disent ce

qu'ils voudront; nud je suis né, nud je me trouve; je ne gagne ni ne perds, et je me moque d'eux et de leurs livres. Ah! oui, ma foi! ils ont bien trouvé leur homme, s'ils comptent avec leur plume me faire mourir de chagrin! — Tu t'en inquietes cependant, et tu me rappelles une certaine dame qui, ayant appris qu'un poëte célebre venoit de faire une satyre dans laquelle il déchiroit toutes les dames de la cour, se trouva fort offensée d'être la seule dont il ne parloit pas. Elle s'en plaignit avec amertume; et le poëte complaisant ajouta pour elle un petit article, qui, à la vérité, lui ôtoit l'honneur, mais plaisoit à sa vanité. Nous ressemblons tous à cette dame, mon pauvre Sancho; nous sommes tous plus ou moins esclaves de ce malheureux desir de la renommée, qui, comme tu sais, engagea César à passer le Rubicon, et fit brûler le temple d'Éphese par l'extravagant Érostrate.

En causant ainsi nos deux voyageurs

approchoient du Toboso. Minuit sonnoit lorsqu'ils entrerent dans cette cité célebre, où tous les habitants étoient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnoit dans les rues, et que les ténebres rendoient effrayant, étoit souvent interrompu par des chiens qui aboyoient, des ânes qu'on entendoit braire, des porcs de mauvaise humeur qui grognoient au fond des étables, et quelques chats amoureux miaulant sur le haut des maisons. Le courage de Sancho commençoit à chanceler, et notre héros lui-même regardoit ces différents cris comme de tristes présages. Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. Sancho, plus embarrassé qu'il n'osoit le dire, parceque de sa vie il n'avoit été dans la maison de cette illustre dame, ne savoit trop quel chemin prendre. Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va faire des visites : la porte du palais sera fermée ; et

si nous faisons du bruit nous mettrons la ville en rumeur. Allons plutôt au cabaret; on entre là quand on veut, sans jamais déranger personne. — Non, non; conduis-moi vers le palais, que je crois être ce grand bâtiment qui s'éleve au-dessus des autres.—Ma foi, puisque vous le voyez, vous me ferez plaisir de m'y mener moi-même; car le diable m'emporte si je vois rien! Don Quichotte avança quelques pas, et alla donner contre le clocher. C'est l'église, reprit Sancho; tout ceci ne dit rien de bon, nous sommes dans le cimetiere: allons-nous-en, croyez-moi. Je me souviens à présent que le palais de madame Dulcinée est au fond d'un petit cu-de-sac. — Cela n'est pas possible, ami; jamais dans un cu-de-sac on n'a bâti de maison royale. — Monsieur, chaque pays a ses coutumes; et c'est peut-être celle du Toboso. Venez avec moi, je m'en vais chercher dans cette ruelle; peut-être que dans

quelque coin je trouverai ce chien de palais. — Sancho, parlez avec respect de tout ce qui appartient à cette reine des belles; je commence à trouver étrange que vous soyez si embarrassé pour m'indiquer sa demeure. — Comment voulez-vous que, pour une pauvre fois que j'y suis venu, je puisse dans l'obscurité la reconnoître tout de suite, tandis que vous, qui sûrement lui avez fait de nombreuses visites, vous ne la reconnoissez pas vous-même? — Mais, bourreau! ne t'ai-je pas dit que jamais je n'ai vu Dulcinée, que je l'aime sur sa réputation d'une maniere idéale et platonique? — Eh bien! monsieur, moi je l'ai vue à-peu-près comme vous l'aimez, d'une maniere idéale et platonique. — Sancho, Sancho, finissons; je ne badine point sur cet article. Vous avez vu Dulcinée; et je veux, j'entends, je prétends que vous me la fassiez voir.

Dans ce moment, un villageois qui s'en

alloit déja travailler à la terre vint à passer avec ses mules, en chantant l'ancienne romance espagnole :

> Vous savez comme on vous mene,
> Beaux François, à Roncevaux.

Je n'aime point, reprit don Quichotte, ce que j'entends chanter à cet homme. Il nous arrivera cette nuit quelque chose de funeste. Mon ami, ajouta-t-il en appelant celui qui passoit, je vous souhaite le bon jour, et vous prie de vouloir bien m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée. Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, qui connoissent sûrement cette princesse pour peu qu'elle ait rendu le pain bénit. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. En disant ces mots il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître affligé ne savoit plus quel parti prendre, lui dit:

Monsieur, le jour approche; pensez-vous qu'il fût convenable à l'honneur de la princesse que le soleil nous trouvât dans sa rue? cela feroit parler toutes les commeres de cette capitale. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici; je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso, jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par le dénicher: alors je parlerai à madame, et retournerai vous porter ses ordres. Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte; je vais le suivre sur-le-champ. Notre écuyer, qui grilloit de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là dans un petit bois, où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtoit à s'acquitter d'une ambassade qui réussit comme on va le voir.

CHAPITRE VIII.

Comment Sancho vint à bout d'enchanter la princesse Dulcinée.

AVANT de commencer ce chapitre, l'auteur de l'histoire prévient ses lecteurs qu'il auroit voulu le passer, parcequ'il craint qu'on ne regarde comme impossible l'excès d'extravagance, de folie, de crédulité, où en vint notre héros. Cependant, après de mûres réflexions, pénétré des grands devoirs qu'impose la qualité d'historien, il a pris le parti de tout dire; et, certain de l'authenticité des faits, il les raconte de cette maniere.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres de son maître. Va, mon fils, lui dit don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui regne sur ce cœur esclave : prends garde, quand tu la ver-

ras, à ne pas te laisser consumer par les brûlants rayons qui partent de ses yeux. Souviens-toi sur-tout, souviens-toi, ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau : regarde, alors que tu lui prononceras mon nom, si son front pudique se couvre d'une modeste rougeur, si elle se laisse tomber sur un sofa, sur une estrade, ou si, demeurant debout, elle ne s'appuie point tantôt sur un pied tantôt sur un autre. Observe encore, lorsqu'elle te répondra, si elle répete deux ou trois fois sa réponse; si elle est douce d'abord et ensuite plus sévere; ou si, commençant par être sévere, elle finit par être plus tendre; si, en la prononçant rapidement, elle porte la main à sa tête, comme pour ranger ses cheveux, qui n'auront pas besoin d'être rangés. Toutes ces choses, sans conséquence aux yeux d'un indifférent, sont précieuses pour l'amour : il est éclairé par un signe, par

un soupir, par un regard, et pénetre les secrets de l'ame, malgré la pudeur qui veut les cacher, et n'obtient jamais que ce qu'il surprend.

Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho; je vous entends à merveille. Chassez, chassez toutes vos craintes: le courage vient à bout de tout; on fait prendre feu au bois le plus verd, et l'on finit toujours par trouver le lievre. Nous avons eu du guignon cette nuit pour découvrir le palais de madame Dulcinée; mais, à présent qu'il fait jour, j'espere que ce ne sera plus comme si je cherchois une aiguille dans une botte de foin. — Allons, Sancho, mets-toi en chemin, et ne va pas t'aviser de dire tous ces proverbes à la princesse.

Sancho partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupoit déja des moyens de se tirer de cette difficile ambassade: il ne savoit au monde com-

ment faire. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture, et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

Ah çà, mon frere Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va votre seigneurie. Va-t-elle chercher son âne perdu? — Non, certainement, le voilà. — Où allez-vous donc? — Je vais à la quête d'une princesse qui est le ciel du soleil de beauté. — C'est fort bien, monsieur; mais où pensez-vous la trouver? — Dans la grande ville du Toboso. — Ah! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse? — De la part du fameux don Quichotte, qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connoissez cette beauté si célebre. — Point du tout; je ne l'ai jamais vue; et mon maître ne la connoît pas plus que

moi. — Et pensez-vous que si messieurs les habitants du Toboso savoient que vous allez chez eux avec le petit projet de parler d'amour à leurs princesses, ils ne fissent pas très bien de vous frotter les épaules avec de bons échalas? — Monsieur, je ne dis pas qu'ils eussent tort: tout ambassadeur que je suis, il seroit possible que l'on oubliât le respect dû à ma qualité. — Vous ferez prudemment d'y prendre garde; car je vous préviens que les gens de la Manche ne sont nullement plaisants; que s'ils s'y mettent une fois, ils vous étrilleront de la bonne maniere. Croyez-moi, monsieur Sancho, renoncez à cette ambassade. — Je commence à voir que vous avez raison; et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter: je ne le suis guere moins de le suivre; mais enfin je ne prends pas encore des moulins pour des géants, des troupeaux de moutons pour des armées. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur don Qui-

chotte se persuade tout ce qu'on lui dit: la premiere femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si: je l'affirmerai, je le jurerai; il finira par me croire. L'entrevue se passera comme elle pourra: peu m'importe; je serai quitte de mon message; et si monseigneur don Quichotte n'en est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils.

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures, pour laisser penser à son maître qu'il s'occupoit, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes: remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître. Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles. Ah! mon fils, répond le héros, parle; hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire ou une blanche. — Marquez-le avec

une pierre rouge : je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. — Dieu tout-puissant ! que me dis-tu ? Prends garde d'abuser mon cœur par une fausse espérance ; il ne pourroit soutenir l'affreux chagrin d'être détrompé. — Vous allez le voir de vos yeux : montez à cheval, et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah ! quelle est belle ! monsieur, et que son habit est riche ! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamants, de chaînes de perles. Les yeux m'en font encore mal : leurs cheveux sont comme le soleil qui se joue dans les vents ; et toutes trois sont montées sur trois superbes cananéennes, les plus blanches qu'on puisse voir. — Tu veux dire des haquenées. — Haquenée ou cananéenne, c'est à-peu-près la même chose ; et vous me chicanez toujours pour rien. — Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable : je te donne, dès ce

moment, la dépouille du premier combat où tu me verras vainqueur. — A la bonne heure! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai.

Nos héros marchoient déja. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes : il se retourne vers Sancho : Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville? Comment! répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle? les voilà devant nous qui nous éblouissent. — Je ne vois encore rien que trois paysannes sur leurs ânes. — Ah! pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendois pas. Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paroissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade. — Mais sérieusement je le crains; car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme je l'ai dit. — Eh bien! croyez-moi; gardez-en le secret : je ne vous trahirai pas; et ve-

nez toujours faire la révérence à la princesse.

A ces mots il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui étoit au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux, et lui dit: Ô reine, duchesse de beauté, je supplie votre grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grace le chevalier de la triste figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. Don Quichotte, à son exemple, s'étoit aussi mis à genoux, et contemploit attentivement celle que Sancho appeloit reine. De temps en temps il frottoit ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde; il n'osoit pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regarderent d'abord sans rien dire. Enfin, celle que Sancho retenoit lui répond avec humeur: Otez-vous de là; laissez-nous passer: nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises.

Ah ! princesse, répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errants ? Veux-tu finir ? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes ? Mais voyez donc, ma commere, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous. Ah ! oui, par ma foi ! ils ont bonne mine !

Sancho, dit alors don Quichotte, leve-toi, mon fils, leve-toi ; je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis : ils veulent ma mort ; ils seront contents. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels, qui, pour me punir, ont osé cacher vos divins attraits sous la figure d'une villageoise, daignez au moins m'honorer d'un regard. Peut-être, hélas ! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnoître ; peut-être mon visage est changé pour vous : mais mon ame est toujours la même ; les enchanteurs ne peuvent rien

sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous. Je t'en ponds! répliqua Dulcinée: allons! hue! laisse-nous passer. Elle frappe alors des talons son âne, lui fait prendre le galop; et, dans les mouvements qu'elle se donne, le bât mal sanglé tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la releve en baissant les yeux. Sancho raccommode le bât: notre héros veut l'y replacer; mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux, et s'enfuit, légere comme un oiseau. Diable! s'écria Sancho, quelle gaillarde! elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. Ses demoiselles la suivoient du même train: bientôt elles disparoissent.

Eh bien! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs? Les perfides, non contents de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de

lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne; car elle étoit laide, Sancho. Point du tout, répondit l'écuyer; moi je ne l'ai vue que très belle. Vous me rappelez cependant qu'elle avoit ici, sur la levre à droite, une espece de petit poireau, d'où il sortoit comme une moustache de couleur d'or. — Mon ami, suivant les regles de la correspondance, je t'apprends que ce même signe doit se trouver sur sa cuisse droite. — Eh bien! monsieur, je ne doute point que cela ne soit fort joli; mais je n'y ai pas regardé.

Pendant cette conversation nos héros remontoient sur leurs bêtes, et prenoient le chemin de Sarragosse, où devoient se célébrer des joûtes annuelles, qui attiroient beaucoup d'étrangers. Les grands évènements que nous allons décrire empêcherent don Quichotte de s'y trouver.

CHAPITRE IX.

Aventure du char de la mort.

Don Quichotte, triste et pensif, marchoit en réfléchissant à la malice des enchanteurs, et aux moyens de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité premiere. Ces idées l'occupoient si fort, que les rênes de Rossinante étoient échappées de ses mains sans qu'il s'en fût apperçu. La pauvre bête en profitoit pour s'arrêter de temps en temps, et paître l'herbe qu'elle rencontroit. Monsieur, lui dit tout-à-coup Sancho, le désespoir ne sert jamais qu'à augmenter le mal. Je ne vous reconnois plus du tout. Qu'est devenu ce courage dont vous avez fait preuve dans tant d'occasions? Que diable est-ce ci? Sommes-nous Espagnols ou non? Que Satan puisse emporter toutes les Dulcinées du monde, plutôt que de voir un chevalier errant

comme vous tomber malade de chagrin! Ah ! mon ami, répondit le héros en soupirant, respecte, respecte dans tes discours celle dont j'ai causé l'infortune. Sans moi, sans l'horrible haine de mes ennemis, elle seroit encore l'ornement de l'univers. Qui le sait mieux que toi, trop heureux écuyer, à qui du moins les méchants n'ont pas ôté le bonheur de contempler sa beauté divine? — C'est vrai, je l'ai toujours vue comme elle est, et je suis encore ébloui de l'éclat de ses deux yeux, qui ressembloient à deux grosses perles. – Deux perles! mon fils; tu te trompes; ses yeux devoient ressembler à des saphirs. Tu veux sans doute parler de ses dents. —Il est possible, monsieur, que j'aie pris l'un pour l'autre; j'étois troublé presque autant que vous. Ce qui me fait le plus de peine, c'est de songer que dorénavant les géants ou les chevaliers vaincus que vous enverrez aux pieds de madame Dulcinée auront beaucoup de peine à la recon-

noître sous sa nouvelle figure. Je crois les voir, ces pauvres diables, courant les rues du Toboso, comme des imbécilles, demandant par-tout la princesse, qui leur passera devant le nez sans qu'ils s'en doutent. — Il faut espérer, Sancho, que l'enchantement ne s'étendra pas jusqu'aux géants que je pourrai vaincre. Au surplus, pour en être instruit, j'ordonnerai aux deux premiers de venir me rendre compte de leur voyage. — Vous ferez très sagement; car il est bon de savoir comme on vit.

Don Quichotte alloit répondre, lorsqu'il vit tout-à-coup paroître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires. Celui qui conduisoit les mules étoit un diable hideux. Après lui venoient la mort, sous la figure d'un squelette humain, un ange avec de grandes ailes, un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or; à leurs pieds l'Amour enfant tenoit son arc à la main; un guerrier cou-

vert de ses armes; et d'autres figures non moins singulieres. Notre héros surpris arrêta son coursier; Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril; et se plaçant devant la charrette: Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez. Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de campagne: c'est aujourd'hui l'octave de la Fête-Dieu; ce matin, dans un bourg situé derriere cette colline, nous avons représenté la tragédie des *états de la mort;* ce soir nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici. Nous avons pensé que ce n'étoit pas la peine de nous déshabiller, et nous voyageons comme nous voilà afin d'être tout prêts en arrivant. Cette mort que j'ai l'honneur de vous présenter est un jeune homme très aimable, qui est l'amoureux de la

troupe; la femme de l'auteur fait les reines; celui-ci, les empereurs; cette jeune fille, les anges; et moi, les diables, à votre service; personnage fort important, et qui mene toutes les intrigues au théâtre comme dans le monde. Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors don Quichotte, j'avois d'abord cru que c'étoit quelque grande aventure qui m'étoit réservée. On a raison de dire qu'il faut se méfier des apparences. Passez, passez, braves gens; allez jouer votre tragédie, et disposez même de moi, si je peux vous être bon à quelque chose; car dès mon enfance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession.

Tandis qu'il parloit, un des comédiens resté en arriere rejoignit ses camarades. Celui-là étoit vêtu de diverses couleurs et tout couvert de grelots : au bout d'un bâton qu'il portoit à la main étoient attachées trois vessies, dont il frappoit vivement la terre, et qu'il agitoit dans l'air, en sautant avec ses grelots. Rossinante

eut peur de ce bruit; pour la premiere fois de sa vie il s'avisa de prendre le mors aux dents, et d'emporter son maître dans la campagne. Sancho, voulant le ramener, se jette à bas de son âne, et court après Rossinante; le diable aux grelots saute à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le force d'aller à coups de vessie, et vole avec lui vers le village. Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de faire ce qu'il faisoit toutes les fois qu'il lui arrivoit de s'égayer; il tomba rudement avec don Quichotte, et demeura couché près de lui. Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre son âne au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savoit plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant; ce fut son maître qu'il préféra, malgré les douleurs profondes que lui causoit chaque coup de vessie donné sur son âne, et qui venoit retentir au fond du cœur de Sancho. Inquiet, troublé, désolé, le triste

écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant: Monsieur, ah! monsieur, le diable emporte mon âne. Quel diable? reprit don Quichotte. — Pardi! celui des vessies. Voyez, ô mon dieu! voyez comme il le fait galoper. — Suis-moi; je vais te le faire rendre, fussent-ils déja tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer.

Par bonheur, dans ce même instant, l'âne et le diable culbuterent; et l'âne, libre après sa chûte, s'en revint au grand trot vers son maître. Le voici! s'écria Sancho, le voici! Oh! je m'en doutois, le bon animal ne peut vivre long-temps sans moi. Ce n'est plus la peine de vous fâcher. Comment! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie? Non, je veux la châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même. — Ne vous y frottez pas, monsieur; il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux; ja-

mais on ne leur donne tort. — N'importe, Sancho; mon bras me suffit, quand même l'univers combattroit pour eux.

Il court aussitôt après la charrette, en proférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui le virent s'approcher, se jeterent promptement à terre, ramasserent de gros cailloux; et la mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, l'amour, la reine, et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente disposition. Don Quichotte étonné s'arrêta pour examiner son terrain, et voir comment il pouvoit attaquer avec avantage ce redoutable bataillon. Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y auroit pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs dans tout ce monde-là il n'y a point de chevalier errant. — Tu as raison, Sancho; c'est toi seul que cette affaire re-

garde. Je dois être simple spectateur, et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils, mets l'épée à la main, et va toi-même venger ton âne. — C'est fort bien dit; mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis; nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures. — A la bonne heure, chrétien Sancho; et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous.

A ces mots il tourne bride et poursuit froidement sa route, tandis que la mort et son escadron remontés dans la charrette continuent doucement la leur. Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grace à la prudence de Sancho, n'eut point de suite funeste.

CHAPITRE X.

Étrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier des miroirs.

NOTRE héros et son écuyer s'arrêterent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant. Eh bien! monsieur, dit Sancho, trouvez-vous que les dépouilles de votre premiere victoire que vous m'aviez promises ce matin m'aient beaucoup enrichi? C'est ta faute, répondit don Quichotte; si tu ne m'avois empêché d'attaquer ces comédiens, tu posséderois à présent la couronne d'or de l'empereur et les ailes de l'amour. — Ma foi! je n'en serois guere mieux; car j'imagine que cette couronne étoit tout au plus de fer-blanc, et peut-être de papier doré. Tout ce que portent ces farceurs-là n'est pas plus

vrai que ce qu'ils disent. — Sancho, je n'aime point du tout que tu parles mal des comédiens. Ils sont utiles dans un état policé : ils nous présentent le miroir fidele des vices et des vertus, de ce que nous sommes, et de ce que nous devrions être ; ils font à-la-fois jouir et profiter le spectateur. Douce réunion qu'on ne peut trouver que dans le bel art de la comédie ! C'est là qu'on voit des empereurs, des pontifes, des dames, des chevaliers, de simples soldats, d'autres personnages, venir tour-à-tour occuper la scene. Leurs passions, leurs caracteres, leurs intérêts différents, les font parler, s'agiter, se tourmenter pendant quelques heures : la toile se baisse, ils sont tous égaux. Voilà le monde, mon ami, excepté que presque toujours la comédie que nous jouons nous-mêmes ne vaut pas celle qu'on voit au théâtre. — Monsieur, cette comparaison est bonne, mais elle n'est pas de vous ; je l'ai entendu faire à notre curé, qui disoit encore qu'au jeu des échecs

toutes les différentes pieces, après s'être promenées pendant la partie, finissoient par aller se coucher pêle-mêle dans la boîte; ce qui, me semble, peint aussi bien ce que nous faisons sur cette pauvre terre. — En vérité, mon ami Sancho, tu sembles acquérir chaque jour plus de raison et plus d'esprit. — Pardi! si en vivant avec vous je ne gagnois pas quelque chose, je serois donc pis que nos champs qui rapportent quand on les cultive. Vous me cultivez, monsieur, et la terre n'est pas mauvaise.

L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux; c'étoit sa maniere de dire qu'il vouloit dormir. Il alla donc délivrer son âne du bât, et Rossinante de sa bride, en lui laissant la selle sur le corps, selon l'exprès commandement de don Quichotte, et revint se livrer au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

L'amitié qu'avoient l'une pour l'autre

ces deux excellentes bêtes fut si constante, si tendre, que l'auteur de cette histoire en avoit fait le sujet de plusieurs chapitres. Le traducteur n'a pas osé les conserver, par une sorte de respect pour la gravité du fond de l'ouvrage. Il a craint de choquer peut-être le goût délicat de quelques lecteurs, en leur racontant que cet âne et ce pacifique cheval se grattoient quelquefois l'un l'autre, et qu'ensuite Rossinante posoit en croix son long cou sur le cou de l'âne complaisant, par-delà lequel il passoit au moins d'une demi-aune. Ces bons animaux, regardant la terre, se trouvoient si bien dans cette posture, qu'ils y seroient demeurés trois jours, si la faim ne les eût pressés : aussi l'auteur les compare-t-il souvent à Nisus et à Euryale, à Oreste et à Pylade, seuls exemples de cette amitié si rare parmi les humains, et dont Rossinante et notre âne pouvoient leur donner des leçons. Hélas! ce ne sont pas les seules que l'homme recevroit des bêtes;

et, pour beaucoup d'autres vertus, le chien, l'éléphant, la fourmi, sauroient nous faire rougir.

Mais j'en reviens à nos héros qui dormoient chacun au pied d'un liege. Un bruit soudain dans le bois réveilla tout-à-coup don Quichotte : il écoute, regarde à travers les arbres, et voit deux hommes à cheval, dont l'un déja descendu dit à l'autre : Ote la bride à nos coursiers, laisse-les paître dans cette prairie ; ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. A ces mots le voyageur se laisse tomber sur le gazon, et les armes dont il étoit couvert retentissent contre la terre. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approche de Sancho, le prend par le bras, l'éveille avec peine, et d'une voix basse : Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très belle aventure. Plaise à Dieu qu'elle soit bonne ! répondit l'écuyer tout endormi ; où est-elle donc, monsieur ?— Regarde de ce côté ; vois-tu ce chevalier

errant tristement couché sur l'herbe? Je juge par les paroles qui viennent de lui échapper que ce héros a de profonds chagrins. —Eh bien! qu'est-ce que cela nous fait? En quoi trouvez-vous que ce soit une si belle aventure?—C'est ainsi, mon cher enfant, qu'elles commencent toujours. Mais chut! le chevalier se mouche, et paroît se disposer à chanter. — Ma foi! oui; je gagerois qu'il est amoureux. — N'en doute pas; il n'existe pas de chevalier errant sans amour. La voix de l'inconnu se fit entendre; don Quichotte et son écuyer écouterent attentivement ces paroles:

O nuit, que tu me semblois belle,
Lorsque, sous tes voiles épais,
J'allois jurer d'être à jamais
Plus amoureux et plus fidele!

Combien je redoutois le jour,
Quand celle que mon ame adore
Me permettoit, jusqu'à l'aurore,
De lui parler de mon amour!

Moins timide alors, moins sévere,
Elle osoit dire sans rougir
Ce qu'à peine elle osoit sentir
Dès qu'elle voyoit la lumiere.

Ton silence mystérieux
Augmentoit mon bonheur suprême;
Mon cœur se disoit à lui-même :
Tout dort, et je suis seul heureux.

Maintenant, ô nuit, nuit obscure,
Tes ténebres me font frémir;
Je me crois le seul à souffrir
Dans le calme de la nature.

L'inconnu finit sa romance par un soupir ; et reprenant aussitôt avec une voix dolente : O la plus aimable, s'écria-t-il, la plus ingrate des femmes! jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise n'est - elle pas un titre à tes yeux? Il ne te suffit donc pas que ma lance ait fait avouer que tu

étois la plus belle du monde à tous les chevaliers de la Navarre, de Léon, de la Castille, et même à tous ceux de la Manche!... De la Manche! reprit don Quichotte, il s'en faut de quelque chose; je ne pense pas avoir fait un aveu dont, avec juste raison, Dulcinée auroit à se plaindre. Tu le vois, Sancho, la passion fait déraisonner ce pauvre chevalier. Écoutons encore ce qu'il va dire. A la maniere dont il commence, répliqua l'écuyer surpris, cela m'a l'air d'être long. L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho; il se releve, et d'une voix fiere: Qui va là? s'écria-t-il; êtes-vous du nombre des infortunés, où de ceux que le sort favorise? Des infortunés, répondit don Quichotte. — Approchez donc; l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux.

Don Quichotte s'avance alors, et son écuyer le suit. Asseyez-vous près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je

vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession. Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant; et, quoique mon ame trop tendre puisse, hélas! à peine suffire à ses ennuis, à ses douleurs, je retrouve pourtant dans elle un sentiment de compassion pour les maux dont vous vous êtes plaint en chantant. — Seigneur, je le vois trop bien, cette compassion qui m'honore me prouve que vous connoissez le cruel et redoutable amour. — Si je le connois! juste ciel! à qui parlez-vous de ses peines? — Ah! nos cœurs s'entendent, seigneur; nous sommes tous deux dédaignés. Oh! pour cela, non, dit alors Sancho qui voulut se mêler de la conversation, mon maître n'est point dédaigné; nous avons une maîtresse extrêmement commode, et douce comme un petit mouton. Est-ce là votre écuyer? demanda le chevalier inconnu. Oui, répondit

don Quichotte. — Je ne laisse pas d'être surpris qu'il ose parler devant son maître. Le mien que vous voyez là, déja sur le retour de l'âge, n'a jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche en ma présence. Oh bien! je la prends cette liberté, dit Sancho d'un air mécontent; je parle tant qu'il me plaît devant mon maître, et devant d'autres qui font souvent les messieurs, et qui peut-être... Suffit, je m'entends.

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras: Frere, dit-il, venez avec moi, nous jaserons tout à notre aise: laissons nos maîtres se raconter leurs amours; ils en ont au moins jusqu'à demain. Je le veux bien, reprit Sancho; je ne serai pas fâché de vous faire voir qui je suis, et de quel bois je me chauffe, lorsqu'il s'agit de babiller. Les deux écuyers se retirerent; et notre auteur abandonne les maîtres pour nous raconter la conversation qu'eurent ensemble leurs valets.

CHAPITRE XI.

Entretien des deux écuyers.

Il faut convenir, monsieur, dit l'inconnu, que la vie que nous menons à la suite des chevaliers errants est une terrible vie : nous ne mangeons pas un morceau de pain qui ne soit acheté à la sueur de notre front. Cela est vrai, monsieur, répondit Sancho; encore ce pain manque-t-il souvent ; et vous savez comme moi que l'on est quelquefois deux jours sans autre nourriture que le vent qui souffle. — Je n'en disconviens pas, mon cher confrere ; mais heureusement l'on est soutenu par la certitude des récompenses : il est si rare qu'un chevalier ne trouve pas l'occasion de donner à son écuyer quelque duché, quelque marquisat un peu raisonnable ! — Puisque nous en sommes là-dessus, monsieur, je ne vous

cacherai point que j'ai déja dit à mon maître que je me contenterois d'une petite isle. Mon maître me l'a promise, et je l'attends tous les jours. — Moi, j'ai demandé au mien un petit canonicat, qui va m'arriver un de ces matins. — Ah! ah! j'entends; votre maître est sans doute un chevalier errant d'église: le mien n'est qu'un séculier. Quelques personnes, que je n'aime guere, vouloient lui persuader de se faire archevêque; ce qui m'auroit causé, je vous l'avoue, le plus grand des embarras; car, je n'en fais pas le fin, je ne vaux rien pour être ecclésiastique; un bénéfice me gêneroit. Grace au ciel, mon maître ne s'en est pas soucié. Il a fort peu d'ambition, ses desirs sont très modérés; et, sans aller chercher midi à quatorze heures, il persiste à devenir tout bonnement empereur. — Mais écoutez donc, mon confrere: je ne sais guere si le gouvernement de cette isle dont vous me parliez ne sera pas aussi gênant que pourroit l'être un bé-

néfice. Je connois ces charges-là ; elles ne sont rien moins que légeres ; et le métier de gouverner les autres n'est pas toujours un joyeux métier. Je vous assure que nous ferions mieux de nous retirer chacun dans notre petite gentilhommiere, où nous occuperions nos loisirs dans des exercices doux et agréables, comme la chasse, la promenade, la pêche. Au bout du compte, qu'allons-nous chercher ? Il n'y a pas un de nous autres qui n'ait son petit château, un bon cheval, une paire de lévriers, et une ligne pour se divertir. — Sans doute, monsieur, sans doute ; et j'ai bien tout ce que vous dites là, excepté qu'au lieu du cheval j'ai un âne, mais un âne excellent, superbe, tout gris, que je ne troquerois pas, ma foi ! contre le cheval de mon maître. Quant aux lévriers, je n'en ai pas non plus ; mais il y en a de reste dans notre village, et j'aime beaucoup à chasser avec les chiens d'autrui. — Eh bien ! croyez-moi ; faisons une fin : laissons là

toutes les chevaleries, et retirons-nous dans nos terres pour nous occuper en paix de l'éducation de nos enfants. Moi qui vous parle, j'en ai trois qui sont trois petits bijoux. — J'en ai deux, monsieur, qui, sans vanité, pourroient être présentés au pape, sur-tout mon aînée, qui est un joli brin de fille. Je l'éleve pour être comtesse, quoique sa mere ne le veuille pas. — Quel âge a-t-elle, monsieur, cette future comtesse? — Mais elle approche de quinze ans: déja cela vous est grand d'une toise, gentil, frais comme une matinée d'avril, leste, découplé, gaillard, et sur-tout fort comme un Turc. — Diable! voilà de bonnes dispositions pour être comtesse. — Oh! sa mere a beau dire, elle le sera.

Parlons de nos maîtres, reprit l'écuyer: êtes-vous content du vôtre? Assez, répondit Sancho: il est un peu fou; mais il est bon-homme, incapable de faire du mal à qui que ce soit, desirant du bien à tout le monde, et si simple qu'un en-

fant lui feroit croire qu'il est nuit en plein jour; aussi je l'aime comme la prunelle de mes yeux, et je donnerois ma vie pour lui. — Le mien n'est pas plus sage qu'il ne faut; mais il s'est fait fou volontairement pour rendre le bon sens à un autre. Quant à sa force, à sa valeur, elles sont extraordinaires. — Il est amoureux, ce me semble? — Oui, d'une certaine Cassildée de Vandalie, qui est une terrible dame pour la cruauté. — Que voulez-vous? chacune de ces dames-là ne manque pas d'avoir ses défauts. Je ne vous dis rien de celle de mon maître; mais croyez que si la vôtre bronche, la nôtre tombe à chaque pas.

Pendant cette conversation, Sancho toussoit et crachoit fréquemment comme quelqu'un qui a besoin de boire. Vous avez la langue seche, dit l'écuyer inconnu; je vais vous chercher un excellent remede, que je porte toujours avec moi. Il se leve alors, et revient avec une grosse bouteille de cuir pleine de vin, et un

pâté long d'une demi-aune. — Ah mon dieu ! s'écria Sancho, qu'est-ce que cela, monsieur ? — C'est un méchant pâté de levraut. — Juste ciel ! ce levraut-là étoit aussi gros qu'un chevreuil ! Quoi ! monsieur, vous portez avec vous des pâtés pareils ? — Je n'y manque jamais ; et vous ne voyez que le reste de nos provisions. — Diable ! répétoit Sancho en se hâtant d'ouvrir le pâté, dont il saisit une part énorme, vous êtes, je le confesse, un écuyer admirable, magnifique, grand, libéral, digne d'être à jamais aimé de ceux à qui vous faites l'honneur de les admettre à votre table. Ces mots étoient prononcés avec de longs intervalles, à chaque morceau qu'il avaloit. Je ne puis, ajoutoit-il, vous exprimer assez ma reconnoissance pour votre aimable politesse : ce pâté a l'air d'être venu là par enchantement. Hélas ! malheureux que je suis ! mon pauvre bissac ne contient qu'un peu de fromage, si dur qu'il casseroit la tête d'un géant, quel-

ques carottes, quelques avelines, voilà tout : mon maître prétend que les chevaliers ne doivent manger que des fruits secs. Fi donc ! mon confrere, répond l'inconnu : ah ! je voudrois voir que mon maître s'avisât de m'imposer ce régime ! Ces messieurs n'ont qu'à vivre selon leurs lois ; mais j'ai toujours à mon arçon, d'un côté une bonne cantine de viandes froides, de l'autre cette bouteille que j'aime, que je chéris, et que j'embrasse à tout moment. Monsieur, reprit Sancho d'une voix tendre, voulez-vous bien me permettre de l'embrasser une fois. L'inconnu remit alors la bouteille dans ses mains. Sancho la porte à sa bouche ; et, se renversant sur le dos, il se met à regarder les étoiles, et demeure au moins un quart-d'heure dans cette position, qui lui plaisoit. En se relevant, il fit un soupir, laissa tomber sa tête sur son sein : Ah ! monsieur, dit-il, ah ! monsieur, c'est lui, je le reconnois ; il est de Ciudad-réal. — Vous avez raison ; c'est

de là qu'il est; de plus il a quelques années. — A qui le dites-vous? mon dieu! Il n'y a pas de vin dont je ne devine, à la seule odeur, le pays et la qualité: c'est une vertu, un don de famille. Imaginez-vous que j'ai eu deux parents, du côté paternel, qui furent les meilleurs buveurs, les ivrognes les plus renommés de la Manche. Un jour on vint les prier de juger d'un certain vin: l'un approcha son nez du gobelet, l'autre en mit une seule goutte sur sa langue. Le premier dit, Ce vin-là est bon, mais il sent le fer; l'autre dit, Ce vin-là est bon, mais il sent le cuir. Le maître du tonneau soutint que cela n'étoit pas possible, que jamais ni fer ni cuir n'avoient approché de son vin. Au bout d'un certain temps, le tonneau vuidé, l'on retrouva dans la lie une très petite clef attachée à un très petit cordon de cuir. Jugez, monsieur, si le descendant de ces deux grands hommes doit sentir le prix du bon vin que vous avez la bonté de lui offrir.

Ce discours fut suivi d'une nouvelle visite à la bouteille. Enfin, quand nos écuyers furent las de boire et de babiller, ils s'endormirent l'un près de l'autre. L'auteur de l'histoire les laisse dormir pour retourner aux deux chevaliers.

CHAPITRE XII.

Grande querelle et terrible combat entre les héros errants.

Après une belle et longue conversation, l'inconnu dit à don Quichotte: Seigneur, je dois vous apprendre que cette incomparable Cassildée de Vandalie dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. L'un de ces travaux étoit à peine achevé que Cassildée m'en indiquoit un autre, m'as-

surant toujours en vain que ce seroit le dernier. C'est ainsi qu'elle exigea que j'allasse défier à Séville cette célebre géante nommée la Giralda [1], qui, sans jamais changer de place, se donne un si terrible mouvement. J'allai, je vis, je vainquis, je fixai la Giralda, grace à un vent du nord qui souffla pendant une semaine. Après cet exploit Cassildée me prescrivit de peser les énormes pierres des taureaux de Guisando; entreprise plus digne d'un crocheteur que d'un chevalier. Elle voulut encore que, me précipitant dans le profond abyme de Cabra, je lui racontasse en détail les merveilles qu'il renfermoit. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne, et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errants de cette con-

(1) C'est une figure colossale de bronze doré, pesant vingt-huit quintaux, et formant cependant une girouette très mobile au sommet de la tour qui sert de clocher à la cathédrale de Séville.

trée que ma dame l'emportoit en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déja vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'étoit pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie.

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colere, et ne pas répondre par un démenti. Seigneur, dit-il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols; mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'étoit pas ce guerrier célebre: vos yeux sans doute furent abusés. — Comment! que voulez-vous dire? J'ai si bien vaincu don Quichotte, que je vais vous le dé-

peindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes ; il a pris pour son surnom celui de chevalier de la triste figure ; son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança ; le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante ; sa dame, Dulcinée du Toboso, ci-devant Aldonza Lorenzo, dont il a changé le nom comme j'ai fait pour la mienne, qui s'appeloit simplement Cassilde, et que j'appelle Cassildée. Voilà, ce me semble, assez de détails ; et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance. — Avant d'accepter cette preuve, je dois vous répondre, seigneur, que ce don Quichotte dont vous parlez est mon ami le plus tendre, le plus inséparable, le plus intime ; que tout ce que je puis faire pour accorder en ce moment la politesse et la vérité, c'est d'imaginer que les enchanteurs ennemis de don Quichotte ont donné ses

traits, sa figure, que vous avez exactement dépeints, à quelque guerrier vaincu par vous. Ce n'est pas la premiere fois que leur effroyable malice employa ces moyens affreux pour ternir la gloire de celui qu'ils détestent. Hier encore ils ont transformé la divine Dulcinée en une vile paysanne. Ne doutez point qu'ils n'aient de même métamorphosé mon ami; n'en doutez point, je vous le répete: si je pensois que sur ce point il vous restât la moindre incertitude, je vous dirois alors, seigneur, que voici don Quichotte lui même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval.

En disant ces mots, le héros se leve, et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir: J'aime fort, répond-il, que l'on me détrompe; et, s'il faut vous parler avec franchise, celui qui vous vainquit transformé ne sera pas fâché de vous vaincre en personne. Mais les exploits de nuit ne plaisent qu'aux brigands: attendons que la belle aurore

puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vainçu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie. J'aurois dicté moi-même ces conditions, reprit le fier don Quichotte. Aussitôt les deux héros vont éveiller leurs écuyers, et leur commandent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour pour vuider cette grande querelle.

Sancho surpris et tout effrayé demeura muet à cet ordre. Frere, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie? Non, répondit le triste Sancho. — Je vais vous mettre au fait, mon ami; c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif. — Qu'entendez-vous par ces paroles? — J'entends que pendant le combat de nos maîtres nous jouerons aussi des couteaux. — Ah! c'est la coutume d'Andalousie? — Oui, c'est un ancien usage auquel on ne peut guere manquer; ainsi,

mon confrere, préparez-vous. — Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. Mon maître, qui connoît assurément bien toutes les ordonnances de la chevalerie, ne m'a jamais dit que les écuyers fussent obligés de se battre entre eux. Mais enfin, en supposant que ce soit une de vos lois, il doit y avoir une punition pour ceux qui manquent à la loi; or je vous déclare d'avance que je me soumets à la punition. D'ailleurs je n'ai point d'épée. — A cela ne tienne, mon cher! j'ai avec moi deux grands sacs de toile; vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battrons à coups de sac. — Comme cela je le veux bien; celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussiere de dessus l'habit de son ennemi. — Sans doute; mais je dois vous prévenir que, de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux. — Seulement! Diable! comme vous y allez! C'est avec

cet édredon-là que vous faites vos oreillers! Oh bien! monsieur, je vous déclare que vos sacs seroient remplis d'étoupes de soie, que je ne me battrai point. Laissons à nos maîtres cette folie; vivons et buvons, croyez-moi. Avez-vous peur que la mort ne vienne nous prendre trop tard? Allez, allez, soyez tranquille; ne cueillons pas le fruit verd, il tombe assez de lui-même quand il est mûr. — Cependant nous ne pouvons nous empêcher de nous battre au moins une demi-heure. — Pas une seule minute. Il seroit beau vraiment qu'après avoir bu ensemble de ce bon vin que vous m'avez donné si généreusement, nous allassions nous échiner! Non, non, il n'en sera rien; je ne peux me battre qu'en colere, et je n'aurai jamais de colere contre quelqu'un aussi aimable que vous. — Pardonnez-moi, je sais un moyen: avant de commencer je vous donnerai, si vous voulez, une demi-douzaine de soufflets; cela réveillera votre colere, fût-elle plus assou-

pie qu'une marmotte. — Non, monsieur; il vaut beaucoup mieux laisser dormir nos coleres; Dieu nous ordonne de vivre en paix; chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion : vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répete; le mal qui en arriveroit seroit sur votre conscience.

Dans ce moment la brillante aurore s'avançoit sur son char d'opale; les plantes, les fleurs, les tendres arbustes, relevoient à son doux aspect leur tête humide de rosée; les oiseaux secouant leurs ailes se répondoient d'un arbre à l'autre; les forêts, les prés tout couverts de perles liquides, de pierres précieuses, réfléchissoient les couleurs du ciel; les fontaines, les ruisseaux limpides murmuroient plus agréablement; la terre, les eaux, toute la nature sembloit sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il

avoit passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageoit tout le visage, descendoit de deux doigts au-dessous de la bouche; il étoit de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnoit au reste de la figure un air, un aspect effroyables. Sancho recula quatre pas, croyant appercevoir un spectre. Il résolut bien dans son cœur de recevoir mille soufflets plutôt que de se mettre en colere contre le possesseur d'un tel nez.

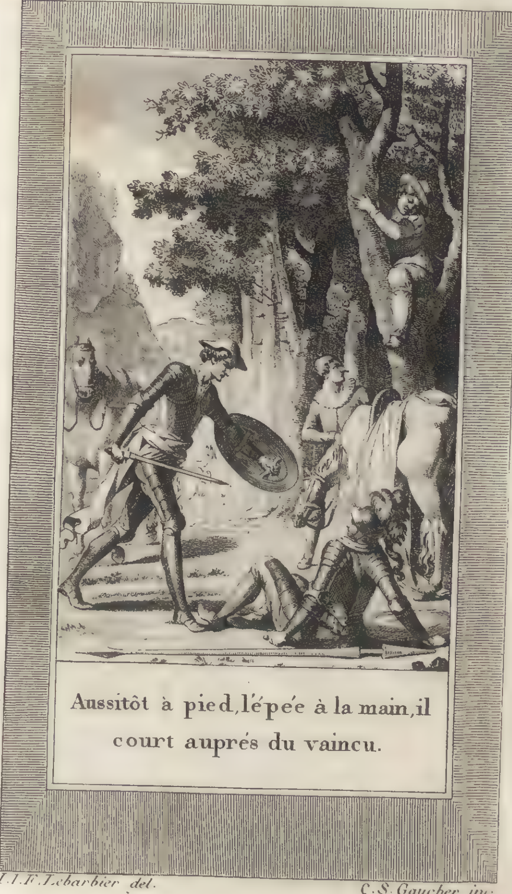
Don Quichotte pendant ce temps contemploit son adversaire, dont la visiere exactement fermée ne lui permettoit pas de voir le visage. Sa taille n'étoit pas haute, mais ses membres paroissoient forts. Il portoit par-dessus ses armes une casaque de brocard d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageoit son casque; et sa grosse lance étoit armée

d'un fer acéré long d'un palme. Notre héros jugea que son ennemi devoit être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur, et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visiere. Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, répondit fièrement l'inconnu. Du moins, reprit notre chevalier, daignez me regarder avec attention, et me dire si je suis ce don Quichotte que vous prétendez avoir vaincu. — Il est impossible, seigneur, de lui ressembler davantage. Je n'ose pourtant rien affirmer, d'après ce que vous m'avez dit des enchanteurs qui le poursuivent. — Il suffit; montons à cheval, cette lance finira votre erreur.

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers, et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avoit pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui crie: Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée; le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur. Sans doute, répondit don Quichotte en

s'arrêtant, à condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. Dans ce moment ses yeux se porterent sur l'étrange nez de l'écuyer; il demeura surpris à cette vue. Sancho, qui trembloit de toutes ses forces, et cherchoit à s'éloigner de ce nez terrible, s'en vint supplier son maître de vouloir bien l'aider à monter sur un arbre, pour voir, disoit-il, plus à l'aise le beau combat qu'il alloit livrer. Je t'entends, répondit don Quichotte, tu n'aimes à regarder les taureaux que du haut de la galerie. —Monsieur, je ne vous cache point que ce diable de nez me fait un peu de peur; je ne me soucie pas de rester à sa portée. —Je le conçois, mon ami; et si je n'étois moi-même, j'en serois peut-être troublé.

Le héros se détourne alors pour placer Sancho sur un liege. Le chevalier des Miroirs arrivoit dans cet instant de toute la vîtesse de son coursier, c'est-à-dire au petit trot; car ce coursier ne valoit



Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprés du vaincu.

J. J. F. Lebarbier del. *C. S. Gaucher inc.*

guere mieux que Rossinante. Il s'apperçoit en arrivant que don Quichotte occupé de son écuyer n'avoit pas encore pris du champ : il s'arrête pour l'attendre. Notre héros qui le voit près de lui se retourne vivement, enfonce les éperons dans les flancs maigres de Rossinante, et, pour la premiere fois de sa vie, le fait partir au galop. L'inconnu veut en faire autant ; mais, malgré ses coups de talons, son cheval essoufflé demeure immobile. Le pauvre chevalier s'agitoit avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fait vuider les arçons, et le jette à terre sans connoissance. Aussitôt à pied, l'épée à la main, il court auprès du vaincu, dont il se hâte de délacer le casque pour s'assurer s'il étoit mort. Sancho plein de joie s'étoit pressé de descendre de son arbre. Il arrivoit lorsque son maître découvrant le visage de son ennemi reconnoît.... faut-il le dire? et qui

jamais pourra le croire?... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco. Stupéfait de surprise: Sancho, s'écrie-t-il, Sancho, viens, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. Sancho s'approche, regarde, et, reconnoissant le bachelier qui demeuroit étendu sans mouvement, se met à faire de grands signes de croix. Monsieur, dit-il, c'est égal; commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. Je pense que tu as raison, répond don Quichotte; ce ne peut être que pour m'abuser et se soustraire à ma vengeance que ce négromant vient de prendre la figure de Carrasco. Il leve aussitôt son épée; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vient se jeter aux pieds du vainqueur: Arrêtez, s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami; c'est le pauvre Samson Carrasco, c'est lui; n'en doutez pas, monsieur, je vous l'assure, vous le certifie,

vous le jure sur ma conscience. Où est votre nez, demande Sancho. Le voilà, répond l'écuyer en le tirant de sa poche, et lui montrant un nez postiche. Sainte Marie! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cecial, mon voisin et mon compere? — Sans doute, je suis Thomas Cecial, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu! empêche ton maître de le tuer.

Le bachelier reprit alors ses sens; et don Quichotte lui présentant la pointe de son épée: Chevalier, dit-il, vous allez mourir si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse, pour revenir ensuite me rendre compte de l'état où vous l'aurez trouvée. Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira, répondit d'une voix foible Carrasco. Ce

n'est pas tout, reprit don Quichotte, avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvoit être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressembloit; comme, de mon côté, j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble. Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné : j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité; mais, pour Dieu! donnez-moi la main, et daignez m'aider à me relever.

Don Quichotte satisfait secourut son ennemi, parvint avec les deux écuyers à le remettre à cheval; et le laissant entre les mains de Thomas, qui le conduisit au prochain village, il reprit, suivi de Sancho, la route de Sarragosse.

CHAPITRE XIII.

De ce qu'étoient véritablement le chevalier des Miroirs et son écuyer.

Tout orgueilleux de sa victoire, animé par l'espérance que le chevalier des Miroirs, fidele aux serments qu'il avoit faits, reviendroit lui porter des nouvelles de l'enchantement de Dulcinée, don Quichotte ne se possédoit pas de joie, et s'éloignoit à grands pas de son adversaire. Celui-ci, triste, humilié, s'en alloit la tête basse, songeant avec assez d'humeur à la désagréable issue qu'avoient eue ses beaux projets. C'étoit d'après le conseil de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'étoit fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avoient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte, de le faire suivre ensuite par le

bachelier ainsi déguisé. Vous l'appellerez au combat, lui avoient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole ; et nous aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau.

Le jeune bachelier n'avoit vu dans cette commission qu'une partie de plaisir. Thomas Cecial, voisin de Sancho, homme d'esprit et d'un naturel gai, s'étoit offert pour jouer le rôle d'écuyer. Carrasco s'équipa comme nous l'avons vu. Thomas se munit d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût pas ; et tous deux en marche sur des haridelles avoient suivi les traces de notre héros, qu'ils penserent joindre près du char de la mort. Le soir même ils le découvrirent dans le bois, où l'aventure que nous avons décrite pensa se termi-

ner tragiquement pour le pauvre bachelier, et le mettre tout-à-fait hors d'état de recevoir jamais ses licences.

Monsieur Carrasco, lui disoit Thomas en le ramenant, savez-vous bien que, dans le fait, nous n'avons que ce que nous méritons. Don Quichotte est fou, nous nous croyons sages; il s'en va fort bien portant et plein de joie, nous nous en retournons fort tristes et frottés de main de maître. De quel côté pensez-vous que soit le bon sens? Du nôtre, répondit Carrasco, parceque notre folie ne durera qu'autant que nous le voudrons bien. — En ce cas j'ai l'honneur de vous dire que je ne veux plus que la mienne dure; et, dès que nous aurons gagné un village où vous pourrez vous faire panser, je vous avertis que je m'en retourne chez nous. — Tu feras fort bien, mon ami; mais quant à moi, je te réponds que, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur don Quichotte. Je suis piqué, je

l'avoue ; jusqu'à présent j'avois cherché ce fou-là pour le guérir, mais à présent ce sera pour me venger.

En parlant ainsi, nos héros battus arriverent à un bourg, où le bachelier s'arrêta pour se remettre de sa lourde chûte. Son écuyer l'y laissa, et notre historien le laisse aussi jusqu'au moment fort éloigné où nous le verrons reparoître.

CHAPITRE XIV.

Rencontre de notre héros et d'un gentilhomme de la Manche.

Nous avons dit que don Quichotte, fier de son triomphe, et ne doutant plus qu'il ne fût le plus vaillant chevalier du monde, poursuivoit sa route vers Sarragoce. Assuré désormais de mettre à fin les plus terribles aventures, il se moquoit en lui-même des enchantements, des enchanteurs, et ne se rappeloit plus ce

nombre infini de disgraces que ces méchants lui avoient causées. Le seul souvenir qui venoit troubler son extrême félicité, c'étoit la métamorphose de Dulcinée. Il y pensoit avec douleur, et s'occupoit profondément des moyens de lui rendre sa premiere forme, lorsque le bon Sancho le tira de sa rêverie :

Monsieur, dit-il, j'ai toujours devant les yeux l'effroyable nez de mon compere Thomas Cecial. Je ne puis encore comprendre comment l'on quitte et l'on reprend à volonté un nez aussi extraordinaire. Eh quoi ! mon ami, reprit le héros, ta simplicité te fait-elle croire que cet écuyer fût Thomas Cecial, et que le chevalier des Miroirs fût le bachelier Carrasco? — Ma foi ! je ne sais qu'en dire. Le nez ôté, je vous jure que c'étoit Thomas Cecial en personne. Je l'ai vu, je lui ai parlé souvent chez nous ; et j'ai reconnu sa figure, ses traits, et son son de voix. — Mais, mon pauvre Sancho, raisonnons un peu : comment voudrois-tu

que Carrasco se fût fait chevalier errant exprès pour venir me combattre? Suis-je son ennemi? lui ai-je fait du mal? a-t-il quelque motif de se plaindre de moi? un bachelier peut-il porter envie à la gloire que je me suis acquise dans la profession des armes? — Je sens bien cela, monsieur; mais si c'est un tour des magiciens, pourquoi diable ont-ils été choisir, parmi tant d'autres figures qui sont dans le monde, précisément les deux visages de Carrasco et de mon compere Thomas? — Par une raison bien simple: les enchanteurs, ayant prévu que dans ce fameux combat la victoire suivroit ma lance, se sont hâtés de donner au vaincu le visage d'un de mes amis, afin que cette ressemblance retînt ma juste colere et m'empêchât d'ôter la vie à celui qu'ils avoient armé contre moi. Ce talent de changer les figures doit peu te surprendre, Sancho, puisque toi-même, il n'y a pas long-temps, fus le témoin oculaire de la triste métamorphose de Dulci-

née. Tu sais trop bien qu'à l'instant où ses attraits divins t'éblouissoient, je ne voyois devant moi qu'une grossiere et laide paysanne. Assurément cette transformation étoit beaucoup plus difficile, infiniment plus étonnante que celle du bachelier. Au surplus, que m'importent leurs ruses? elles n'empêchent pas que je ne sois vainqueur.

Sancho, qui savoit fort bien que la métamorphose de Dulcinée étoit son unique ouvrage, et non celui des magiciens, n'étoit pas entièrement satisfait des raisons que lui donnoit son maître. Il n'osoit répliquer, de peur de se trahir, et se grattoit la tête sans répondre, lorsque nos héros furent joints par un cavalier monté sur une belle jument pommelée. Ce cavalier portoit un manteau de drap verd, bordé de velours violet, avec un bonnet du même velours; l'équipage de la jument étoit de ces deux couleurs. Il étoit armé d'un sabre mauresque que soutenoit un riche baudrier; à ses bottines, semblables

au baudrier, étoient attachés des éperons vernis en verd. Tout étoit propre sans recherche; et le visage, l'air du voyageur, qui paroissoit avoir cinquante ans, ses cheveux gris, son front serein, sembloient inspirer à-la-fois la confiance et le respect.

En passant près de don Quichotte, il le salua poliment, et continua son chemin. Notre chevalier l'appela : Seigneur, dit-il, si vous suivez cette route, et qu'il vous importe peu de marcher moins vîte, je serois charmé d'avoir l'honneur de voyager avec vous. Je vous l'aurois proposé le premier, répondit le cavalier, si je n'avois craint que ma jument ne fît emporter votre cheval. Oh! n'ayez pas peur, s'écria Sancho; notre cheval est le plus honnête et le mieux élevé du monde. Jamais il ne s'est oublié qu'une seule fois dans sa vie; mon maître et moi nous nous en souviendrons long-temps. Vous pouvez en sûreté marcher à côté de lui; la pauvre bête n'y regardera point. A ces

mots le voyageur ralentit son pas, et se mit à considérer la mine de don Quichotte. Celui-ci venoit d'ôter son casque et de le remettre à Sancho, qui le portoit à l'arçon de son bât. La figure extraordinaire du chevalier, l'étonnante longueur de son cheval, sa haute taille, ses armes, son visage sec et jaune, causerent une si grande surprise à l'étranger, que don Quichotte la lut dans ses yeux. Vous paroissez étonné de me voir, lui dit-il avec un doux sourire; mais vous cesserez de l'être quand je vous aurai dit que je suis un de ces chevaliers qui vont cherchant les aventures. J'ai abandonné mon pays, ma famille, ma maison; j'ai engagé presque tout mon bien pour me jeter aveuglément entre les bras de la fortune. J'ai voulu ressusciter l'ancienne chevalerie errante; et depuis long-temps, à travers les victoires et les défaites, les revers et les succès, toujours supérieur aux évènements, je parcours le monde en secourant les foibles, défendant les

opprimés, soutenant l'honneur des belles, et protégeant avec cette lance les veuves et les orphelins. Quelques exploits assez heureux pour cette sainte et digne cause m'ont déja valu l'honneur d'être le héros d'une histoire imprimée : trente mille exemplaires de ma vie sont répandus en Espagne ; je ne serois pas surpris que bientôt on en vît paroître trente mille autres. Enfin, pour tout vous dire en un seul mot, je suis don Quichotte de la Manche, surnommé le chevalier de la triste figure. Ma modestie souffre un peu de me louer ainsi moi-même ; mais le mérite le plus discret est forcé de parler de lui lorsque personne n'est là pour le vanter.

Après ces paroles don Quichotte se tut, et l'étranger encore plus surpris ne trouvoit rien à lui répondre. Après un assez long silence : Seigneur chevalier, dit-il, ma franchise ne peut vous cacher que ce que vous venez de me dire, loin de faire cesser mon étonnement, ne sert

qu'à l'augmenter. Je ne croyois point qu'il y eût aujourd'hui des chevaliers courant le monde, encore moins que leur histoire fût imprimée. Malgré mon respect très sincere pour l'occupation si louable de secourir les opprimés, de défendre les veuves et les orphelins, je n'aurois jamais pensé, si je ne le voyois de mes yeux, qu'il y eût des hommes assez vertueux pour consacrer leur vie à ce noble emploi. Je vous en félicite de tout mon cœur; et si votre histoire imprimée n'est, comme je le présume, qu'une suite de ces bonnes actions, j'aurai beaucoup plus de plaisir à la lire que je n'en ai trouvé dans ces volumineux ramas de mensonges qu'on appelle romans de chevalerie, où la raison, les mœurs et le goût sont également blessés. Monsieur, reprit don Quichotte assez gravement, tout le monde n'est pas d'accord que les livres dont vous parlez ne soient que des recueils de mensonges. — Personne, ce me semble, n'en doute. — Moi, j'en doute;

et si j'étois sûr d'avoir le plaisir de causer quelques heures avec vous, je vous prouverois incontestablement qu'il n'est peut-être point d'histoires aussi authentiques, aussi vraies, aussi utiles, que les histoires de chevalerie. Malheureusement je sais trop qu'il est à la mode à présent de les placer au rang des fables. Laissons cette discussion, et permettez-moi de vous demander à mon tour quel état, quel genre de vie votre goût vous a fait choisir.

Seigneur, répondit l'étranger, je dois ces détails à votre politesse. Je suis gentilhomme, j'habite un village où nous irons dîner aujourd'hui, si vous voulez bien me faire cet honneur. Mon nom est don Diegue de Miranda; ma médiocre fortune est plus que suffisante pour mes desirs. Je passe ma paisible vie avec ma femme, mes enfants et quelques amis. La chasse et la pêche sont les amusements qui remplissent mes loisirs. Je n'ai ni meute ni équipage; les grands apprêts

ne conviendroient point à mes simples délassements. Un héron, une perdrix privée, sont tout ce qu'il me faut et tout ce que je veux. J'ai quelques livres, les uns latins, les autres espagnols : j'en fais comme de mes amis, j'ai soin qu'ils soient en petit nombre. L'histoire m'instruit et m'amuse. J'éleve mon ame avec les ouvrages de piété, mais je lis davantage les auteurs profanes, lorsqu'ils réunissent une morale pure au charme de l'imagination et à l'harmonie du style. Je vais quelquefois dîner chez mes voisins, je les invite chez moi plus souvent. Dans ces repas toujours abondants, jamais recherchés, je tâche d'égayer mes convives, sans me permettre et sans souffrir qu'on y médise de personne. Je ne m'informe point des actions d'autrui, je me borne à veiller sur les miennes ; mes yeux et ma sévérité ne s'étendent point au-delà de mon étroit horizon. Attentif autant que je le peux à remplir les préceptes de ma religion sainte, je n'oublie pas sur-tout

de partager mes biens avec les pauvres. Quand j'ai le bonheur de pouvoir donner, je fais en sorte que ce soit un secret entre mon cœur et celui qui reçoit : je sais trop que la vanité détruit le mérite d'une bonne action ; et je me dis que, puisque cette bonne action est un plaisir, ce n'est pas la peine de s'en vanter. Je tâche de remettre la paix entre mes voisins brouillés, de réunir les familles divisées, de leur prouver que le bonheur dans ce monde n'est autre chose que la volonté de s'aider mutuellement. C'est ainsi que je coule mes jours, en attendant avec tranquillité le moment où j'en rendrai compte au souverain créateur, dont j'espere que la miséricorde surpassera la justice.

Don Diegue cessa de parler ; et Sancho, qui l'avoit écouté avec une extrême attention, se jette à bas de son âne, court saisir la jambe du bon gentilhomme, la serre tendrement, pousse des sanglots, et se met à lui baiser les pieds. Que faites-

vous donc, mon frere? lui dit don Diegue surpris. Ce que je dois, monsieur, répondit Sancho, ce que doivent faire tous les honnêtes gens qui vous connoîtront. Vous êtes le premier saint en manteau verd que j'aie vu de ma vie. — Je ne suis point saint, mon ami; je sais trop, hélas! tout ce qui me manque; votre simplicité vous abuse, et votre humble modestie prouve que vous valez mieux que moi. — Il s'en faut bien, ma foi! répond Sancho en retournant à son âne; et remonté sur son bât, il essuie avec ses mains les larmes d'attendrissement que don Diegue avoit fait couler.

Monsieur, reprit don Quichotte, permettez à l'intérêt que vous inspirez de vous faire encore quelques questions. Vous savez que les anciens philosophes, privés malheureusement des lumieres de la foi, faisoient consister le bonheur dans les prospérités terrestres, et n'en connoissoient pas de plus grande que celle d'avoir une famille nombreuse. Daignez

me dire si vous avez beaucoup d'enfants. Je n'ai qu'un fils, répondit tristement don Diegue; et je vous avoue avec peine que ce fils si cher à mon cœur ne contribue pas autant qu'il le pourroit à la félicité de son pere. Il a dix-huit ans, monsieur; il en a déja passé six à Salamanque à s'instruire dans les langues grecque et latine; lorsque j'ai voulu qu'il s'appliquât à d'autres sciences plus utiles à son avancement, je n'ai pu l'obtenir de lui; tant l'amour de la poésie remplit et transporte son ame. Au lieu de profiter de son esprit, de ses talents, des avantages qu'il auroit pour devenir magistrat, auditeur, pour arriver même au conseil, il passe sa vie à examiner si tel vers d'Homere est plus beau que tel vers de Virgile, si une épigramme de Martial n'a pas un sens différent de celui des commentateurs. Son avancement, sa fortune, l'occupent infiniment moins qu'Horace, Perse, Juvénal; car il ne fait pas grand cas des poëtes de notre nation: il dédaigne

même nos langues modernes; et tout ce qui n'est pas grec ou latin ne lui paroît guere mériter d'estime.

Monsieur, reprit don Quichotte, je n'ai pas besoin de vous rappeler que les défauts des enfants ne doivent jamais altérer la tendresse paternelle: les peres ont le droit sans doute, et c'est même un devoir sacré, d'indiquer dès l'enfance à leurs fils le chemin qu'ils doivent suivre avec le plus d'avantage, de les y mener par la main, en les contenant avec soin dans l'étroit sentier des vertus; mais lorsque les enfants sont grands, et que, sans abandonner ces vertus, ils marquent de l'éloignement ou du dégoût pour la route qu'on leur a tracée, qu'ils préferent décidément tel état à tel état, telle science à telle autre, je pense que c'est là le point où s'arrête l'autorité d'un pere, je pense qu'il n'a plus le droit de forcer leur inclination. Cette contrainte seroit tout au plus permise au manouvrier indigent qui a besoin, pour manger du pain, que son

fils apprenne son métier. Le vôtre n'est pas dans ce cas; et je ne vois point que vous deviez autant vous affliger de son goût pour la poésie. La poésie, seigneur gentilhomme, est une jeune et belle vierge, que ses attraits, son éclat, sa délicate pudeur, rendent l'objet des hommages de toutes les autres sciences. Jalouses et fieres entre elles, c'est la seule poésie qu'elles veulent bien consentir à regarder comme leur reine: elles ne croient pas déroger en s'humiliant à sa cour. Réunies pour lui complaire, elles s'honorent de l'embellir, et savent qu'en l'embellissant elles reçoivent d'elle un lustre nouveau. J'estime heureux le jeune homme épris de la poésie; mais il faut qu'il sache l'aimer; il faut qu'il n'expose point cette pudique maîtresse à des regards effrontés; qu'il ne recherche point pour elle les humiliants succès que donne un public ignorant; qu'il ne la vende point dans la satyre à la haine ou à l'orgueil; qu'il ne la prostitue point sur le

théâtre aux yeux d'un vulgaire imbécille; et je comprends dans ce vulgaire non seulement le peuple des spectateurs assis aux dernieres places, mais le peuple des seigneurs, qui ne jugent pas mieux aux premieres. Si, dis-je, monsieur votre fils aime ainsi la poésie, il y trouvera, je vous le promets, avee le charme de sa vie, avec la gloire de son nom, le goût de toutes les vertus.

Quant au peu d'estime qu'il a pour nos poëtes, pour notre langue, je crois que c'est une erreur, quoique je connoisse beaucoup de personnes qui partagent cette prévention contre les modernes. Ces personnes ne réfléchissent point qu'Homere et Virgile étoient modernes lorsqu'ils écrivoient, que leurs beaux vers ont été faits dans la langue qu'on parloit alors. Eurent-ils besoin d'un autre idiôme pour exprimer leurs sublimes pensées? Admirons-les, j'en suis bien d'avis; mais admirons aussi un bon poëte d'Allemagne qui parle allemand,

un Castillan qui parle espagnol, un Biscayen même, si, dans son jargon, il me dit de belles choses. Allez, allez, seigneur don Diegue, quand un ouvrage déplaît, ce n'est jamais la faute de la langue, mais la faute de l'auteur. S'il étoit né poëte, s'il avoit reçu en venant au monde cette flamme divine et brûlante sans laquelle le travail le plus opiniâtre ne produit rien, il sauroit nous rendre sa langue agréable, y découvrir des richesses cachées, et la placer bientôt par ses écrits au rang des langues savantes. Dites donc à votre fils de ne point mépriser notre idiôme, d'être sûr que s'il nous venoit un Homere, l'Iliade espagnole vaudroit la grecque. Ne vous opposez point à sa passion pour les vers: recommandez-lui seulement de n'en faire que de bons; d'imiter ces auteurs anciens qu'il a raison d'adorer; de faire la guerre aux vices, sans jamais la faire aux personnes; de chanter, de célébrer, d'in-

spirer des sentiments aimables; de se souvenir toujours que le véritable génie vient du cœur et non de la tête, que la plume est la langue de l'ame, et que le plus sûr moyen de bien peindre les vertus c'est de les posséder soi-même. Vous verrez, seigneur gentilhomme, qu'en suivant une telle route votre fils se fera bientôt estimer, aimer, honorer. La fortune même aura honte de ne pas lui accorder quelques faveurs; et les rois, les grands de la terre, se verront forcés par la renommée de le couronner un jour de cet immortel laurier qui jamais n'est frappé de la foudre, pour avertir les humains du respect qu'on doit au génie.

Don Diegue de Miranda écoutoit don Quichotte avec plaisir, et se reprochoit la mauvaise opinion que lui avoient donnée de son bon sens les premiers discours qu'il avoit tenus. Sancho, que cette longue dissertation n'amusoit guere, s'étoit détourné du chemin pour aller demander

du lait à des bergers qu'il voyoit dans les champs. Le gentilhomme, enchanté de l'instruction, de l'esprit de notre héros, alloit renouer l'entretien, lorsque don Quichotte, levant la tête, apperçut devant lui, sur la route, un grand charriot sur lequel flottoient des banderolles aux armes du roi : il ne douta point que ce ne fût une aventure; et, pressé de reprendre son casque, il appelle à haute voix son écuyer. A ses cris, Sancho quitte les bergers, et revient auprès de son maître au plus grand trot de son âne.

CHAPITRE XV,

Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée.

Il faut savoir qu'au moment où notre chevalier appela Sancho, celui-ci venoit d'acheter aux bergers une demi-douzaine de fromages tout frais. Pressé par les cris de son maître, ne sachant comment emporter ses fromages, il les mit précipitamment dans le casque du héros, et se hâta d'arriver. Ami, lui dit don Quichotte, donne-moi mon casque : ou je ne me connois pas en aventures, ou celle qui se présente exige que je sois bien armé. A ces mots le gentilhomme au manteau verd promena ses yeux le long du chemin, et ne découvrit autre chose que le grand charriot couvert, surmonté de banderolles ; ce qui lui fit penser d'a-

bord que c'étoit de l'argent pour le trésor royal. Il le dit au chevalier ; mais celui-ci, qu'on ne dépersuadoit pas aisément de ce qu'il croyoit une fois, lui répondit qu'il savoit bien à quoi s'en tenir, qu'il avoit des ennemis visibles ou invisibles, toujours prêts à l'attaquer sous toutes sortes de formes ; et, brûlant déja d'être aux mains, il arrache son casque à Sancho, le met promptement sur sa tête, sans prendre garde à ce qu'il contenoit ; et, s'affermissant sur ses étriers, il se prépare au combat.

L'extrême chaleur du cerveau de don Quichotte ne tarda pas à fondre les fromages, qui commencerent à couler en petit lait le long du front, du nez, des joues de notre chevalier surpris. Qu'est-ce ci, dit-il, mon ami Sancho ? le sommet de ma tête semble se ramollir ; ma cervelle devient de l'eau ; jamais pareille sueur ne m'inonda si complètement. Oui, je sue en vérité, ce n'est pourtant pas de terreur ; il faut que ce soit le pré-

sage d'une épouvantable aventure. Donne-moi de quoi m'essuyer, Sancho; mes yeux en sont aveuglés. L'écuyer, sans dire un mot, lui donna promptement un mouchoir, priant Dieu tout bas que son maître ne s'apperçût pas de la vérité. Mais notre héros ôte son casque; et, tout étonné de voir dans le fond quelque chose qui ressembloit à du lait caillé, il en approche ses narines. Par les beaux jours de Dulcinée, s'écrie-t-il, mon étourdi, mon traître d'écuyer a rempli mon casque de fromages. Monsieur, répond Sancho d'un air naïf, si ce sont des fromages, donnez-les-moi, car je les aime beaucoup. Cependant je me garderai d'y toucher. Que le diable les mange, puisque c'est lui qui les a mis là. Ah! vraiment, vous me connoissez bien, d'imaginer que j'irois prendre votre casque pour en faire un pot à fromages! Non, non, cela ne me ressemble point; et tout ce que j'en puis conclure, c'est que j'ai sûrement aussi des enchanteurs qui

me poursuivent, comme faisant portion d'un chevalier errant. Ces coquins-là ont imaginé cette malice afin que votre seigneurie se mît en colere contre moi, et me frottât les épaules ; mais ils seront attrapés, parceque mon bon maître réfléchira que je n'avois point avec moi de fromages, et que si j'en avois eu, ce ne seroit pas dans un casque, mais bien dans mon estomac que je les mettrois.

Don Quichotte, sans répondre, s'essuie le visage et la tête, nettoie son casque, le remet ensuite, baisse sa visiere, et serrant sa lance : Qu'ils viennent, s'écrie-t-il, je les attends, je les défie ; je me sens capable à présent de vaincre Satan lui-même. Le gentilhomme toujours plus surpris écoutoit, regardoit tout ; et la voiture aux banderolles arrivoit. Elle n'étoit conduite que par deux hommes, dont l'un étoit sur les mules, l'autre sur le derriere du charriot. Don Quichotte marche vers eux : Freres, dit-il, où allez-vous? quel est ce char? que contient-il?

que signifient ces banderolles? Monsieur, répond le conducteur, cette voiture est à moi; elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté; les banderolles où vous voyez les armes du roi vous apprennent que le présent est pour lui. — Sont ils un peu forts ces lions? — Si forts que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déja passé plusieurs; mais voici les plus beaux que j'aie vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là : ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui, et commencent à sentir la faim; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage. J'entends, reprit don Quichotte avec un souris de dédain; c'est-à-dire que l'on me dépêche de petits lions. Ah! ah! des lionceaux à moi! à moi des lionceaux, vraiment! Ces messieurs sauront tout-à-l'heure ce que je sais faire des lionceaux. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres

bêtes, je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur pétrifié regardoit en silence notre héros, et que don Diegue de Miranda le contemploit avec le même étonnement, Sancho s'approche de ce gentilhomme, les mains jointes, les larmes aux yeux : Mon bon seigneur, lui dit-il, rien n'est si sûr que ces lions vont nous manger, si vous n'empêchez pas mon maître de prendre dispute avec eux. Votre maître n'est pas si fou, répondit don Diegue, que d'aller attaquer ces animaux terribles. — Vous ne le connoissez pas, monsieur; il attaqueroit l'enfer. — Rassurez-vous, je vais lui parler. Se retournant alors vers don Quichotte, qui pressoit le conducteur d'ouvrir les cages : Seigneur chevalier, dit-il, ai-je besoin de vous rappeler que la véritable valeur s'accorde toujours avec la prudence? Les héros les plus intrépides n'affrontent jamais un péril au-dessus

des forces humaines. Ce n'est point pour vous attaquer que ces lions ont passé la mer. Je vous réponds qu'ils n'ont là-dessus aucune mauvaise pensée ; ils s'en vont bonnement à la cour se faire présenter à sa majesté. Ne les retenez pas plus long-temps, et laissez-les en paix continuer leur route. Seigneur gentilhomme, répondit don Quichotte, vous vous entendez à merveille à la chasse des perdrix, à la pêche du héron, au gouvernement de votre famille; moi, je m'entends à la chevalerie: chacun son affaire, et tout ira bien. Je sais beaucoup mieux que je n'ai l'air de le savoir si ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de conducteur, je jure Dieu que si tu n'ouvres ces cages tout-à-l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette.

Le conducteur, effrayé de ces paroles et de l'air dont elles étoient prononcées, supplia notre héros de lui permettre au

moins de dételer ses mules, et de sauver ces pauvres bêtes qui faisoient seules toute sa fortune. Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Dételе tes mules et fuis; dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de tes précautions. Le conducteur descendit aussitôt, se hâta de dételer; et, regardant encore don Diegue et Sancho : Messieurs, dit-il à haute voix, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. De tout le mal qu'ils feront, des frais, des dommages, de la perte de mon salaire, rien ne doit m'être imputé, mais bien à ce monsieur qui me contraint. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages; quant à moi, je ne risque rien, parceque les lions me connoissent. Don Diegue voulut encore essayer de parler à don Quichotte, il ne fut pas écouté. Sancho, les larmes aux yeux, vint le prier, le conjurer de renoncer à cette aventure, auprès de laquelle les

moulins à vent, les foulons, les coups d'étrivieres, ne lui sembloient que des roses. Monsieur, monsieur, disoit-il avec un accent lamentable, prenez garde qu'il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers les barreaux une seule patte de ces messieurs, je vous réponds, sur ma foi, que d'après cette patte-là le lion doit être plus gros qu'une montagne. Oh! sans doute, reprit don Quichotte, les lions sont gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho; si je péris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée : depuis long-temps, entre nous deux, tout est réglé sur ce point. Allons, pars, et finissons.

Don Diegue, voyant enfin que rien ne pouvoit ébranler la résolution de notre chevalier, prit le parti de piquer sa jument, et de s'éloigner dans la campagne. Le charretier le suivit sur ses mules, ainsi que le triste Sancho, qui voyoit déja son maître dans les griffes de ces lions, et maudissoit l'heure fatale où il

s'étoit remis à son service. Au milieu de ses lamentations il n'en pressoit pas moins son âne pour s'éloigner le plus qu'il pouvoit. Dès que le conducteur les vit assez loin, il voulut tenter de nouveau de persuader don Quichotte; mais celui-ci, d'une voix fiere, lui réitéra ses ordres; et tandis que le conducteur se préparoit à obéir, notre héros songeoit en lui-même s'il ne feroit pas mieux de combattre à pied. La crainte que Rossinante ne s'effrayât de la présence des lions lui fit adopter ce dernier parti. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, se couvre de son écu, tire son épée; et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le charriot.

O valeureux don Quichotte! s'écrie dans cet endroit le véridique auteur de cette histoire, ô le plus grand, le plus intrépide des héros dont l'Espagne se glorifie! où trouverai-je des expressions assez nobles,

assez élevées pour peindre dignement ton courage? comment transmettre à l'incrédule postérité des exploits si fort au-dessus de l'admiration des hommes? Seul, à pied, sans autre soutien que ce cœur, ce cœur magnanime, rempart impénétrable à la peur, sans autres armes qu'une épée, hélas! assez mal affilée, qu'un bouclier peu garni de fer, à moitié rongé de la rouille, tu attends, tu viens affronter les deux plus terribles lions qu'aient produits les déserts d'Afrique! Non, je ne te louerai point, ô chevalier de la Manche! je raconterai ton action.

Le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, qui brûloit d'en venir aux mains, se décide enfin à le satisfaire. Il ouvre en plein la cage du lion, et découvre tout-à-coup son énorme taille, sa criniere horrible, ses yeux farouches et sanglants. Don Quichotte le considere sans effroi; le lion se retourne, se roule, étend lentement ses membres, alonge

ses muscles, ses griffes, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec une langue qui sort de deux pieds par-delà ses dents, il essuie, nettoie son mufle, passe et repasse cette langue sur ses joues, sur ses paupieres, se leve, alonge sa tête hors de la cage, et promene à droite et à gauche deux prunelles qui ressembloient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif suivoit tous ses mouvements; il n'étoit ému que du vif desir de commencer le combat; mais le généreux lion, qui se soucioit peu de chevalerie, de bravades, d'exploits glorieux, après avoir regardé de toutes parts, se retourne de la tête à la queue, présente son derriere au héros, et se couche au fond de sa cage. Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton, et le forçât de s'élancer. Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme; car la premiere chose

qu'il feroit seroit de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content: vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre; pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune? La porte est ouverte, il ne tient qu'au lion de sortir; vous l'avez attendu, vous l'attendez encore: il me semble que lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi, lui a présenté le combat, et que l'autre le refuse, il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous, seigneur: le lion a fui, donc il est vaincu.

Vous avez raison, reprit don Quichotte; ami, fermez cette cage, et donnez-moi une attestation en bonne forme de ce que vous m'avez vu faire: signez qu'il est véritable que vous avez ouvert au lion; que je lui ai offert le combat, qu'il ne l'a pas accepté; qu'une seconde fois je l'ai défié, qu'une seconde fois il a craint de se mesurer avec moi. Je suis

quitte envers mon devoir: meurent, meurent enchanteurs! et vive la chevalerie!

Le conducteur ne demandoit pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma promptement la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes et cria de loin à don Diegue et à Sancho de revenir promptement. Ceux-ci, tout en fuyant, retournoient à chaque pas la tête; ils apperçurent le mouchoir; et Sancho dit le premier: Que je meure si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes! le voilà qui nous appelle. Don Diegue et le charretier s'arrêterent à ces paroles, reconnurent la voix de don Quichotte, et retournerent à lui. A peine arrivés: Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. De tout mon cœur, reprit l'écuyer; mais que sont devenus

les lions ? sont-ils morts, sont-ils vivants? Le conducteur se mit alors à raconter en détail, et non sans de grandes louanges de don Quichotte, comment le lion effrayé n'avoit pas voulu, n'avoit pas osé combattre, et comment notre héros, après avoir laissé long-temps la cage ouverte, ne venoit que de consentir à ce qu'on la refermât. Eh bien! que t'en semble, mon ami Sancho? s'écria don Quichotte charmé; penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais trop bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, mais ils n'en ont point sur la vertu.

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros, le remercierent de ses dons, et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avoient été témoins. Messieurs, répondit don Quichotte, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre à fin cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le cheva-

lier des lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais et de quitter le surnom de *la triste figure*, que j'avois porté jusqu'à présent : en cela, messieurs, vous pouvez être sûrs que je suis autorisé par l'antique privilege des chevaliers, qui changeoient tant qu'il leur plaisoit et d'emblêmes et de surnoms. Le conducteur et le charretier ne s'opposerent point à ce changement : ils prirent congé de don Quichotte, et continuerent leur route, tandis que celui-ci poursuivoit la sienne avec don Diegue et son écuyer.

Ce bon don Diegue, de plus en plus étonné, ne disoit pas une parole, et réfléchissoit en lui-même sur l'opinion qu'il devoit avoir de la sagesse ou de la folie de don Quichotte. Il n'avoit pas encore lu la premiere partie de son histoire : il rapprochoit tout ce qu'il lui avoit entendu dire de raisonnable, de poli, d'élégant, et ce qu'ensuite il lui avoit vu faire; son discours sur la poésie, et ce casque plein de fromages, qu'il regardoit comme un

tour que lui jouoient les enchanteurs ; ces conseils pleins de sagesse sur l'amour, sur l'autorité paternelle, et cette résolution soudaine d'attaquer deux lions qu'il rencontroit. Tant de contradictions l'occupoient fortement. Don Quichotte s'en apperçut : Seigneur don Diegue, dit-il, je crois être certain que vous pensez à moi, et je vous passe de tout mon cœur de me regarder comme un fou ; mais raisonnons un peu, s'il vous plaît.

On estime l'adroit chevalier qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux ; on applaudit à celui qui, pour plaire à la beauté qu'il aime, remporte l'honneur d'un tournoi. Je suis loin de mépriser cette gloire : mais il en est une plus belle, parcequ'elle est plus utile : c'est celle du chevalier errant, qui va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelque infortuné, pour faire

de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes. Que d'autres, par leur valeur, leur magnificence, leurs graces, soient les favoris des rois, l'ornement des cours, les amis des belles; j'aime mieux être le soutien de la veuve et de l'orphelin: souffrir pour les autres me paroît plus doux que de jouir pour moi seul; et, afin d'arriver promptement à cette perfection de vertu à laquelle je voudrois atteindre, je dois, autant qu'il est en moi, endurcir mon corps aux fatigues, accoutumer mon ame aux dangers; je dois rechercher ces dangers, les braver, m'y jeter, m'y plaire, travailler à chaque instant à me rendre inaccessible aux vices et à la peur. Ainsi je rencontre sur mon chemin des lions, je les attaque sans hésiter: je sais que cette entreprise peut paroître téméraire; je sais que la vraie valeur est aussi loin de la témérité que de la crainte: mais en vertu, seigneur don Diegue, en morale, sur-tout

en courage, il vaut mieux risquer de passer le but que de demeurer en deçà.

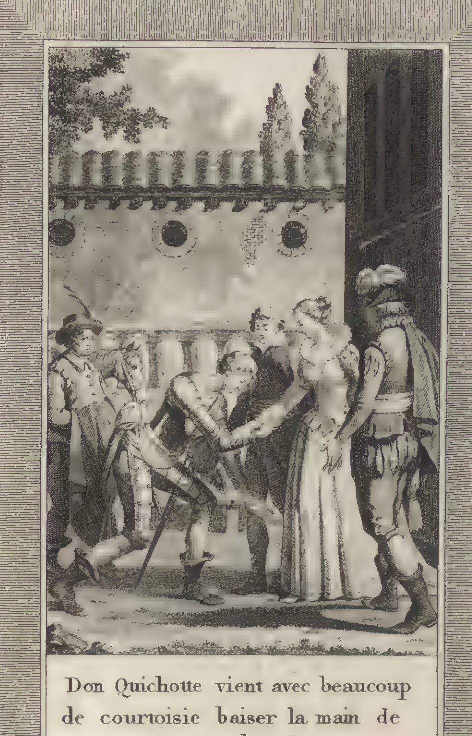
Je ne puis m'empêcher, reprit don Diegue, d'applaudir à tout ce que vous dites : la raison elle-même semble parler par votre bouche; et si jamais les lois si pures de la chevalerie errante étoient perdues sur la terre, on les retrouveroit dans votre cœur. Mais je vous demande d'alonger le pas afin d'arriver à ma maison, où j'espere que vous voudrez bien vous délasser quelques jours. Notre héros le remercia poliment; et, pressant le paresseux Rossinante, ils arriverent vers les deux heures chez don Diegue, que don Quichotte appeloit le chevalier du manteau verd.

CHAPITRE XVI.

Séjour de notre héros chez don Diegue, avec d'autres extravagances.

La maison de don Diegue étoit grande et spacieuse. Ses armoiries, sculptées en pierre, ornoient le fronton de la porte. Les celliers étoient dans la cour, autour de laquelle on voyoit rangées beaucoup de dame-jeannes de terre, que l'on fait au Toboso : ces dame-jeannes du Toboso rappelerent à don Quichotte sa chere et malheureuse Dulcinée. Il s'arrêta, fit un profond soupir ; et, regardant les dame-jeannes avec des yeux pleins de larmes, se mit à dire ces vers :

O gages chers et douloureux
D'une amour si belle et si pure,
Pourquoi rallumez-vous mes feux,
Et déchirez-vous ma blessure?



Don Quichotte vient avec beaucoup de courtoisie baiser la main de Dona Christine.

I. J. F. Lebarbier del. *C. S. Gaucher inc. an VII.*

Cette tendre exclamation adressée aux dame-jeannes fut interrompue par le jeune étudiant, fils de don Diegue, qui venoit au-devant de son pere avec sa mere dona Christine. Tous deux s'arrêterent involontairement pour considérer l'étrange figure du héros. Celui-ci se hâte de quitter Rossinante, et vient avec beaucoup de courtoisie baiser la main de dona Christine. Madame, lui dit don Diegue, je vous demande de recevoir avec la grace qui vous est naturelle le seigneur don Quichotte de la Manche, que je vous présente comme le plus vaillant, le plus instruit, le plus aimable des chevaliers errants. Dona Christine, malgré sa surprise, fit un accueil fort obligeant à don Quichotte, qui lui répondit dans des termes aussi respectueux qu'élégants, combla de politesses le fils de la maison, et ne tarda pas à lui donner une très bonne opinion de son esprit.

Notre chevalier fut conduit dans une salle où Sancho le désarma, jeta sur sa

tête cinq ou six aiguieres, lui donna du linge blanc; et bientôt après le héros sortit en pourpoint de peau de chamois, un peu noirci du frottement des armes, avec le collet vallon, sans dentelles et sans plis, des brodequins à la mauresque, sa bonne épée à son côté suspendue à un baudrier de loup marin, et les épaules couvertes d'un manteau de drap minime. Dans cet équipage leste et galant, don Quichotte parut au salon, où l'attendoit le fils de don Diegue, d'autant plus curieux de causer avec son hôte, qu'à toutes les questions faites à son pere sur cet homme singulier, don Diegue avoit répondu qu'il ne pouvoit encore le juger, que ses actions et ses discours, presque toujours en opposition, étoient un mélange continuel de sagesse et de folie, mais plus souvent de cette derniere. Don Laurenzo, c'étoit le nom de ce fils, entretint notre héros, tandis que dona Christine faisoit préparer un festin digne

du noble convive qu'elle vouloit bien traiter.

Monsieur, dit don Quichotte au jeune homme, votre pere m'a déja parlé de votre amour extrême pour l'étude, pour la poésie sur-tout ; et j'ai appris avec intérêt et plaisir que vous étiez un grand poëte. Seigneur, répondit Laurenzo, ma vanité n'ira jamais jusqu'à me croire tel : j'aime beaucoup les beaux vers ; mais plus j'en lis, et plus je vois qu'il ne m'appartient pas d'en faire. — Tant de modestie me confirme dans mon opinion : le véritable talent est modeste. Ainsi, sans vous embarrasser par des éloges, que vous aimez mieux mériter que recevoir, je vous demanderai de me faire lire quelqu'une de vos poésies : ce n'est pas que je prétende être capable de les juger ; mais je me crois digne de les sentir.

Jusqu'à présent, dit en lui-même don Laurenzo, cet homme me paroît aussi raisonnable que spirituel : mon pere l'a

jugé sévèrement. Seigneur, reprit-il, on voit bien que vous avez fait d'excellentes études : oserai-je vous demander à quelle science vous vous êtes particulièrement appliqué ? — A une seule, qui les renferme toutes. — Et quelle est-elle, s'il vous plaît ? — La chevalerie errante. Celui qui la professe, monsieur, est obligé de tout savoir : la justice distributive et commutative, afin de donner à chacun ce qui appartient à chacun ; la théologie, pour rendre raison de la loi divine qu'il croit et soutient ; la médecine et la botanique, pour trouver dans les déserts les herbes qui guérissent les blessures ; l'astronomie, pour reconnoître aux étoiles dans quels climats le destin le conduit ; les mathématiques, pour faire la guerre et pour défendre les places : il doit posséder les arts mécaniques, dont il ne peut se passer ; les arts agréables, qui lui sont nécessaires pour son propre délassement et pour plaire toujours à sa dame ; enfin

toutes les vertus morales, dont la parfaite réunion peut seule former le vrai chevalier. Voilà, monsieur, ce que c'est que la chevalerie errante, malheureusement trop peu honorée dans ce siecle corrompu, mais, grace au ciel, non encore éteinte.

Don Laurenzo écoutoit la tête baissée, en se disant cette fois que son pere ne jugeoit par si mal. La conversation fut interrompue par le dîner : on alla se mettre à table; et don Diegue ainsi que Christine traiterent leur hôte avec une politesse qui ne différoit point de l'amitié. Don Quichotte étoit charmé du ton, des manieres des habitants de cette maison. Ce qui le frappoit le plus, c'étoit le merveilleux silence, l'ordre, la paix, l'arrangement, qui régnoient dans cet asyle : depuis les maîtres jusqu'au dernier domestique tous savoient ce qu'ils devoient faire, s'en acquittoient sans murmure, sans jalousie, sans affectation ; tous

avoient l'air sage, heureux, et ne sembloient former qu'une famille de freres sans cesse du même avis.

En sortant de table, notre héros pria de nouveau le jeune homme de vouloir bien lui montrer de ses vers. Celui-ci, sans se faire presser, lui lut alors cette glose, en excusant d'avance ses défauts sur la gêne et la difficulté de ce genre de poésie:

Grandeurs, trésors que l'on envie,
Pour moi vous n'avez point d'attraits:
Hélas! que faut-il à ma vie?
La vertu, l'amour, et la paix.

Tandis que la foule éblouie
Ose croire à vos vains plaisirs,
Je vous préfere mes soupirs,
Grandeurs, trésors que l'on envie.

Transports si voisins des regrets,
Bonheur d'un jour, rapide ivresse,
Que suit une longue tristesse,
Pour moi vous n'avez point d'attraits.

Mais lorsqu'aux pieds de mon amie
Je lis dans ses yeux mon destin,
Heureux hier, heureux demain,
Hélas! que faut-il à ma vie?

L'espoir de lui plaire à jamais
Me rend meilleur, plus doux, plus sage,
Et me fait chérir davantage
La vertu, l'amour, et la paix.

A peine don Quichotte eut-il entendu ces vers qu'il se leve, saisit la main de don Laurenzo, et la serrant de toute sa force: Par la céleste lumiere! s'écria-t-il, heureux et digne jeune homme, vous méritez d'être couronné par les académies d'Athenes, de Paris, et de Salamanque. Puissent les juges stupides qui vous refuseroient le premier prix devenir l'horreur des muses, le but des fleches d'Apollon! Je bénis le ciel et mourrai content, j'ai vu, j'ai trouvé un poëte.

Don Laurenzo remercia notre chevalier; et, quoique sa maniere de s'expri-

mer lui parût un peu singuliere, il ne l'en trouva pas moins aimable. Il fut même flatté de ses éloges, et trouva que son esprit, ses connoissances, son goût, devoient rendre plus indulgent pour les écarts légers de son imagination. Après avoir passé quatre jours dans la maison de don Diegue, le héros de la Manche voulut retourner à la recherche des aventures, dont il savoit, disoit-il, que ce pays abondoit. Une de celles qu'il desiroit le plus d'entreprendre, c'étoit de pénétrer au fond de la caverne de Montesinos, lieu célebre où sont les sept sources du Ruidera. Don Diegue et son fils applaudirent à ce projet, le supplierent d'emporter de chez eux tout ce dont il pourroit avoir besoin, et l'assurerent du plaisir extrême qu'il leur feroit en acceptant leurs offres. Don Quichotte leur rendit graces, et fixa l'instant de son départ, au grand regret de Sancho, qui se trouvoit fort bien chez don Diegue, s'accommodoit à merveille de l'abon-

dance qu'il y voyoit régner, et ne se soucioit pas de retourner à la frugalité des dîners chevaleresques : aussi le prudent écuyer eut-il grand soin avant de partir de bien garnir son bissac; après quoi, les larmes aux yeux, et jetant de tendres regards sur cette heureuse maison, il amena Rossinante à son maître. Celui-ci fit ses adieux à tout le monde; et tirant en particulier don Laurenzo : Votre noble cœur, lui dit-il, est passionné pour la gloire; vous avez deux chemins à suivre. Le premier, difficile et long, est celui de la poésie, où je vous prédis des succès, sur-tout si votre bon esprit, gourmandant votre vanité, devient lui-même un censeur sévere de vos ouvrages : l'autre route est beaucoup plus courte, mais infiniment plus pénible; faites-vous chevalier errant. Vous aurez du mal, j'en conviens, mais vous finirez par être empereur.

Don Laurenzo lui représenta qu'il étoit encore bien jeune pour prendre une si

grande résolution, et lui promit cependant de réfléchir sur ses conseils. Don Quichotte renouvela ses adieux, ses compliments, et, emportant les regrets de cette aimable famille, se mit en chemin, suivi de Sancho.

CHAPITRE XVII.

Histoire du berger amoureux.

Notre chevalier n'étoit pas encore loin du village de don Diegue lorsqu'il rencontra deux étudiants et deux villageois, montés chacun sur un âne, et voyageant de compagnie. Après les avoir salués et s'être assuré qu'ils suivoient la même route, il leur offrit de les accompagner, en se pressant de leur apprendre qu'il étoit chevalier errant. Cette explication parut du grec aux villageois; mais les deux étudiants la comprirent, et jugerent que notre héros n'avoit pas la tête saine.

Cepandant ils lui témoignerent assez de respect; et l'un d'eux lui dit : Seigneur, comme les chevaliers errants ne sont jamais guidés dans leur chemin que par les aventures qui se présentent, nous vous proposons de venir avec nous assister aux plus belles noces qu'on ait célébrées jusqu'à ce jour. Volontiers, reprit don Quichotte; quel est le prince qui se marie dans ces contrées?—Ce n'est point un prince, c'est un simple laboureur, mais le plus riche du pays; celle qu'il épouse n'est qu'une villageoise, mais la plus belle de la terre. Elle n'a pas d'autre nom que *la belle Quitterie;* son époux s'appelle *le riche Gamache.* Il a vingt-deux ans, sa femme dix-huit; et l'on peut dire que ce mariage est fort bien assorti de part et d'autre, s'il est vrai que la richesse puisse balancer la beauté. Cette noce, pour laquelle le magnifique Gamache a fait des frais extraordinaires, doit se célébrer dans une immense prairie voisine du village de la mariée. Le nouvel

époux a fait couvrir en entier cette prairie de verdure ; les rayons du soleil n'y pourront pénétrer. Là, sous un ciel de feuilles et sur un gazon de fleurs, les habitants rassemblés de plus de dix lieues à la ronde viendront former des danses, des jeux, jeter la barre, faire des armes, disputer le prix du saut, de la course, et divertir les jeunes filles par les bruyantes castagnettes, par des romances, des chansons accompagnées de la guitare. Mais tous les plaisirs de cette belle fête ne sont rien auprès de l'intérêt qu'inspire un malheureux jeune homme qui s'y trouvera peut-être, et dont la seule vue fera verser bien des pleurs.

Ce jeune homme s'appelle Basile ; c'est un berger dont la pauvre chaumiere est appuyée contre le mur de la maison de Quitterie. Il est né dans cette chaumiere ; et, dès sa plus tendre enfance, son premier sentiment, son unique plaisir fut d'aimer sa jeune voisine. Il étoit sans cesse avec elle ; et Quitterie, de même âge que

lui, le cherchoit quand il ne venoit pas. Ces deux aimables et beaux enfants, avant de savoir bien parler, s'étoient déja dit qu'ils s'aimoient; tout le village en étoit instruit, et s'intéressoit aux jeunes amours de Basile et de Quitterie, dont les noms passés en proverbe se prononçoient naturellement lorsqu'il s'agissoit d'innocence et de tendresse.

L'âge vint, et le pere de Quitterie défendit à Basile de parler à sa fille. Les pauvres amants obéirent au pere, mais l'amour ne lui obéit pas. Basile, tout en évitant Quitterie, se trouvoit toujours où elle passoit; Quitterie, tout en le fuyant, ne manquoit jamais de le rencontrer. Le pere fâché prit alors le parti de marier sa fille, et choisit pour gendre le riche Gamache. L'extrême pauvreté de Basile étoit, hélas! la seule chose qu'il eût à lui reprocher; car, s'il faut dire la vérité, la nature a pris soin de dédommager Basile du tort que lui fit la fortune. C'est le berger le plus aimable du pays; personne

ne jette une barre aussi bien, personne ne peut le vaincre à la lutte, ni le gagner à la paume; les cerfs ne courent pas si vîte, les chevreuils sautent moins légèrement. Il sait de plus la musique, fait de jolis vers, chante comme l'alouette, touche admirablement de la guitare, et fait des armes mieux qu'un maître.

Quand ce ne seroit qu'à cause de cette derniere science, interrompit don Quichotte, Basile méritoit d'épouser non seulement la belle Quitterie, mais même la reine Genievre, en dépit d'Artus et de Lancelot. Par ma foi! s'écria Sancho, que ma femme n'est-elle ici! elle diroit comme vous. Thérese est toujours d'avis qu'on se marie avec son égal. La brebis avec le belier, dit-elle, et tout va le mieux du monde. Thérese a raison; et je donnerois quelque chose pour que ce bon Basile, que j'aime déja, épousât demain Quitterie, sous cette grande feuillée que monsieur Gamache a fait construire. Pardi oui, parceque monsieur Gamache

a des écus, voilà une belle raison de lui bailler une jolie fille! C'est d'amour, et non pas d'écus, qu'une jolie fille a besoin. N'allons pas trop loin, reprit don Quichotte, et ne méconnoissons pas l'autorité paternelle. Si les filles avoient le droit de choisir seules leurs époux, nous en verrions qui souvent épouseroient le valet de leur pere, ou le premier mauvais sujet qui passeroit sous leurs fenêtres. L'Amour, avec son bandeau sur les yeux, est assez sujet aux erreurs pour souffrir que la raison vienne quelquefois le guider. Un homme qui doit faire un long voyage met du temps et de la prudence dans le choix de son compagnon: ne doit-on pas hésiter et réfléchir encore plus quand il s'agit de l'hymen, c'est-à-dire d'un voyage qui dure toute la vie, quand il s'agit de former un nœud qui n'est pas plutôt serré qu'il devient le nœud gordien, et que rien ne peut le rompre, si ce n'est la faux de la mort? Je pourrois m'étendre sur cette matiere; mais j'aime

mieux écouter monsieur le licencié, qui nous apprendra peut-être quelque autre chose de ce Basile.

Seigneur, reprit l'étudiant, depuis que ce malheureux a su que la belle Quitterie épousoit le riche Gamache, il a quitté sa chaumiere, s'est retiré dans les bois, où il vit tout seul, triste, morne, sombre, ne se nourrissant que de fruits sauvages, et passant les nuits sous les arbres. On le rencontre quelquefois se promenant autour du village; il marche lentement, les yeux baissés vers la terre, la tête penchée sur son sein, les bras croisés devant sa poitrine, ne disant rien, ne regardant pas, et semblable à une statue qui ne marche que par ressorts. Nous l'aimons, nous le plaignons tous; nous tremblons que son amour violent ne le conduise demain à ces noces, et qu'en entendant Quitterie prononcer le *oui* fatal il ne tombe mort à l'instant.

Oh! j'espere, s'écria Sancho, que le bon Dieu y mettra ordre: il y a du re-

mede à tout. L'avenir n'est connu de personne. Il passe bien de l'eau sous le pont dans vingt-quatre heures. Ce qui n'arrive pas une fois arrive l'autre. Souvent il pleut et fait soleil en même temps. Tel se couche en bonne santé, qui le lendemain se releve mort. Qui peut se flatter d'attacher un clou à la roue de la fortune? Entre le *oui* et le *non* d'une femme je ne voudrois pas risquer la fine pointe d'une aiguille : et, puisque Quitterie aime Basile, je ne désespere de rien pour lui ; car, comme on dit, l'amour a des lunettes qui lui font paroître le cuivre de l'or ; le pauvre est riche à ses yeux, et le verre devient du diamant. Bonté divine ! reprit don Quichotte, ne peux-tu donc t'arrêter, mon pauvre Sancho, aussitôt que tu as commencé la longue suite de tes proverbes ? Dis-moi, bavard, dis-moi quel rapport ont avec Quitterie et Basile ta roue de fortune, ton clou, tes lunettes de l'amour, et toutes tes extravagances. — Plus de rapport qu'on ne

pense : si l'on ne m'entend point, ce n'est pas ma faute. Je m'entends à merveille, moi; et mes discours ont un grand sens. Mais votre seigneurie me tarabuste toujours, et n'est jamais plus contente que lorsqu'elle peut épingler mes sentences. —Dis donc *épiloguer*, malheureux ignorant, qui ne sais pas encore ta langue. — Monsieur, je la sais assez pour parler raison ; c'est tout ce qu'il faut. Je n'ai pas été élevé à la cour, et je n'ai pas fait mes études à Salamanque : n'exigez donc point que je parle comme un homme de Tolede. Je vous demande d'ailleurs ce que peuvent faire une ou deux lettres de plus ou de moins dans un mot.

Don Quichotte alloit répondre et disserter sans doute longuement sur la pureté du langage ; mais il étoit déja nuit, et le spectacle soudain d'une infinité de lumieres l'avertit qu'ils approchoient du village de Quitterie. Le riche Gamache avoit fait planter dans la prairie destinée à la fête une foule de grands arbres tous

chargés de lampions. L'air étoit pur, le ciel sans nuage, et l'haleine du zéphyr si douce qu'elle agitoit à peine les feuilles, et ne nuisoit point à l'éclat de cette belle illumination : l'on entendoit sous l'immense ramée les sons divers et confus des flûtes, des tambourins, des fifres, des psaltérions, des grelots de tambours de Basque. Les musiciens, déja placés sur des treteaux, faisoient danser plusieurs quadrilles : dans d'autres grouppes on chantoit, on jouoit à différents jeux. Plus loin, des tables se dressoient pour les festins du lendemain : on préparoit des pantomimes; on apportoit des guirlandes, on les tressoit, on les plaçoit. Tout le monde en mouvement alloit, venoit, travailloit; et l'on eût dit que la foule immense qui remplissoit la prairie n'étoit composée que d'amants heureux.

Notre héros, malgré l'invitation des étudiants, ne voulut point s'approcher de l'enceinte : il en donna pour raison que la coutume des chevaliers étoit de

passer la nuit dans les déserts solitaires. En conséquence, il prit congé de ses compagnons, se détourna du chemin, et s'en alla dormir au milieu des champs. Sancho le suivit à regret, et soupira douloureusement en songeant qu'il n'étoit plus dans la maison de don Diegue

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XXXVIII.

CHAPITRE XXXIX.

CHAPITRE XL.

CHAPITRE XLI.

CHAPITRE XLII.

CHAPITRE XLIII.

CHAPITRE XLIV.

CHAPITRE XLV.

CHAPITRE XLVI.

CHAPITRE XLVII.

CHAPITRE XLVIII.

CHAPITRE XLIX.

CHAPITRE L.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

FIN DE LA TABLE.





